N° 778 41e Année T. CCXXIV 15 Novembre 1930

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75 ;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT VINGT-QUATRIÈME

15 Novembre – 15 Décembre 1930

15 Novembre — 15 Décembre 1930 Tome CCXXIV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX

SUR
LA « MYSTIQUE » DÉMOCRATIQUE

—

La démocratie comporte-t-elle une foi religieuse, ou, comme on dit depuis Péguy, d'un mot qu'une étrange fortune a parfois détourné de son vrai sens, une « mystique »? C'est à cette question qu'en définitive, quand on a épuisé tous les aspects du temporel, toujours on aboutit.

Question naïve, semble-t-il, et même stupéfiante. A ne regarder que notre histoire récente, la réponse est trop claire. N'est-il pas constant qu'en France du moins la démocratie a répudié toute espèce de mystique? L'anticléricalisme, l'irréligion, ne sont-ce pas les caractères fondamentaux de la IIIe République? Mystique, peut-être, mais mystique à rebours, qui s'acharne à ruiner l'ancienne plutôt qu'à en édifier une nouvelle. Si l'on veut lui donner un nom, c'est une religion tout humaine, ce *laïcisme* qui érige en doctrine agressive un simple fait inéluctable dans les sociétés modernes, la laïcité. Telles sont les premières réponses qui jaillissent, pour ainsi sire, spontanément.

Mais la chose n'est pas si simple. Regardons plus haut et plus loin que notre temps. Il a existé des démocraties religieuses comme des monarchies de droit divin. Tous les régimes ont cherché par des consécrations plus qu'humaines à s'imposer au respect des hommes. Si donc, pour les théoriciens de l'absolutisme, le monarque était l'oint du Seigneur, pour les fondateurs des premiers régimes populaires la voix du peuple était réellement la

voix de Dieu. Autour de nous, aux Etats-Unis, en Suisse, la vie publique baigne encore dans une religiosité commune aux pays protestants. C'est au nom du Dieu de la Bible et pour notre salut que les puritains des deux mondes veulent nous imposer leur domination.

Allons plus loin. En France même il ne faut pas se fier aux apparences. Qui sait si sous les plus furieuses diatribes antireligieuses ne subsiste pas une mentalité mystique? Les dogmes de la République, la liberté, l'égalité — surtout l'égalité — la fraternité ne sont-ils pas au fond d'essence théologique? N'y faut-il pas voir, non des faits d'expérience, mais des aspirations passionnelles, qui ne peuvent se justifier en raison et n'ont d'autre origine que la croyance en un Etre Suprême, Père infiniment bon de tous les hommes ? N'est-ce pas ainsi que les ont compris les idéologues qui sont les pères spirituels de notre démocratie, et singulièrement Jean-Jacques, patron de Maximilien? Cet état d'esprit mystique n'est-il pas encore courant chez les ancêtres de 48? Ainsi se pressent les objections qui tendent à établir qu'au moins jusque vers les années 80 la démocratie, même française, a fait fort bon ménage avec l'idée religieuse. Elle a combattu le catholicisme, qui avait lié sa cause à celle de la monarchie absolue — le trône et l'autel, — mais elle se réclamait d'une religion plus épurée. Et nous voyons aujourd'hui les démocrates chrétiens marier la foi démocratique à la foi catholique elle-même.

Voilà ce qu'au cours de nombreux ouvrages, et pour mettre en garde les démocraties contre le « péril mystique », avait fortement démontré M. Ernest Seillière. Et voilà ce que dans un esprit un peu différent, avec une grande abondance de citations et de commentaires, vient à son tour d'établir un philosophe lui-même dégagé de tout sentiment mystique, M. Louis Rougier (1). M .Louis

(1) *La Mystique démocratique*, ses origines, ses illusions; Flammarion, 1929.

Rougier appartient à cette famille d'esprits, issue en partie de Nietzsche, qui n'assignent à la vie aucune fin transcendante ou même morale, et ne lui trouvent de justification qu'esthétique ou « spectaculaire ». Il combat toutes les formes du Rationalisme dogmatique, que celui-ci soit ouvertement théologique ou religieux, ou qu'il revête une apparence métaphysique ou laïque, car celle-ci recouvre encore un arrière-fond mystique. C'est ainsi qu'il a composé sur la *Scolastique et le Thomisme* un gros livre qui a suscité les indignations véhémentes des thomistes. Et pour ne pas faire de jaloux il a mécontenté — voire scandalisé — les philosophes universitaires en dénonçant *les Paralogismes du Rationalisme*. Le voici maintenant, après plusieurs études de philosophie purement scientifique, qui s'en prend aux fervents, s'il en reste, de la démocratie religieuse, en dévoilant les origines et les illusions de la *Mystique démocratique*. Tout se passe comme si cet esprit, passionné lui aussi, prenait un rare plaisir à pourchasser et à cerner toutes les formes de la métaphysique transcendante, pour nous ramener impitoyablement sur terre.

Ce n'est pas que M. Rougier déteste la théologie. Il y voit un excellent exercice d'assouplissement, « une dialectique merveilleuse, une sorte de « contre-point » de la raison raisonnante ». Le monde moderne, ajoute-t-il, s'est appauvri en la bannissant; mais pouvait-il faire autrement, puisque la théologie « ne peut correspondre à aucun objet positif »? Elle apparaît à cet artiste comme une danse raffinée devant une arche vide. De même, M. Rougier n'est pas un ennemi de la raison, mais à condition qu'elle ne se prenne pas pour un instrument de connaissance de l'absolu; elle n'est que la « cohérence logique ». De même enfin, M. Rougier se défend de tout parti pris contre la démocratie. Si elle se donne simplement pour un régime dont la doctrine, « envisagée en tant que théorie politique, repose sur cette doctrine que

les administrés connaissent bien mieux leurs propres besoins que ne sauraient le faire les dirigeants », notre auteur est prêt à l'admettre. C'est une forme de gouvernement légitime, pourvu qu'on ne la tienne pas pour figée dans le stade parlementaire actuel; comme tout ce qui vit, elle doit s'adapter aux besoins nouveaux des sociétés modernes. Mais ce qui n'est pas scientifique, c'est de voir dans la démocratie l'application de principes mystiques posés à priori et considérés comme sacrés. Cette conception a pu être utile pratiquement pour ruiner l'ancien régime, mais aujourd'hui cette mission historique est épuisée. Et même, par une ironie fréquente dans l'histoire, la mystique démocratique, qui conduit logiquement au socialisme, aboutit en fait à mettre au pouvoir « une ploutocratie de gens d'affaires qui s'opposent à la réalisation de ses conclusions théoriques ». En conséquence, conclut M. Rougier, abandonnons cette position intenable.

Il n'est pas de notre propos d'examiner ici la partie historique de cet ouvrage, les chapitres où M. Rougier étudie, après d'autres auteurs, les origines judaïques, puis chrétiennes, de la mystique démocratique. Remarquons seulement qu'en France, que l'on considère les révolutionnaires du XVIII[e] siècle ou ceux du XIX[e], ce n'est pas sous sa forme juive ni sous sa forme protestante, spécialement visées par M. Rougier, que la mystique démocratique s'est le mieux manifestée. Les philosophes et les encyclopédistes, les adversaires les plus déterminés de l'« Infâme », étaient de formation catholique; c'est contre l'Eglise romaine qu'ils réagissaient. Voltaire était furieusement antisémite, Rousseau n'avait rien d'un prophète d'Israël. Sa religiosité était-elle d'essence protestante? On l'a soutenu, et cela ne saurait surprendre chez le citoyen de Genève, élevé dans une atmosphère calviniste. Mais on l'a tiré aussi du côté du catholicisme, auquel il se convertit un moment. Et quelle qu'ait été sa religion propre, ce n'est pas son protestantisme qui a agi

sur les Français du XVIIIe siècle, c'est son déisme, le spiritualisme vague du Vicaire savoyard et la croyance sentimentale à l'Etre Suprême, face sensible au cœur du Dieu rémunérateur et vengeur. Quant aux principes de la Déclaration des Droits de l'Homme, empruntés aux « philosophes », aux utilitaires anglais et à Jean-Jacques, ils s'inspirent en effet d'une doctrine du droit naturel qu'on peut juger d'essence théologique, mais qui venait de l'Evangile interprété très librement plutôt que du puritanisme réformé.

En fait d'ailleurs, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, que ce soit ou non pour des raisons congénitales, le protestantisme n'a jamais mordu beaucoup sur notre peuple. Si le catholicisme a été seul persécuté par la Révolution et depuis la Révolution, c'est que seul, dans l'ancienne France, il était une force, et une force persécutrice. C'est le catholicisme qu'après la tourmente Chateaubriand a voulu *illustrer,* et Napoléon domestiquer. Le messianisme de 48, bien que les romantiques fussent nourris de la Bible, procède, lui aussi, d'un christianisme vague et d'un catholicisme émancipé. Jésus — un Jésus républicain et socialiste — est invoqué plus fréquemment qu'Isaïe, Luther ou Calvin. On sait que ni Renouvier ni Quinet n'ont réussi à faire accepter à la France l'étape protestante. Le protestantisme a beaucoup moins agi sur la IIIe République qu'on ne le prétend quelquefois, en confondant protestantisme et pensée libre. Ni Pécaut, ni Steeg, ni Buisson — les trois émissaires de cette soi-disant protestantisation — ne pouvaient rien contre une mentalité essentiellement romanisée, qui passe d'emblée du catholicisme dogmatique à l'émancipation complète. Il convient donc de n'accepter qu'avec de fortes réserves, pour la France, des considérations historiques qui valent surtout pour les pays protestants. Et c'est ce qui explique que le « laïcisme », en France, soit anticatholique ou purement philosophique.

§

Reconnaissons ce qu'a de légitime la méthode. Il est d'un regard scientifique de ne faire intervenir aucun à priori mystique dans la connaissance des choses, pas plus des sociétés que de la nature physique. Les sociétés sont elles aussi des réalités naturelles; elles doivent donc être étudiées, compte tenu de la complexité de l'objet, par des méthodes analogues à celles qui réussissent dans l'étude de la nature. La politique, comme l'économie politique et la sociologie (dont elle est d'ailleurs une province), est une science expérimentale.

Il y a pourtant une différence, qu'il suffira de rappeler. La physique et la biologie se contentent de connaître les faits et leurs lois, elles ne visent pas à tracer des règles d'action. Ainsi font la politique, la morale, la sociologie en tant que sciences. Mais celles-ci ne s'en tiennent pas là. De la science des mœurs ou des institutions, comme de la connaissance de la vie, elles prétendent dégager un art de vivre. C'est un fait que nous ne pouvons agir qu'en nous proposant certaines fins, en poursuivant ce que les moralistes appellent un idéal, même si cet idéal est alourdi de la plus épaisse matérialité. Cet idéal est-il scientifique, peut-il être déterminé inductivement? Problèmes sur lesquels discutent les philosophes et qu'on ne reprendra pas ici. Contentons-nous de reconnaître que l'homme ne peut agir que dans certaines limites, fixées par la nature des choses; dans les sciences sociales aussi bien que dans les sciences physiques, on ne peut transformer la nature qu'en se soumettant à ses lois. Ceci condamne certains projets chimériques qui méconnaissent les hommes tels qu'ils sont. Il est donc vrai de dire, avec M. Rougier, que « la réalité sociale résiste aux entreprises des utopistes, tout comme la réalité physique résiste aux incantations magiques des sorciers (2) ».

(2) *Ouvr. cité.*, p. 121.

Mais une assimilation complète serait trompeuse. Toutes les incantations des sorciers ne feront jamais tomber la pluie ni pousser les récoltes, car la nature ne les entend pas. « Elle nous dit : je suis l'insensible théâtre... » Au contraire, les prédications des moralistes ou les rêves des utopistes peuvent agir sur les sentiments des hommes et par conséquent, dans une certaine mesure, les transformer, car les sentiments sont malléables. Sans doute ne convient-il pas d'exagérer cette influence, mais il ne faut pas non plus la nier. C'est la raison d'être de l'éducation, laquelle n'est, en général, ni aussi puissante, ni aussi inutile qu'on le prétend. Et c'est ce qui légitime aussi, en définitive, l'action des utopistes. Tout ce qu'ils annoncent ne se réalise pas, tant s'en faut, mais c'est en espérant ou en exigeant beaucoup que l'on obtient quelque chose; la raison critique, qui vient après l'utopie, met au point, mais n'invente rien. Il est évidemment trop simple, comme l'écrit M. Rougier, d'« évaluer la bienfaisance d'un idéal d'après la seule générosité de l'âme qui le conçoit »; il faut même dire qu'elles ne sont pas généreuses, qu'elles sont simplement absurdes, les chimères qui ne tiennent aucun compte de la nature humaine et de la nature sociale. Mais il n'est pas plus sage, ni plus scientifique, de fixer trop étroitement la « capacité de réalisation pratique » et de se hâter de dire qu'une chose est impossible. Nous avons trop d'exemples de ces jugements à courte vue.

Appliquons cette méthode à l'idée d'égalité. Nous reconnaîtrons que l'égalité absolue, dans les sociétés d'êtres vivants, est une chimère. L'égalité parfaite ne se conçoit que dans l'abstrait; dès qu'on touche aux êtres de chair et de nerfs, on constate des particularités parfois considérables. Nous reconnaîtrons aussi que l'inégalité, ou plutôt la différenciation, est encore accrue, dans les sociétés humaines, par la division du travail, que la civilisation pousse à l'excès. Mais il ne nous faut pas moins recon-

naître, d'autre part, que l'inégalité sociale peut être atténuée par la loi, que l'inégalité naturelle elle-même cède parfois à l'éducation, et qu'il est possible de remédier, par une bonne économie, à certains effets désastreux de la division du travail. Ce n'est pas parce que les philosophes du XVIIIe siècle, plus raisonneurs que naturalistes, ont exagéré la puissance de l'éducation qu'il sera plus scientifique de la nier! Le tout est donc de juger bonne et de vouloir une action de la société qui corrige l'inégalité.

Jalonnons, d'ailleurs, le terrain conquis. M. Rougier estime légitime l'effort des hommes de la Révolution pour établir l'égalité civile et l'égalité politique des citoyens. Ces égalités peuvent, dit-il, « se justifier pragmatiquement par des raisons d'utilité commune (3) ». Mais il repousse avec horreur l'égalité des conditions, parce qu'elle est fondée sur l'idée mystique de l'égalité naturelle. C'est ainsi, en effet, qu'en général on en juge aujourd'hui, mais en sera-t-il toujours de même? En pratiquant le relativisme historique auquel nous convie notre auteur, nous observons que l'égalité civile et l'égalité politique, aujourd'hui passées dans les mœurs, ont été longtemps tenues, par les classes privilégiées qu'elles dépossédaient, pour aussi monstrueuses et contraires à la nature des choses que l'égalité des conditions. Que cela doit nous rendre circonspects et modestes! Concluons donc que nous ne verrons sans doute jamais la cité de Babeuf — Lénine lui-même n'a pu l'instituer, — mais nous ne reverrons plus la cité d'Aristote ni celle de Guizot, et celle de Poincaré ne sera pas éternelle. Il serait téméraire d'assigner des bornes définitives à la répartition des biens sociaux, tout dépendra de l'état de la conscience collective. Et quand de nouveaux changements auront été consacrés par le succès, soyons bien convaincus que les Louis Rougier de l'avenir ne manqueront pas de « justifier prag-

(3) *Ouvr. cité*, p. 78.

matiquement » ces changements, et cela par de très bonnes « raisons d'utilité commune ».

De même, il est excellent, quand on étudie scientifiquement les faits sociaux, de se tenir toujours attaché au réel, d'avoir le sens du particulier et du concret, de se méfier du verbalisme et de l'abstraction, et de percer à jour les procédés par lesquels la pensée se livre à des généralisations arbitraires. Cette prudence est la marque du véritable esprit expérimental. Encore faut-il bien voir tout ce que nous fait constater l'expérience, et, par peur d'une universalité chimérique, ne pas se refuser à reconnaître des constances réelles.

Reprenons, par exemple, cette idée d'égalité naturelle, contre laquelle M. Rougier fait porter tout son effort. Dans l'attribution d'une raison commune à tous les hommes, M. Rougier voit une théorie purement ontologique, inspirée d'Aristote, des scolastiques, de Descartes, de Bossuet, de Rousseau, des idéologues du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, infidèles à l'empirisme de Locke dont ils se réclament. « L'affirmation que « deux hommes sont également hommes » se réfère au réalisme scolastique des espèces et des genres qui déclare qu'« il n'y a de plus ou de moins qu'entre les *accidents* et non point entre les *formes* ou *natures* des *individus* d'une même *espèce* », comme dit Descartes (4). » Or, riposte M. Rougier, « cette théorie ontologique n'a aucun droit à s'imposer à notre créance, depuis la critique qu'en ont faite le nominalisme d'Ockam, l'empirisme de Locke et l'évolutionnisme de Darwin et de Spencer (5) », disons plus simplement de la science positive.

A cet argument rendons les armes. Reconnaissons volontiers qu'aujourd'hui en effet les problèmes ne se formulent plus en concepts scolastiques, le savant ne connaît que les faits. Mais, *de ce point de vue expérimental,*

(4) *Ouvr. cité*, pp. 34, 88.
(5) *Ibid.*, p. 55.

est-il vrai d'affirmer, comme l'écrit M. Rougier, que « dans la nature il n'existe que des individus différant tous entre eux jusque dans leurs plus infimes détails »? Les classifications des naturalistes ne sont-elles que conceptuelles, et les caractères biologiquement communs à une espèce ne sont-ils pas des réalités? Il est certes étranger à l'esprit scientifique de poser à priori l'idée d'un invariant, mais si on constate cet invariant dans l'expérience, faudra-t-il s'obstiner à le nier? Le problème n'est donc plus d'ordre métaphysique ou transcendant, il est devenu positif. Reconnaître sur ce plan qu'il y a une espèce humaine constituée par certains principes, et une raison humaine constituée par certains principes, ce n'est pas du tout se référer à la théorie scolastique des essences, c'est rester sur le terrain de la science positive.

Il y a des ressemblances et il y a des différences; il y a des constantes et des variables; il y a *le même* et l'*autre,* le réversible et l'irréversible : c'est à cette constatation antique et banale que toujours on aboutit. Il n'est pas plus scientifique de nier l'un que l'autre, mais toute la difficulté est de bien établir ces ressemblances et ces différences et de mettre l'accent où il convient. Il se peut, en effet, que l'idée d'égalité naturelle soit d'origine mystique, encore que les idées mystiques elles-mêmes viennent de l'expérience; ne faisons donc pas fond sur cette ontologie pour la défendre positivement. Mais puisque les disciplines positives — la biologie, la psychologie, la sociologie — constatent certaines égalités ou identités naturelles (6), que tendent à fortifier certaines conditions d'existence des sociétés modernes comme d'autres tendent à les combattre, ne nous refusons pas non plus à les enregistrer.

(6) Cela est vrai même des « primitifs » et des « civilisés ». Il est maintenant établi qu'on avait forcé la pensée de M. Lévy-Bruhl en prétendant creuser un abîme entre ces deux « mentalités ». Il y a, là aussi, des identités et des différences. (Voir la discussion de l'*Ame primitive* à la Société française de philosophie, *Bulletin* d'août-septembre 1929.)

Evitons, si l'on veut rester objectif, les « coups de pouce » dans l'un ou l'autre sens. Proudhon, par exemple, dans sa manie d'égalité, prétendait démontrer par des raisonnements extraordinaires que seule l'égalité est naturelle, et que l'inégalité ne l'est pas. Sa position est d'autant plus curieuse que l'auteur de la *Justice* est encore plus déchaîné que M. Rougier contre la « transcendance » et qu'il pourchasse furieusement, lui aussi, les doctrines mystiques, mais il est clair que sa science est parfois à la merci de sa passion. Mais ne prétendons pas en sens inverse, comme le fait M. Rougier, que seule l'inégalité est naturelle et que l'égalité ne saurait l'être. La vérité est qu'il y a une égalité naturelle, et des inégalités non moins naturelles. Certaines causes augmentent ces inégalités, d'autres les diminuent, cela encore est d'expérience constante. Les idéologues du dix-huitième siècle se sont fait illusion en traitant l'esprit comme une table rase, mais ce n'est que dans certains cas exceptionnels qu'on peut parler de fatalité héréditaire. Voilà des faits qui rendent légitime l'égalité de certains droits d'une part, et d'autre part une hiérarchie, et l'on arrive à la vraie définition de la justice, qui est de traiter également les choses égales et inégalement les choses inégales.

Le vrai problème est d'ordre pratique; c'est un problème de choix, d'action. Puisque certaines causes augmentent l'égalité et que d'autres la diminuent, comment choisir entre les unes et les autres ? Ici interviennent des tendances qui n'ont plus rien de scientifique, qui sont subjectives. Aristote, mettant l'accent sur l'inégalité, justifiait l'esclavage, lequel est aujourd'hui intolérable à tout homme civilisé. A l'autre pôle, Babeuf tire de l'égalité absolue la justification du communisme, qui ne sera jamais une réalité. Entre Aristote et Babeuf s'étale toute la gamme des préférences individuelles, des partis pris passionnés, qu'il est possible cependant de soumettre à

une discipline rationnelle. Car c'est toujours là qu'il faut en venir...

§

C'est toujours là qu'il faut en venir. Toujours, en effet, quand il s'agit de porter des jugements sur le sens de la vie et de l'action et les problèmes qui dépassent la science, on aboutit à des actes de foi; c'est d'après ces actes de foi, — que le besoin d'absolu fait ériger en vérités transcendantes ou tout au moins métaphysiques et morales — que se classent les familles d'esprit. Dans l'ordre religieux, par exemple, certaines sensibilités éprouvent un besoin profond, invincible, de croire en un Dieu personnel, sans lequel le monde ne leur paraîtrait qu'absurdité; c'est au contraire l'idée même de ce Dieu qui paraît à d'autres inadmissible et absurde, et toutes les ressources de la dialectique ou de l'« expérience » sont mises au service de ces postulats de la sensibilité. De même, dans l'ordre politique et moral, certains esprits s'éprennent de l'idée, mystique ou non, de justice et d'égalité; cette idée ne provoque au contraire chez d'autres esprits qu'une violente répulsion. De là deux familles d'esprits, qu'on peut appeler, du point de vue psychologique, les *moralistes* et les *esthètes,* et du point de vue social les *démocrates* et les *aristocrates.* Ce sont des frères ennemis.

Aristocrates, en effet, ils le sont essentiellement, les esprits qu'anime une sensibilité esthétique et qui regardent le monde d'un point de vue « spectaculaire », — pour employer une expression qu'ils affectionnent. Ils le sont aux deux sens du mot, au meilleur et au... moins bon. Au meilleur, car ils posent en principe que la vie n'est pas faite pour jouir bassement et s'abrutir dans les satisfactions matérielles, mais pour donner corps à une civilisation raffinée et de grand style. Avec Renan, qui est un de leurs grands patrons intellectuels, ils disent vo-

lontiers, comme M. Louis Rougier : « L'homme n'est pas ici-bas simplement pour être heureux, il n'y est même pas pour être simplement honnête. Il y est aussi pour réaliser ces formes supérieures de la vie que sont le grand art et la culture désintéressée (7). » Voilà le parti pris, le choix préalable qui anime M. Rougier. A ce sens noble du mot *aristocrate,* tout homme qui affirme la primauté de l'esprit ne peut que donner son adhésion. Mais il n'en est pas de même nécessairement de la suite.

Cette civilisation de grand style, continuent ces aristocrates, ne peut être réalisée que par quelques-uns, c'est folie de vouloir l'attendre du grand nombre. L'élite donc, les « meilleurs », une fois épanouie, on n'hésitera pas à sacrifier la masse. C'est dans toute sa rigueur, et avec toutes ses conséquences, l'*humanum paucis vivit genus.* Dira-t-on que ce n'est pas juste, qu'on n'a pas le droit de sacrifier une foule de braves gens, même grossiers, à une conception esthétique, même élégante? Les aristocrates s'en prennent alors à l'idée même de justice, où ils ne voient qu'une « nuée » malfaisante ou, tout au moins, injustifiée. « Rien ne prouve *a priori,* s'écrie M. Louis Rougier, que la société puisse se plier aux exigences les plus raffinées de notre conscience morale... Peut-être la société est-elle organiquement injuste ou n'est-elle pas, comme la science est déterministe ou n'est pas... Peut-être la nature et la société, qui en est une efflorescence passagère, ne poursuivent-elles aucune fin... Peut-être la réalisation de la justice intégrale, au terme de l'évolution humaine, équivaudrait-elle à la plus grande des iniquités... Peut-être le monde ne peut-il se justifier que d'un point de vue esthétique et spectaculaire (8) ? »

Peut-être, en effet. Mais qui ne voit que cet argument, comme le sabre de M. Prudhomme, est à deux tranchants? Que la « nature » ne poursuive aucune fin, c'est

(7) Renan, cité par Rougier, p. 252.
(8) *Ouvr. cité*, pp. 110-111.

extrêmement probable, et cela n'est pas nécessaire à l'action. Mais il n'en est pas de même, sinon de la « société », au moins des hommes; ces êtres pensants et voulants assignent un but à leur existence. M .Rougier le sait mieux que personne, lui qui se fait de la civilisation, c'est-à-dire de l'effort des hommes, une idée si nette et si catégorique. Seulement, cette idée elle-même doit être affectée de son *peut-être*. Tout ce que l'immoraliste dit de l'éthique peut se retourner contre l'esthétique. Il se peut que la vie soit foncièrement injuste et foncièrement irrationnelle, et qu'on ne puisse jamais réduire absolument cette injustice fondamentale tapie au cœur des choses; il se peut aussi que la vie soit foncièrement laide et barbare et qu'on n'efface jamais cette laideur. Rien ne prouve *a priori* que la société puisse davantage se plier aux exigences du goût esthétique qu'à celles de la conscience morale. Chercher la justice avant tout peut conduire à des catastrophes; mettre la beauté au-dessus de tout en peut provoquer d'autres; l'histoire offre des exemples de fanatisme esthétique aussi bien que de fanatisme moral. En conclura-t-on qu'il faille condamner l'esthétique et ne pas essayer de réaliser le beau? La conclusion serait absurde, mais elle ne l'est pas moins appliquée à l'éthique. Peut-être le monde ne peut-il se justifier que d'un point de vue esthétique. Peut-être aussi ne peut-il se justifier que d'un point de vue moral. Peut-être enfin ne peut-il pas se justifier du tout. Il n'y a pas de raisons scientifiques de préférer un parti pris à l'autre.

Nous nous heurtons donc, en définitive, à un conflit de sensibilités. M. Rougier ne fait pas mystère de sa façon de sentir. Il ne cache pas son aversion pour le judaïsme et le puritanisme. Qu'on ne lui parle pas de ces mystiques qui ont, dit-il, préparé l'avènement du monde moderne, puissant mais morne, du capitalisme uniquement occupé à produire; il leur préfère ces « ci-

vilisations de grand style » purement qualitatives à son sens, qu'ont été l'Athènes de Périclès ou les cités italiennes de la Renaissance. « Qui donc n'échangerait pas et tout l'or de New-York, et toutes les industries de Pittsburg, et toute la morale morose de Boston pour le baiser de gloire de ces trois villes qui furent le suprême scandale des Réformés : la Venise des doges, la Florence du Magnifique et la Rome des papes humanistes! » Rarement la sensibilité esthétique ou spectaculaire s'est exprimée avec plus de franchise et d'éclat. Les artisans de cette vie de grand style sont d'ailleurs nombreux et variés. A côté des voluptueux artistes, des grandes courtisanes comme Ninon, des « génies lucifériens » comme Byron, ou simplement des dilettantes, des « gens charmants et vains, experts seulement en l'art de plaire, qui firent les délices des sociétés aristocratiques, de l'Ancien Régime », M. Rougier place généreusement le moine contemplatif qui se consume dans la prière, le jongleur de Notre-Dame « qui se préoccupe seulement de chanter les laudes du Seigneur sans souci du lendemain », ou « l'humble troubadour du Bon Dieu », saint François d'Assise. « Que voilà des gens de parade, des oisifs, des gaspilleurs et des inutiles! Et pourtant ces inutiles furent les artisans supérieurs d'un style de vie inimitable. » Nous ne savons si saint François se fût accommodé d'être rangé parmi les « gens de parade » et les « inutiles », mais du point de vue de M. Rougier tout cela se conçoit fort bien. Il lui suffit, pour être qualifié de maître en l'art de vivre, de n'avoir rien à faire avec la vie laborieuse du « paysan du Danube » ou du « Scythe consciencieux ». Beauté d'abord! L'utilité est la laideur. L'auteur de la *Mystique démocratique,* tout adversaire qu'il soit de la transcendance, rejoint celui de la *Trahison des Clercs.*

On imagine, en face de cette confession de foi, ce que pourrait être la riposte, non moins catégorique et fran-

che, d'un de ces « Scythes », de ces « paysans du Danube », de ces Jacques Bonhomme, de ces Calibans allégrement sacrifiés par l'auteur à son rêve de beauté. « Grand merci de la part que vous nous réservez! s'écrierait-il; votre rêve est peut-être beau, mais je le paye trop cher. Il se peut que sur le fumier pousse la fleur merveilleuse, mais je ne veux plus être ce fumier. Je l'ai presque toujours été dans l'histoire, comme j'ai été tremplin ou chair à canon; j'ai toujours été si faible, si ignorant, si malheureux, que je n'ai jamais servi que d'instrument aux mains de ceux qui voulaient se servir de moi. Mais il n'en sera pas toujours ainsi, j'entrevois d'autres temps. Lentement, douloureusement, au prix d'innombrables sacrifices, j'ai pris conscience de ma personne. De ma personne physique et matérielle, d'abord; oui, sans doute, je le dis sans fausse honte. Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. Etre moins misérable, jouir de l'aisance qui récompense un travail consciencieux, je ne considère pas que ce soit un crime, ni un péché. Et je ne veux plus de taudis déshonorant l'ombre des palais. Mais *personne morale* surtout, tant pis si le mot offusque vos oreilles de grand seigneur. Personne morale, c'est-à-dire voulant assurer le respect, dès cette existence terrestre, de cette âme immortelle dont m'a doté le christianisme, ou de cette dignité humaine qui en est la forme laïcisée. En conséquence je n'accepterai plus, à mesure que je prendrai conscience de la qualité de cette personne, d'être traité comme un vil outil par des maîtres qui seuls s'attribuent généreusement une âme. Qu'ils paradent ou gaspillent tant qu'ils voudront, ou plutôt tant qu'ils pourront, je n'accepterai plus de faire les frais de ces parades. Oui, certes, quand ces maîtres croyaient eux-mêmes à Dieu ou à la patrie, quand ils s'exposaient, quand ils se sacrifiaient, quand ils servaient des déesses magnifiques ou de grands principes, j'étais heureux et fier de servir sous eux et de mourir avec eux. Mais s'il

ne s'agit, pour ces mondains sceptiques et frivoles, que de chercher un plaisir, même raffiné, je ne vois pas pourquoi je leur sacrifierais mon plaisir à moi, si grossier qu'ils le jugent. Les temps sont venus où il faut jouer franc jeu. Ou l'on croit encore aux grandes choses, et alors il convient que les aristocrates donnent l'exemple des sacrifices nécessaires pour les accomplir, prouvant ainsi qu'ils sont les meilleurs. Ou l'on n'y croit plus, mais alors qu'on ne demande pas aux « nombreux » (c'est le dernier cri de la préciosité, et tant pis si on me moque) d'être seuls désormais des dupes ou des jobards. Justice d'abord! même si l'on trouve dans cette devise ce qui n'y est pas nécessairement, un écho désagréable des prophètes d'Israël et de Calvin. »

Ainsi répondrait sans ménagement, je suppose, un fils de Jacques Bonhomme ou de Caliban à l'apologiste de la Renaissance. Historiquement, c'est le dialogue qu'on pourrait imaginer, comme je l'ai indiqué naguère, entre Nietzsche et Proudhon (9). Et ce dialogue prendrait l'apparence d'un conflit sans issue entre deux familles d'esprits irréductibles, les esthètes et les moralistes. Mais ce conflit est-il vraiment sans issue?

A y regarder de près, il n'apparaît nullement fatal. Il ne saurait y avoir d'antagonisme essentiel entre la morale et l'esthétique, entre la Justice et la Beauté. On peut consentir que l'amour du Beau soit l'idéal suprême de la vie, il s'agit seulement de savoir où l'on place la Beauté. Et la Justice, au sens grec du mot, est harmonie, équilibre, heureux accord de toutes les puissances de l'âme; mais il faut vouloir cette harmonie partout. Les mystiques de l'esthétique, en les désignant ainsi au sens large, partent d'une conception du Beau à laquelle ils confèrent une valeur absolue, dont ils ne souffrent pas qu'elle soit mise en doute, qu'ils soustraient par consé-

(9) Voir notre étude *Nietzsche et Proudhon* en appendice à notre *Philosophie syndicaliste.*

quent à ce relativisme dont ils font cependant la loi universelle de la pensée. Cette conception, pour réaliser au profit d'une élite quelques chefs-d'œuvre de « vie inimitable », accepte dans la société des injustices qui, même d'un point de vue esthétique, devraient apparaître comme d'intolérables laideurs. Les mystiques de la morale — toujours au sens large— ne sont pas non plus nécessairement réfractaires à la beauté, mais ils la veulent *dans les rapports sociaux* aussi bien et plus que dans les œuvres d'art; l'harmonie que les artistes cherchent à réaliser dans les lignes, les sons, les couleurs, ils la cherchent dans la cité, où ils l'appellent justice.

Il reste que cette harmonie peut être diversement conçue. Les penseurs aristocrates se représentent l'ordre social sous la forme d'une hiérarchie rigoureuse où les sujets n'ont aucun droit, parce qu'ils sont censés n'avoir rien de commun avec leurs maîtres. C'est là une conception qui, si elle a pu être soutenue dans le passé, n'a aucune chance de triompher dans l'avenir; et M. Rougier lui-même, en acceptant, d'un point de vue positif, l'essentiel des gains de la démocratie « bourgeoise », ne la maintient pas intégralement. Il est entendu d'autre part que le nivellement absolu n'est pas plus réalisable que désormais l'inégalité absolue, mais entre ces deux pôles s'étale toute la gamme des adaptations possibles, et c'est dans la conquête de plus de justice, donc d'une cité plus belle esthétiquement, que consiste le progrès social. Ni béotiens, ni morosement puritains, les partisans d'un ordre démocratique peuvent être, eux aussi, des artistes délicats. Mais, autant que de voir de beaux palais ou de beaux vers, ce qu'ils souhaitent de contempler, c'est une humanité libre et fière, la beauté dans la cité.

On voit donc que c'est une erreur de classer, comme on le fait trop souvent, la démocratie parmi les civilisations « *quantitatives* », à la suite du capitalisme. Ce ne sont pas choses du même ordre. Le capitalisme, c'est-à-

dire l'augmentation à outrance de la production, est assurément sur le plan de la quantité; il faut qu'un principe spirituel le discipline. Si l'on entend par démocratie simplement le régime du nombre, le régime où la majorité fait la loi, il sera encore exact de la ranger parmi les régimes quantitatifs, et il n'est pas douteux que, dans son fonctionnement actuel, elle soit très souvent cela. Mais, *envisagée dans son principe,* la démocratie présente un tout autre aspect. Elle est le régime où l'on donne le droit de s'intéresser à la chose publique à tout être humain, considéré comme doué d'un minimum de raison, c'est-à-dire comme une *personne.* Ce respect de la personne, cette promotion de dignité, c'est une valeur *qualitative,* ou les mots n'ont plus de sens. Sans doute, cette promotion n'est pour beaucoup qu'une promesse, et trop souvent l'instinct tient la place de la délibération rationnelle. Mais travailler à ce que la démocratie de force et de fait devienne la démocratie de raison et de droit, c'est le sens de l'histoire moderne.

Il en est de même d'une autre valeur que l'on apparente souvent à la démocratie, et qui est le ressort de la démocratie industrielle, à savoir le travail. Quand M. Rougier s'élève, au nom de la qualité, contre un certain américanisme purement utilitaire et pratique, contre « l'enlisement définitif dans la banalité du *standard* et la béatitude du confort », on le suit avec sympathie et on lui donne raison (bien que tout ne soit pas à dédaigner dans ce *standard,* comme l'a montré M. Henri Dubreuil (10). Mais cette condamnation du lucre et du profit ne doit pas s'étendre au travail lui-même. Avec les philosophes de l'antiquité, avec toute notre tradition aristocratique, M. Rougier rejette comme ignobles les arts mécaniques

(10) M. Rougier a repris ces réserves dans la préface de *Sa Majesté la Machine,* de J.-L. Duplan (Payot, 1930). « La machine travaille pour les masses, mais dénivelle les classes supérieures et moyennes. » Il se résigne cependant au machinisme, comme sans doute à la démocratie, sans enthousiasme, parce qu'il faut vivre, et s'efforcer de vivre décemment.

et industriels qui « déforment et asservissent l'âme ». Il estime que, conformément à la mentalité protestante, « le culte du travail entraîne, comme un corollaire indispensable, le respect de l'argent », donc une morale mercantile. C'est oublier que du travail, considéré comme la forme normale de l'activité pratique, on peut tirer les éléments d'une culture scientifique et philosophique qu'on peut certes discuter, mais qui a la prétention d'être une culture, un *humanisme travailliste,* comme dit M. Charles Andler. Et le théoricien le plus complet de cette philosophie du travail, P.-J. Proudhon, quoique nourri de la Bible, n'avait certes ni dans les veines ni dans la pensée rien de juif ou de protestant! On saisit ici l'inconvénient de ces généralisations passionnées, qui laissent de côté d'importants aspects du réel. Le travail, lui aussi, considéré non dans sa répétition monotone, mais dans ses possibilités de développement intellectuel, est de l'ordre qualitatif. C'est trop vite lui régler son compte que de le traiter avec ce dédain superbe.

§

Ainsi, sur le fond des choses, c'est-à-dire sur la fin qu'il convient d'attribuer à la vie, il n'y a pas de désaccord essentiel entre les hommes qui mettent au-dessus de tout la vie de l'esprit. Tous sont d'accord pour souhaiter l'avènement d'une civilisation « de grand style », étant entendu qu'il s'agit d'une civilisation où les valeurs qualitatives, qu'elles soient esthétiques ou morales, sont spécialement honorées. Tous partagent, par conséquent, la même aversion pour ce qui est pure quantité, c'est-à-dire force brutale ou richesse matérielle dénuée d'âme. Et tous reconnaissent qu'on ne peut dresser l'une contre l'autre comme des ennemies la Justice et la Beauté, qui sont deux noms de la même déesse. Si l'on veut que tout soit Beauté, n'y contredisons pas; mais il ne suffit pas de vouloir mettre la beauté dans les œuvres littéraires

ou artistiques, il faut en pénétrer les lois et les mœurs de la cité.

Socialement, une telle conception ne saurait légitimer des régimes politiques où la vie épanouie des uns serait payée par la misère et l'abjection du plus grand nombre; même d'un point de vue « spectaculaire » une telle vision serait désormais intolérable. Elle ne saurait accréditer que des régimes où les justes honneurs dus aux élites seraient non compensés, mais fortifiés par une suffisante culture du peuple, ainsi rendu capable de reconnaître le mérite et de tirer de son sein ses aristocraties. C'est, en somme, l'idée que se faisait de la démocratie le peuple le plus artiste qui fût jamais, et singulièrement ce Périclès dont M. Rougier reconnaît qu'il en a donné, au ve siècle avant notre ère, la définition la meilleure. « Le propre d'un gouvernement démocratique, selon Périclès, c'est de rechercher le bien commun et non l'intérêt d'une classe de privilégiés, et de n'admettre d'autres distinctions sociales que celles que confère le mérite, ce qui permet le libre recrutement de l'élite dans toutes les classes de citoyens (11). » Sur cette définition peuvent s'accorder et les fervents d'Athéna et les fidèles du Christ, et les admirateurs de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Dans la cité présente, il n'est que trop vrai que le gouvernement démocratique, par suite de l'insuffisante capacité du peuple souverain, apparaît comme le règne de la quantité plutôt que de la qualité. M. Rougier fait observer à juste titre que les véritables sacrifiés du régime ne sont pas ou ne sont plus les classes ouvrières, car de solides organisations les mettent en état de résister aux puissances d'argent; ce sont les « intellectuels » désarmés et inorganisés, qui ne peuvent plus défendre les valeurs de l'esprit. Pour réhabiliter ces élites, pour reclas-

(11) *Ouvr. cité*, p. 76.

ser l'intelligence spéculative, tous ceux qu'alarme la présente crise devraient unir leurs efforts.

Mais ces élites elles-mêmes, en quel sens s'orientera leur effort? Deux attitudes pour elles sont possibles, d'où dépend leur chance de survie dans les sociétés contemporaines. Ou bien, à la façon des « clercs » d'autrefois, elles rejetteront avec mépris la civilisation industrielle et démocratique, la condamneront comme entachée de matérialisme et de « quantité », et s'isoleront, sans garder avec elle aucun point de contact, sur les cimes glacées d'une « qualité » désincarnée. Si les gardiens de l'esprit comprennent ainsi leur mission, on peut craindre en effet que le monde moderne ne leur soit pas très hospitalier. Tout entier occupé à produire, à développer les possibilités d'aménagement de la planète et l'amélioration du sort de ses habitants, il deviendra de plus en plus étranger à une spéculation qui, sous prétexte de désintéressement, aura perdu toute attache avec la science, la vie et le travail, qui sera, essentiellement ,antinaturelle et antihumaine. Les destins ne sont pas révolus de toute activité, de toute philosophie même transcendante; celle-ci restera sans doute toujours le refuge de prédilection de certaines âmes; mais il faudra que cette transcendance même soit toute penchée sur l'espèce humaine, tout occupée à la sauver, et que son désintéressement ne soit qu'une forme suprême et sublimée d'intérêt.

Si au contraire, au lieu de jeter l'anathème à la vie, à la science expérimentale, à l'activité laborieuse et à la démocratie, les élites mettent leur point d'honneur à s'appuyer sur elles, si elles visent à les transformer, à les pénétrer de culture au lieu de les rejeter comme des corps étrangers, dans ce cas leurs chances peuvent être très différentes, leur accord devient possible avec notre civilisation industrielle. Au lieu de creuser un abîme entre l'esprit et la matière, entre la qualité et la quantité, entre la culture et l'activité pratique, c'est au contraire

un pont qui sera jeté de l'une à l'autre, un secours réciproque au lieu d'un antagonisme. Le devoir le plus clair des élites est de spiritualiser le monde moderne, en maintenant certes hors de conteste l'éminente dignité de la vie de l'esprit, mais aussi en utilisant les possibilités de culture et d'ascension spirituelle que ce monde moderne leur offre. Intellectualiser et spiritualiser la démocratie, en aidant chaque citoyen à prendre conscience de la dignité de la personne, de ses droits et de ses devoirs, ce sont là des tâches immenses qui ne s'accompliront pas toutes seules. Elles sont les seules façons de sauver le monde moderne, car il ne faut pas compter revenir aux anciennes disciplines.

C'est donc aux élites à se demander si elles veulent bouder à la besogne et mourir désespérées, ou si au contraire elles veulent s'atteler à cette tâche qui les sauvera en même temps qu'elle sauvera le monde. S'il est une « mystique démocratique », tout humaine et cependant spiritualisée, c'est dans cette direction qu'il faut la chercher. Quant à savoir si cette mystique mériterait vraiment ce nom, nous n'en disputerons pas. Nous avons assez de peine à comprendre les choses sans nous battre encore sur des mots.

GEORGES GUY-GRAND.

LE MERVEILLEUX CONCOURS D'ANTONIN PIEU

à Henri Bourges.

—

La délibération du jury des Hôpitaux s'achevait. Donchère, le beau Donchère, qui, depuis une demi-heure, témoignait une impatience un peu hautaine, avait fini par se lever sans plus attendre et il marchait le long de la table où ses collègues, plus disciplinés, se tenaient assis devant des feuilles, ornées de dessins ou de chiffres.

A quoi bon, disait sa mimique, prolonger plus longtemps un débat oiseux et cette comédie sans public? Les trois places n'étaient-elles pas déjà données : deux à des candidats, cotés en conséquence; l'autre à Raffarel, qui devait passer l'épreuve de malades dans la série du lendemain, la dernière.

Ce Raffarel, rien ne saurait empêcher son succès. Outre ses qualités d'habile tacticien au jeu miroitant des concours, n'avait-il pas pour lui l'appui évident, affirmé, du professeur Latribe, qui, de son fauteuil de l'Institut, régentait, en ce temps-là, les Hôpitaux, la Faculté et l'Académie de Médecine? Donchère avait promis sa voix et il ne pouvait douter qu'il n'en fût de même de ses collègues, sauf, peut-être, du paradoxal Bussages.

Cependant le président, le vieux Vacard, entendait prolonger dans les formes le simulacre de justice. Mis à la retraite depuis dix ans, il ressentait, à siéger, les émotions de l'ancien candidat. Aussi voyait-il avec tristesse approcher la fin des épreuves, qui le plongerait, de nouveau, dans la monotonie d'une vie sans lustre.

— Un peu de patience, implora sa voix. Il nous reste un concurrent à noter.

— Qui? fit Donchère, comme s'il avait vraiment oublié la médiocre victime, observée l'instant d'avant aux prises avec un malade dyspnéique.

— Monsieur Pieu, répondit le président.

— Pieu, répéta l'impatient; et il haussa les épaules.

Vacard s'était tourné vers le plus jeune de ses collègues.

— Que pense, des épreuves du candidat, notre cher rapporteur?

Le membre interpellé rassura son binocle.

— Pieu, dit-il avec une moue bienveillante, Pieu a fait une question honnête.

Il faut savoir que, dans le jargon de cette sorte de juges, une question honnête est une de ces questions dont on ne peut dire qu'elles soient précisément mauvaises, puisqu'elles témoignent d'irréprochables connaissances, mais auxquelles manquent les détails superflus et les ornements fantasques en quoi réside toute l'esthétique des concours. On a vu parfois des candidats réussir avec des questions incomplètes, aux lacunes dissimulées sous des fleurs chatoyantes. Il n'en est arrivé que par accident avec une honnête question.

C'est ce que comprit immédiatement l'assistance. Il ne s'agissait plus que d'arrêter la note, également honnête, par le moyen de laquelle on exécuterait M. Pieu. C'était un facile problème.

— Que proposez-vous? interrogea de nouveau le président.

Le rapporteur réfléchit pour la forme. Il proposa dix-sept.

— Fichtre! exhala Vacard, c'est à peine si cela les vaut.

Le jeune juge crut devoir excuser son indulgence. Il le fit avec mollesse :

— Pieu, dit-il, est un homme âgé, méritant. Il concourait depuis une dizaine d'années quand je suis arrivé au Bureau Central.

— Je trouve votre dix-sept très juste, opina Bussages.

La note, cependant, paraissait trop forte à certains. Une discussion courtoise s'éleva, les uns prétendant qu'on devait encourager les vieux candidats dont l'entêtement ajoutait aux péripéties des concours, les autres que c'était rendre service à tout le monde que de les mal coter et de leur retirer l'espoir. On leur épargnait de nouveaux échecs et on diminuait la durée des épreuves.

Donchère ne cherchait plus à dissimuler sa hâte d'en finir. Il prit son chapeau, le coiffa.

— Donnez-lui dix-huit, trancha-t-il, et terminons. J'ai une consultation à Montsouris pour six heures. Il les sera dans dix minutes.

— Un instant, de grâce, gémit le président.

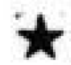
Et il ajouta :

— Dix-huit, savez-vous que cela va le classer troisième?

— La belle affaire! insista Donchère; est-ce que demain certain candidat que nous connaissons ne nous décrochera pas son vingt? Mettez dix-huit à Pieu, que je ne manque pas mon rendez-vous.

Et, sans plus tarder, ayant tiré à lui le procès-verbal, il griffonna tout au bas sa signature. Puis il disparut.

Cette brusque sortie trancha le différend. On pouvait, sans inconvénient, octroyer une faveur factice à l'inoffensif candidat. Le favori saurait bien rétablir le poids légal dans la balance. Bussages insista. Vacard se laissa persuader. Les autres, indifférents, accédèrent. Ils eurent même le sentiment d'accomplir une bonne action.



Le docteur Pieu, Antonin Pieu, attendait le résultat sous les arcades. Il ne se repaissait guère d'illusions. Lui aussi n'ignorait pas qu'il n'avait fait qu'une honnête

question et il ne se connaissait, dans le jury, aucune de ces complaisances qui imposent de telles épreuves. Pourtant, l'espoir est un dieu si subtil qu'il découvre toujours, pour s'y glisser, quelque défaut de notre cervelle.

Antonin Pieu attendait donc le résultat, comme il l'avait attendu tant de fois, au même Hôtel-Dieu, à la Pitié, à la Charité ou dans quelque autre hôpital, logeant en lui la divinité fallacieuse. Il avait serré quelques mains, reçu des compliments banaux; et il s'était éloigné, de crainte qu'une parole trop claire n'effarouchât son hôte peureux.

Tout à coup, il se trouva nez à nez avec Raffarel. Le le brillant jouteur exhalait un parfum victorieux. Il tendit à son concurrent deux mains amicales.

— Pieu, affirma sa voix péremptoire, vous avez présenté votre malade d'une façon excellente.

— Vous croyez? interrogea l'interpellé confus.

— Parole! répéta Raffarel, votre présentation a été de tous points remarquable.

Un si vif éloge causait trop de bien à Pieu pour qu'il n'eût désiré en prolonger le baume. Déjà, le sémillant flagorneur s'éloignait. Il avait aperçu, avançant au long des colonnes, une grande jeune fille, venue pour le chercher et qu'on savait sa fiancée, la propre nièce du professeur Latribe.

Pieu, le cœur déçu, regarda l'élégant couple disparaître, comme si cette charmante personne eût emporté sa chimère. Il se remit à marcher.

Quelques minutes plus tard, la porte de l'amphithéâtre s'ouvrit timidement. Sortant à grands pas, l'air affairé, prenant soin de traverser la foule sans y reconnaître aucun visage, les juges s'éloignaient, conversant avec une affectation évidente. Derrière eux, l'appariteur se montra, une petite affiche à la main. Il la colla au mur, à hauteur d'yeux.

Pieu se mêlait à la ruée curieuse. Il vit des noms, des chiffres étagés et chercha tout en bas la ligne où s'inscri-

vait son destin. Il lui fallut passer au premier rang pour la reconnaître. Depuis une grande minute, des voix lui criaient son dit-huit. Il n'entendait pas. Ce ne fut que le nez sur le papier qu'il comprit.

Quelque chose lui serra le cœur. Fuyant tout commentaire, il se précipita au dehors.

Une jolie brune, animée, l'œil mauvais, qui était hier encore la maîtresse de Raffarel, le heurta. Elle guettait l'amant infidèle. Pieu ne prit attention ni à ses gestes ni à son désespoir menaçant. Il s'éloignait, éperdu de joie et de peur.

Dehors, il éprouva le besoin de mettre de l'ordre dans sa cervelle. S'il n'avait dû de comptes qu'à lui-même, Pieu aurait plutôt aimé demeurer dans l'incertitude hasardeuse qui lui ouvrait, pour une nuit, le lit divin de la Fortune. Il était marié, père de deux enfants grandets et il sentait qu'il ne pourrait dissimuler, devant ce tribunal domestique, ni son admirable dix-huit, ni les inquiétudes pudiques dont l'obscurcissait sa conscience. Fallait-il donner aux siens de l'espoir, alors que toute raison le démentait, et, s'il devait triompher en fin de compte, leur laisser voir sa piètre confiance en lui-même?

Il en était là de ses réflexions, devant un arbre bardé de fer, recevant sans y prendre garde la froide pluie de novembre, lorsqu'il se sentit happé d'une main solide. Donchère, le col relevé, lui montrait la portière d'un coupé.

— Vous demeurez toujours boulevard Port-Royal? Je vais à Montsouris. Je vous déposerai à l'Observatoire.

Et Pieu se sentit poussé dans la voiture.



Les premières secondes du tête-à-tête semblèrent interminables au candidat. Un seul sujet lui paraissait digne d'entretien : son dix-huit. Or, d'en discourir, Pieu

le craignait plus qu'il n'en avait envie. Le son d'un compliment mal venu n'allait-il pas mettre en déroute son espoir? Il sentait pourtant qu'il devait un remerciement au juge. Pas du tout éloquent en dehors des passes mesurées de ses concours, naturellement timide et, de plus, embarrassé par son trouble, il cherchait la phrase déférente par laquelle il exprimerait son obligation.

Donchère ne le laissa pas longtemps à cette chasse. D'un ton indifférent, comme si rien ne venait de se passer qui pût les intéresser tous deux, il s'enquit d'un malade pour lequel l'astucieux Pieu l'avait appelé en consultation, quelques semaines auparavant. Il précisa :

— Quartier Pigalle, l'escalier chaotique. On nous fait traverser la cuisine. Un cas d'asthme essentiel.

— Un brightique, rectifia honnêtement Pieu.

— Parfaitement exact! reprit l'autre. Merci de me le rappeler, mon ami. En effet, un superbe mal de Bright. J'en parlais hier encore à ma clinique. Avec un diagnostic précoce, et le vôtre l'était — ne dites pas non, il l'était, — on obtient des résultats étonnants du néostarsol. Votre client vivote?

— C'était mon beau-frère, avoua Pieu confus. Il est mort.

Donchère ne témoigna aucune indignation contre ce défunt malotru. Il prit un air affecté, parut méditer un instant sur notre fragile nature et, sans transition :

— Mon cher, rappelez-moi donc qui vous avez eu comme chefs pendant votre internat?

La question mettait Pieu à l'aise. Il répondit aussitôt :

— En première année, M. Dudeuil.

— Ah! Dudeuil... le père Dudeuil. Voilà bien dix ans, mon bon, que j'avais entendu le nom de Dudeuil. Croyez-vous qu'il ait vraiment existé, ce bonhomme?

— Ensuite, j'ai été interne dans le service de M. Grollier.

— Ne vous en vantez pas! Ne vous en vantez pas!

C'était un cuistre et un sot, votre Grollier, siffla Donchère, contre lequel le collègue en question avait jadis obtenu la médaille d'or. Enfin, concéda-t-il, soudainement apaisé, paix à ses cendres! Paix aux cendres incongrues du personnage! Et, comme dérivatif à ce décédé regrettable?

— Monsieur Harouin.

— Comment? Harouin? Quelle drôle d'idée, vous destinant aux concours de médecine, de perdre un an chez un accoucheur? Vous n'êtes peut-être pas un concurrent hors ligne, Pieu; je dois reconnaître qu'en matière de choix de chefs vous êtes unique. Alors, pour compléter cette originale collection?

— En quatrième année, le professeur Labelle.

— J'allais le dire. Mon cher, vous les choisissez. Trois morts, un accoucheur. Ah çà! Quelle idée avez-vous de vous présenter? Pas un chef. Il se présente. Il ose se présenter; et il n'a pas un chef. Pieu, vous n'êtes pas seulement original, vous êtes fou. Comment espérez-vous arriver sans chefs?

— M. Harouin m'avait promis...

— Evidemment! Harouin a dû m'écrire; vous êtes son élève. Je ne dis pas que je n'estime pas Harouin. Je lui ai même des obligations. Il a accouché ma fille. Mais, franchement, mon bon Pieu, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de son piston? Je suis de l'Académie comme lui. Et il y a les autres membres du jury dont il n'a pas accouché les filles. Non! Me voyez-vous soutenir le candidat d'un accoucheur?

Pieu n'était pas dans une situation qui lui permît de défendre une opinion aussi ridicule. Il convint que la Fortune ne lui avait pas été favorable en le privant de ses trois chefs médecins. Cependant, il mettait son espoir dans ses épreuves et dans la bienveillance du jury. Elle lui paraissait acquise, puisqu'il lui avait donné dix-huit.

Donchère l'arrêta d'un ton sec.

— Ne vous montez pas la tête, trancha-t-il. Votre épreuve valait seize... exactement seize. Entre nous, je ne l'ai pas bien suivie. Carbot, le rapporteur, vous cotait seize. C'est moi, mon brave Pieu, qui ai proposé dix-huit. Ne me remerciez pas. Je l'ai fait pour être agréable à Harouin. Et puis, votre présentation n'était pas si mauvaise... Mais, que diable ! n'allez pas vous intoxiquer avec votre dix-huit et conclure des choses, des choses je ne dis pas impossibles — il n'y a rien d'impossible en matière de concours, — mais tellement peu probables, tellement en dehors des règles... Si, encore, il y avait quatre places. Non, en vérité, je ne peux pas vous laisser vous emballer à ce point...

Pieu n'en demandait pas tant. Il eût seulement souhaité que le bourreau ne lui découvrît point sa hache.

Insensible, Donchère poursuivait :

— Vous avez été l'interne de Labelle. On le surfaisait beaucoup. Enfin, malgré ses lacunes — et il en avait d'énormes — Labelle n'était pas ce qu'on appelle le premier venu. Il n'a jamais rien compris au foie, rien. Par contre, je vous accorde qu'il connaissait assez bien l'estomac et, très proprement, l'intestin. Vous avez dû apprendre supérieurement l'intestin chez Labelle. Pourquoi ne vous spécialiseriez-vous pas dans la pratique abdominale ? C'est plus intéressant que ça n'en a l'air. J'ai deux ou trois constipés chroniques dont je me débarrasserais sur vous de bon cœur. Pendant quelques mois, ces gens sont des mines d'or; ensuite, ils empoisonnent.

Il lui prit amicalement la main.

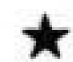
— Laissez-moi vous conseiller. J'ai quelque expérience. Voyez-vous, à votre place, voilà ce que je ferais. J'en resterais là. En somme, vous finissez par un échec honorable. J'abandonnerais les concours. Je secouerais sur l'incompréhension, vous pouvez dire sur l'injustice de mes juges, y compris le malhonnête Donchère, je se-

couerais sur leurs chefs vicieux ce que j'aurais amassé de poussière à mes bottes et je m'établirais tout bonnement dans quelque station thermale purgative.

» Lévi-Lévy (avec un i et un y), vous savez ce vieux bougre qui rôde dans les services de clinique, cherche précisément quelqu'un pour un patelin qu'il veut lancer. Je lui parlerai de vous. C'est, je ne sais où, dans les Pyrénées. Le pays ne paraît pas folâtre. On y fera grimper, un jour ou l'autre, le chemin de fer. Réfléchissez. Je vous enverrai mon constipé. Et venez me voir l'un de ces jours à la Charité, après le concours.

Les phares de Bullier perçaient l'opacité humide des vitres du coupé. Celui-ci s'arrêta. Donchère ouvrit la portière :

— Croyez-moi, conclut-il d'une voix rendue déjà moins affable par l'imminence du débarras, terminez par ce bel échec. La clientèle! La spécialité! L'intestin! Consultez votre femme. Elle doit être de bon conseil. Et lâchez-nous les concours.



Pieu n'avait pas besoin de consulter sa femme pour en connaître exactement la pensée. Il la lui entendait exprimer sans ménagement du matin au soir, et, dans de telles périodes, avec une particulière abondance.

Lors de ses premiers insuccès, Adolphine ne prenait pas la chose avec cette prolixe amertume. Ils étaient jeunes et toute femme de candidat sait que le plus fortuné doit piétiner quelques années avant d'oser un espoir. Ce stage accompli, il n'a plus qu'à attendre que le sort lui compose son jury, c'est-à-dire qu'il y glisse un de ses anciens maîtres ou quelques-uns de leurs obligés.

Or, le destin, en admettant qu'il eût jamais songé à Pieu, l'avait finalement pris en grippe, puisque ses trois chefs médecins, l'un après l'autre, étaient morts. Les femmes confondent, d'ordinaire, les mérites avec le

succès; leurs admirations sont sans force devant la malchance.

Mme Pieu avait estimé son mari savant parce qu'elle était ambitieuse. Elle chérissait en lui l'artisan qui la ferait épouse d'un médecin des hôpitaux, riche de clientèle et de relations, décoré, et, sans doute, au printemps de sa vieillesse à lui, dans l'été de sa maturité à elle, membre de l'Académie de Médecine.

Au premier décès, celui de Grollier, elle tint bon, bien qu'il lui fût apparu, ce jour-là, qu'Antonin n'était peut-être pas d'une intelligence si rare. Elle ne lui en accorda qu'une assez commune lorsque Dudeuil eut succombé. Leur second enfant était né, une fille. La mère se montrait inquiète de l'avenir.

Le ménage Pieu ne connaisait qu'une aisance médiocre, due presque uniquement à la dot de madame et juste suffisante pour permettre aux époux d'attendre le jour du succès escompté. Ce jour ne se dessinait pas. Les échecs succédaient aux échecs et, par un désolant hasard, Labelle ne tombait jamais du jury. Il en tomba enfin. Ce fut pour mourir au milieu du concours. Manifestement surcoté à l'épreuve écrite qui avait précédé l'événement, le concurrent, désormais orphelin de la chance, connut, à l'examen des malades, une note cyniquement basse.

Dès lors, son sort fut décidé. Bien qu'il n'eût encore cumulé qu'un nombre banal d'insuccès, Antonin devint le vieux candidat, celui sur la face duquel est écrit qu'il n'arrivera pas. Et Mme Pieu, prenant le deuil de ses espérances, coucha le génie de son époux dans leur linceul.

Désormais Antonin ne fut plus rien à son foyer, devant ses beaux-parents, leurs amis, qu'un maniaque absurde, une manière d'escroc, inconscient et têtu, qui, pour la poursuite d'un titre impossible, néglige ses devoirs quotidiens ou, plus exactement, le seul obligé, le-

quel est, pour le médecin marié, père de famille, de chasser expressément le client.

Car Pieu, le méchant homme, n'acceptait pas l'arrêt du destin. Il continuait de préparer le concours, y échouait régulièrement deux ou trois fois l'an, et, s'il consentait à recevoir de temps en temps un malade, au milieu de ses livres et de ses notes qui mettaient l'importun en défiance, il se refusait à faire la moindre visite au dehors.

Et le plus désolant à écrire, c'est que Pieu, le monstre Pieu, n'était pas une exception, mais un simple spécimen d'une espèce florissante.

Il se trouvait, dans ces temps singuliers dont je parle, des hommes, intelligents et raisonnables par ailleurs, auxquels il apparaissait qu'une science, toute d'observation et d'expérience comme la médecine, constituait une simple branche de l'art oratoire. Ces hommes, pourvus de titres vains, mais jalousés, jugeaient du mérite de leurs jeunes émules par l'exercice de ces joutes compliquées où la capacité du langage et le savoir récité des manuels l'emportait sur la connaissance du malade et l'habitude de son examen.

Les diverses parties de la médecine se débitaient en tranches, arbitrairement délimitées, inlassablement apprises, parce que leur substance livresque fournissait mieux à la plume ou au discours, tandis que, dépourvues de cet avantage, les autres n'étaient que rognures méprisables, même parmi les connaissances les plus utiles. A l'examen du malade, une méthode arbitraire, l'adresse, un style convenu, la mode et l'esprit, triomphaient du sens clinique et du bon sens.

Et il se trouvait, pour adorer ce faux ordre et s'y soumettre une nation : le peuple des étudiants et des médecins. L'absurde système vous les prenait dès l'Ecole. Un millier de jeunes cervelles s'acharnaient en anatomie sur tel ou tel muscle de préférence à tels autres, en

pathologie sur les signes d'une maladie réputée classique, et non sur la pratique des traitements les plus ordinaires. Lorsqu'ils avaient satisfait à leur première rage, devenus externes, les meilleurs d'entre eux reprenaient le même travail sur une étendue à peine moins étroite et avec plus d'arbitraire profondeur. Cela en menait un demi-cent à l'Internat où, souvent, ils faisaient œuvre utile. La perspective de concours plus compliqués les obligeait à poursuivre leur entraînement, en préparant les candidats à leurs propres places. A l'Internat, faisaient suite le Bureau Central, l'Agrégation, autres concours d'essence pareille.

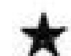
Et, se moquant de ces durs efforts, l'Injustice, inséparable des œuvres des hommes, campait à chaque étage du détestable édifice et menait l'entreprise à ses fins égoïstes, derrière le rideau mensonger des épreuves.

Le succès terminal obtenu, les élus oubliaient parfois leurs qualités pernicieuses et se retrouvaient assez proprement eux-mêmes. D'autres traînaient, au lit des malades de leurs services d'hôpital, l'esprit des concours, le savoir du livre et un cerveau vieilli. Chez les vaincus, c'était la déchéance presque fatale, celle qui fait que l'homme s'adapte à son sort, qu'à force de subir l'injustice on la mérite. Tous, au demeurant, triomphateurs et victimes, tenaient un système, si servilement suivi, pour merveilleux et intangible.

Comment Pieu, qu'aucun don particulier ne parait, se fût-il distingué de la masse? Chacun de ses échecs l'enfonçait plus bas, sans le révolter ni le décourager pourtant. Par moments, sa raison lui montrait bien la précarité de l'effort. Que peut une raison contre l'amour-propre et l'habitude? Fanatique de cette religion qui l'avait embrasé et qui le consumait, amant aveugle de cette désolante maîtresse, il préparait, préparait, préparait, ne voyant d'autre motif dans la vie que ces passes sans cesse renaissantes.

Toutefois leur charme alanguissant se dissipait, lorsque Pieu se trouvait devant les siens, surtout certains soirs à table. Les regards d'Adolphine le troublaient. Il se sentait intimement coupable, honteux de sa belle chimère comme d'une liaison qu'on n'avoue pas. Il souffrait d'être sevré de consolations, de caresses, mal soigné et de deviner, passée de la mère aux enfants, la même âme inclémente qui le méprisait dans leurs jeunes regards.

Héroïque contre la boue et la mauvaise chance, lâche au foyer, Pieu se trouva devant la porte de sa maison, dans l'escalier, enfin la clef à la main, sans avoir pris un parti sur ce qu'il lui faudrait bien dire.



Adolphine était assise à table, encadrée de ses deux enfants qu'elle servait et gourmandait avec une égale ferveur. Indociles et chicaniers, ils n'acceptaient sans protester ni leurs portions ni les réprimandes.

Sitôt que le maître du logis eut paru, le silence tomba sur le groupe, d'un consentement unanime. Une fois de plus, Pieu se sentit étranger. Sans dire mot, il alla déposer un baiser, médiocrement subi, sur chacun des trois muets visages. Il s'assit ensuite devant sa femme et il déplia sa serviette.

On ne l'avait pas attendu pour commencer le repas. La bonne, d'un air bougon, rapporta le potage. Alors, tandis qu'il portait à sa bouche la cuillère, emplie du liquide presque froid, Pieu conçut le lâche projet d'inventer que la séance du concours avait été remise. Il le conçut si puissamment que la pensée l'en troubla. Il n'eut pas le temps de se remettre. Levant le nez de dessus sa timbale, Paul, le garçon, lui criait d'une voix pointue :

— J'ai eu la croix à l'école, moi. Toi, papa, dis donc quelle note que tu as eue ?

— Laisse ton père, interrompit avec autorité Mme Pieu. Si c'était une bonne note, il nous l'aurait dite. Et, déjà mécontente, elle se remit à harceler sa couvée.

Devant cette double attaque, Antonin sentit qu'il lui serait impossible de se taire. Puisqu'il fallait parler, le mieux n'était-il pas qu'il avouât, sans retard, sa note prétentieuse? Il s'efforça de prendre un air plaisant, en prit un penaud et il interrogea à son tour.

— Eh bien! devine ma note, mon petit, ou, plutôt, laisse deviner ta mère.

L'accent avait quelque chose d'inaccoutumé, la question de même. Adolphine s'en aperçut et, pour dissimuler son doute qui, grandissant son époux, risquait de la diminuer elle-même, elle décida de se fâcher.

— Cette plaisanterie est ridicule, fit-elle. Je me demande quel plaisir tu peux éprouver à me l'infliger. Dis ta note ou ne la dis pas. Voilà une chose qui m'est égale. Ce n'est pas ce jeu déplacé qui la changera, pas plus que le résultat. Mes pauvres enfants, ajouta-t-elle, en les prenant à témoin, voyez comme on renseigne votre mère!

Elle se tut, émue de sa logique. Antonin, lui aussi, continuait de se taire. Profitant de l'armistice, il achevait son potage. Une telle attitude, ce silence obstiné parurent à Mme Pieu une insulte irrecevable. Elle prit un air pincé.

— Il faut vraiment, prononça-t-elle, ou que vous méprisiez votre femme ou bien que votre note soit particulièrement basse pour que vous n'osiez l'avouer. Mon Dieu! les deux à la fois. Quoi? Dix, comme au dernier concours? Pas même dix, cinq? deux?...

Bien qu'il fût habitué à des déchaînements pareils, Pieu s'essuyait les lèvres sans répondre.

— Ah! poursuivit Adolphine outragée, je vois ce qui s'est passé. Vous avez filé. Il ne manquait plus que cela à ma honte. Votre père a filé, mes enfants.

Les jeunes Pieu connaissaient mal le jargon des con-

cours. Il parut cependant impossible à Lucie que son père eût commis une action si indigne. Elle demanda :

— Est-ce vrai, que tu as filé, papa?

— Puisque Maman l'a dit, répliqua d'un ton pénétré le garçon.

Pieu était aussi sensible qu'un autre à l'injure. Au besoin, il s'emportait. Il pensa le faire et remettre, ensemble, à leur place la mégère avec le fils. Le moyen, quand demain s'apprêtait à flétrir les maigres lauriers d'aujourd'hui? Il se contenta de répondre, sans joie ni courroux :

— Non, je n'ai pas filé et même — je vais bien t'étonner, ma chère — j'ai eu... on m'a donné dix-huit.

Mme Pieu savait ce que signifiait une telle note. Sans espoir, rageusement, elle suivait les péripéties du concours. Le point classait, pour le moment, son mari le troisième. Elle n'eut pas une hésitation.

— Tu mens, cria-t-elle.

Soulagé de son aveu, Pieu répondit avec simplicité.

— Je ne te trompe pas. Quel intérêt aurais-je à te tromper? Les notes sont publiques.

— Crois-tu me l'apprendre? cingla la femme déchaînée. Dix-huit, c'est impossible. Tu n'as jamais eu plus de seize à l'épreuve de malades et, une seule fois, il y a huit ans. Dix-huit? Toi? Pourquoi mens-tu? Je n'en sais rien. Quelque chose me dit que tu mens.

— Pourquoi mens-tu, papa? c'est vilain, remarqua la petite fille.

Et elle courut vers lui, une moue au visage.

Doucement, Antonin écarta la comparse.

— Je ne mens pas, répéta-t-il. Que la chose te surprenne, Adolphine, c'est possible. Cependant ma question les valait, les dix-huit. Enfin, j'en suis bien sûr; je l'ai lu; Donchère me l'a répété. Je n'y peux rien. J'ai dix-huit.

Et, pour mieux témoigner de l'innocence détachée de son âme, Pieu refusa le rôti.

Ni la beauté du geste ni l'évidence ne satisfaisaient Adolphine. Ce dix-huit inopiné, fallacieux, l'irritait comme l'eût fait un compliment malotru. Elle commanda à la bonne d'enlever les enfants. Ceux-ci partis, elle exprimerait ses sentiments avec plus d'aise.

Leur dernier baiser essuyé, elle vint s'asseoir auprès de son mari et, le regardant bien en face :

— On s'est moqué de toi, prononça-t-elle, mon pauvre ami. Non seulement tu n'es plus capable de décrocher une note sortable, mais quand on t'en donne une, il faut qu'elle soit ridicule. Qu'est-ce que tu peux espérer de ton dix-huit? Raffarel demain aura vingt. Tu te trouveras, une fois de plus, à la porte et, cette fois, les battants sur le nez. Dix-huit! J'aurais mieux aimé qu'on t'eût donné douze.

Elle se fit moins désagréable, presque camarade.

— Si tu avais eu douze, vois-tu, je t'aurais consolé. Il est évident que douze eût été une grosse injustice. Et puis, j'aurais pu espérer que tu finirais par te décourager de tes insuccès, que tu nous écouterais, moi et Maman. Tu n'as pas pourtant la prétention de continuer cette vie jusqu'à soixante ans? Les enfants grandissent. Tu as beau fermer les yeux sur ce qui n'est pas tes livres, ils coûtent cher, tes marmots; toi aussi, soit dit sans reproches. Nous ne vivons que d'économies et bien mal. Je n'ai pu me payer que deux robes cette année.

Les larmes viennent aux yeux d'Adolphine. Pieu se sent ému. Il veut presser la main proche. Celle-ci s'écarte.

— Dix-huit! reprend la femme avec désespoir, dix-huit! Arriver presque et ne pas arriver.

L'émotion a calmé Mme Pieu. C'est elle qui saisit, à présent, les doigts refroidis de l'époux et les serre dans la moiteur des siens. Mme Pieu se sent faible, indulgente.

— Ecoute, fait-elle, je suis meilleure que toi. Tu sais

que, malgré tout, je t'aime. Tout le monde me trouve de bon conseil. Ne dis pas non. Tout le monde, sauf ta mère. Jusqu'ici, j'ai fait toutes les concessions. Tu t'es présenté autant de fois que tu as voulu. Tu as été refusé tout ton saoul. Pourquoi maintenant ne me ferais-tu pas plaisir? Laisse un concours sans te présenter, un seul, et tâte de la clientèle.

Pieu connaît le mielleux argument pour l'avoir entendu au soir de chacun de ses échecs. Il tressaille, voudrait délivrer ses mains, s'éloigner indigné, comme d'ordinaire. Il a dix-huit, ce soir. Il n'ose.

La sirène domestique poursuit :

— Goûte à la clientèle, mon bonbon. Ce n'est pas ennuyeux de gagner de l'argent. Tu as beaucoup de fonds. Tu connais très bien la médecine. La preuve, c'est ta note d'aujourd'hui. Il faut que tu l'aies tout de même méritée, quoi que tu dises. Dix-huit, ça ne se donne pas à tout le monde. Justement le colonel du deuxième est venu pour te demander tantôt; son ordonnance est malade. Je n'ai pas promis que tu descendrais. Je ne savais pas si ça te conviendrait. Va le voir. Tu me feras plaisir. On t'attend. Tu sais qu'on a tout à gagner avec moi, tout. Tu n'as pas une vilaine frimousse ce soir, mon dix-huit.

Et Pieu, qui n'a pas dîné, Pieu qui s'est juré de ne pas visiter un malade avant d'être reçu, Pieu qui aurait refusé s'il n'avait eu que douze, empoisonné par sa note menteuse, Pieu consent à sa déchéance.

Et, tandis qu'il s'éloigne, le cœur humilié, Adolphine soupire :

— Dix-huit! dix-huit! Si cela avait été il y a cinq ans seulement et que je connusse Donchère!

Puis elle s'effondre désespérée, l'inconscient regret au cœur d'un marché exécrable.



Au lit, dans l'étroit espace que lui consent l'empire de sa femme, Pieu veille. La nuit est silencieuse, paisible. La paix ne règne pas dans l'âme torturée. Pieu ne peut dormir. Il souffre de l'immobilité. Même assoupie, Adolphine lui impose une gêne tyrannique.

Au retour de la visite consentie, déjà couchée, c'est à peine si elle lui a rendu le bonsoir. Quant aux caresses par lesquelles il eût, peut-être, souhaité d'engourdir son angoisse, il ne s'est pas permis de les requérir. Depuis longtemps, il attend qu'on l'invite au jeu. Il n'est en amour, comme devant le jury, qu'un sujet honnête.

Ne pouvant reposer, Pieu songe. Et voici que le divin enjôleur rentre en lui. Ce démon y heurte le doute. Le doute et le démon se querellent aux dépens de leur hôte. La raison de Pieu essaie vainement de mettre les deux adversaires d'accord. Comment désespérer avec une telle note? Espérer est simplement impossible.

— Pourtant, souffle le dieu, Raffarel peut faire une mauvaise question. Le doute répond : — Le jury la trouvera bonne. — Et si Raffarel filait? — Un candidat, comme lui, trouve toujours quelque chose à dire. — Vacard ou Donchère peuvent mourir subitement, ainsi qu'autrefois Labelle. — Quand bien même l'invraisemblable serait, est-ce qu'il conjurerait le sort? Il faudrait que tous les juges succombassent. Tous ont promis leurs voix. — Raffarel ne peut-il pas mourir?

Le dieu évoque les causes de décès subits chez les jeunes hommes. Elles paraissent, telles les diverses parties d'une belle question de concours, habits riants, gorges tentatrices; puis, l'une après l'autre, elles se dissipent en fantômes. Un accident est toujours possible. — Quel accident? interroge le doute.

Pieu voit un omnibus déchaîné surgir de derrière sa

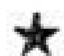
commode. Le pesant véhicule se rue par la chambre qui grandit. Il happe Raffarel au passage. Raffarel roule sous les sabots des chevaux. Pieu se précipite; il se penche. Et Pieu se désole, car s'il admet, pour son bien, la perte du concurrent, Pieu garde une âme sensible. A quoi bon discuter des pensées obscures de Pieu? D'un bond, l'écrasé s'est relevé; il secoue ses habits et s'éloigne.

Pourquoi Raffarel, lui aussi, n'aurait-il pas bon cœur? Il a serré les mains de Pieu tantôt; il lui a parlé avec une sympathie inhabituelle. Et voici que se dessine, sur la paroi sombre d'en face, l'image d'un Raffarel chevaleresque. Ce Raffarel aura pitié du vieux camarade. Que lui importe d'arriver à ce concours ou bien au suivant? Il fera une mauvaise question et Pieu, son ami Pieu, grâce à ce désintéressement qui sert la Justice, Pieu emportera définitivement la timbale. Antonin sent son âme s'emplir de reconnaissance. Il veut remercier Raffarel. Celui-ci lui apparaît, tel qu'il est, égoïste, menteur, même en ses compliments, avec un vilain rire à la bouche.

Lassés de leurs jeux chicaniers, le dieu et le doute se taisent. Ils s'éloignent, l'un côté cour, l'autre jardin. Le sommeil approche. Pieu oublie son dix-huit. Même en dormant, il ne peut oublier les concours.

Au premier de ceux-ci, l'Externat, préludant par un bénin insuccès à une carrière d'échecs si parfaite, l'étudiant Pieu a filé sur la question : *Valvule tricuspide,* un casse-cou de l'aveu unanime. Cette question l'a toujours poursuivi. Malgré les défaillances plus récentes, c'est elle qui le persécute obstinément dans ses rêves.

Pieu se retrouve dans la petite salle où les candidats jouvenceaux réfléchissent. Il ouvre le papier. Il lit : *Valvule tricuspide.* Et le misérable, la sueur au front, se tourne, se retourne, non sans précautions, sur sa bande étroite, se tourmente et s'épuise à traiter de la question rebelle.



D'un pas ralenti, l'âme caduque, Pieu suivait la ligne du boulevard, allant à la découverte de son sort. A force de disputailler en lui, l'espoir et le doute avaient fini par déconfire sa raison et celle-ci, éberluée, fuyait, sitôt qu'il l'appelait à l'aide. Dans cet abandon, Pieu eût pu sans mentir se proclamer indifférent au destin. Cependant quelque chose veillait en lui qui, tout à la fois, le poussait vers le but et lui faisait retarder le moment de le joindre.

Il tourna sur le quai. Notre-Dame parut, brouillée par la brume et manchote de ses tours. Pieu avait calculé que la deuxième épreuve prendrait fin à onze heures au plus tard. Il avait fait son calcul de façon à arriver avec une vingtaine de minutes de retard, afin de se trouver seul devant l'affiche. Insoucieuse de son désir, une exactitude habituelle l'amenait en avance sur l'heure révolue.

Place du Parvis, il consulta, pour la vingtième fois, sa montre et il s'accorda un quart d'heure de grâce autour de la cathédrale. Il l'eut bientôt accompli. Comme il approchait de la porte de l'Hôtel-Dieu, une déchirure du brouillard lui laissa voir, entouré d'un escadron de jeunes gens, le gros des juges qui s'écoulait. Vacard, toutes affaires cessantes, semblait porter quarante siècles de concours sur l'échine.

Invisible pour la troupe, Pieu s'arrête encore. Il respire violemment comme s'il voulait vivifier une dernière fois l'agonisant espoir et, désormais résigné, il marche vers le destin.

Il traversait la galerie du rez-de-chaussée de l'hôpital, lorsque, de l'escalier en face, il vit descendre Donchère. L'impatient personnage parlait avec fougue. Il paraissait furieusement contrarié et semblait se défendre contre de vives critiques qu'il fallait bien qu'il tirât de lui-même, car on ne pouvait les supposer issues de sa cour servile.

Cependant, à la vue de l'arrivant, son visage devint aimable. D'un geste affectueux, il fit signe à Pieu de l'attendre.

— Dites bien, répéta-t-il à ses élèves, dites bien au professeur Latribe que j'ai tenté des efforts surhumains pour la remise de l'épreuve. Que voulez-vous? Je n'ai pas été suivi. J'irai lui expliquer la chose, moi-même, demain. Dites-le-lui bien, Provins. Je n'ai pas été suivi.

Ayant rejoint Pieu, il le prit par le bras.

— Eh bien! exclama-t-il, mon brave ami, vous êtes satisfait, j'espère. Le malheur de l'un fait les délices de l'autre. Ah! ça, continua-t-il, repris par sa préoccupation, pouvez-vous me dire, astucieux Pieu, où vous avez séquestré Raffarel?

Abasourdi, craignant de mal comprendre, Antonin était devenu tout pâle. Il faillit laisser tomber son chapeau qu'il tenait à la main. Enfin, il murmura, stupide :

— Qu'est-ce qu'il y a?

Devant un trouble aussi piteux, Donchère comprit que Pieu ne savait rien encore. Il lui fit signe de se recoiffer.

— Couvrez-vous, ajouta sa voix, cher collègue.

— Qu'est-ce qu'il y a? répéta Pieu, défaillant.

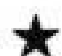
— Il y a, répondit le professeur, il y a ceci d'incompréhensible et d'idiot que je vous ai fait donner dix-huit, je ne sais pas pourquoi; que Raffarel ne s'est pas présenté ce matin, je ne sais pas pourquoi, et que vous voilà médecin des hôpitaux. Je comprends que vous n'en reveniez pas. Le fait est unique dans l'histoire des concours. Il est scandaleux... et il est. Vous voilà médecin des hôpitaux, sans que personne l'ait voulu et sans aucun chef. Et, ce qu'il y a de plus fort, je vais vous le dire, c'est que Latribe va m'en vouloir à mort — il baissa la voix — et que je m'en fous. Que diable! je ne suis pas son larbin. A présent, me confierez-vous, maléfique Pieu, ce qui est advenu de Raffarel?



Il était advenu de Raffarel ceci :

Mlle Irma Fréjus, que nous avons rencontrée au début de cette histoire véridique, n'était pas fille à laisser son amant se marier sans réclamer des éclaircissements. Elle avait suivi, la veille au soir, l'infidèle jusqu'à l'hôtel du professeur Latribe et guetté sa sortie. Dans l'espoir d'un désistement amiable, il était monté une dernière fois chez elle. Là, sa maîtresse l'avait conjuré de ne pas donner suite à son mariage. Raffarel avait refusé. Il ne s'était montré ému ni des larmes ni des menaces de la belle; mais il avait commis l'imprudence de la suivre dans la pièce de débarras d'où l'amante délaissée s'était prestement enfuie, l'enfermant à clef sans vergogne.

Lorsqu'elle consentit à l'en tirer le lendemain, le concours était terminé et Pieu dans la place.



Qui court à présent éperdu, le cœur débordant de joie, sans penser qu'omnibus ou voitures le conduiraient plus tôt à ce foyer où l'attend la revanche? C'est Pieu, notre cher Pieu, M. Antonin Pieu, médecin des hôpitaux de Paris, de par la défaillance du destin et la grâce efficiente de Mlle Irma Fréjus.

Le fortuné se joue du brouillard; il bouscule la foule des trottoirs, emjambe en trois pas la chaussée, dédaigne le gué des ruisseaux. Cours, Pieu! Hâte-toi! La nouvelle sera d'autant mieux reçue que tu l'apporteras plus chaude. Rangez-vous, chiens! Arrêtez, tramways! Sergents de ville, faites la haie! Laissez passer le messager de son orgueil. Il court. Il vole. Un temps, il s'arrête, jambes crottées, front pourpre, poitrine tambourinante; et il se rue de nouveau.

Point besoin, cette fois, de préparer un discours. Trois mots : *Je suis nommé. Ça y est. Je le suis.* Adolphine

baissera la tête, elle pleurera; les enfants crépiteront de joie. Et lui, qui est tendre, qui est noble, qui sait qu'on l'aimait quand même, Pieu, le chevaleresque, le magnifique Pieu pardonnera.

Tout, aussitôt, de changer dans sa vie. Il ne sait pas bien au juste en quoi consistera ce changement. Il n'y a jamais réfléchi. Comment le devinerait-il à présent, exténué de sa course? Il entrevoit un bonheur innombrable et des avenues de délices.

Les Consuls gravissaient le Capitole d'une allure sans doute plus noble; ils ne portaient pas plus de joie. Les trois étages sont avalés. Le doux moment, impatient, sublime à mourir. Pour le chroniqueur, la belle scène à rapporter.

Mme Pieu est au salon. Auprès d'elle Mme Capron, sa mère. Elles conversent à voix basse. La porte s'ouvre; les battants claquent; Pieu fend le seuil, lance son chapeau sur un meuble et, lauré de sa superbe, il s'arrête.

Adolphine a levé le visage.

— Antonin, réclame la voix, ferme la porte. Tu sais comme Maman est frileuse.

Est-ce qu'un vainqueur se soucie qu'une porte reste ouverte et qu'une belle-mère s'enrhume? Antonin ne fermera pas la porte; pas, du moins, avant d'avoir triomphé.

— Ferme la porte! commande Adolphine.

— La porte? sourit Pieu, magnifique. Il s'agit bien de la porte. Ma chérie... Belle-maman...

— Il s'agit premièrement de fermer la porte ou bien de sortir.

Antonin recule; puis, par habitude, il obéit.

Lorsqu'il revient auprès des deux femmes, sa langue victorieuse hésite. Celle d'Adolphine la devance :

— Voilà une scène bien inutile, mon pauvre ami. Tu aurais pu nous l'épargner. Je suis au courant du résultat. Maman a eu la complaisance de passer à l'Hôtel-Dieu et

celle de prendre une voiture pour venir m'annoncer plus tôt la nouvelle. Je ne me plains pas. Tu n'as jamais été prévenant. Enfin, pour une fois que tu n'apportes rien de mauvais, tu aurais pu te presser et ne pas te laisser devancer par ma mère.

Pieu pourrait produire des témoins, la sueur de ses tempes, son cœur en tumulte. La surprise de l'accueil lui tombe sur les jambes. Il s'assied. Posément, sa femme s'explique :

— Ecoute, Antonin. Ecoute-moi et, surtout, cesse de te monter la tête. Comme Maman me le disait très justement tout à l'heure, être médecin des hôpitaux, c'est très beau. Ce n'est pas ça qui fait vivre. Tu dois reconnaître que, tant que tu as concouru, je ne t'ai pas posé de conditions. Il te fallait du calme, une atmosphère aimante. Tu ne peux prétendre, tout de même, qu'elle t'ait manqué. Il y a surtout une chose que tu dois reconnaître, c'est que je n'ai jamais douté de ton succès. Je savais bien qu'un jour ou l'autre, en fin de compte, tu arriverais. A présent que te voilà nommé, grosse bête, il ne s'agit plus de gaspiller ton temps. Tu as quarante ans bien sonnés, Popo en a dix et Zuzette sept .J'espère que tu ne vas pas passer toutes tes journées à l'hôpital. Tu feras deux parts de ton temps : une petite, deux heures, que tu donneras à tes malades gratuits — tu vois, je suis large — et le reste à la clientèle. Il n'y a pas que des avantages à être médecin des hôpitaux. Tu ne vois que le titre, le panache. Tu as toujours été comme cela. Je ne t'en veux pas. C'est aux femmes d'être sérieuses. Moi, je considère la question sur toutes ses faces. Tant que tu n'étais rien, nous pouvions nous contenter de ce petit appartement. Maman me disait qu'un médecin des hôpitaux ne peut pas habiter ce quartier ni loger au troisième. Ça coûte chaud, par ce temps-ci, de descendre d'un étage ou de deux et de se rapprocher du centre. Tu ne vas pas non plus exiger que je continue à mener cette existence claus-

trale et que je garde ma petite couturière. Toi, ça t'amuse de t'ennuyer. Tu n'as pas la prétention d'y obliger indéfiniment les tiens. Je n'ai plus tant d'années de jeunesse devant moi. Et puis, ton cabinet, tes dépenses, réfléchis, une belle salle d'attente, la voiture, ça va nous faire encore des frais. Il faudra payer tout cela. Est-ce que tu veux nous ruiner? Non. Eh bien! mon chou chéri, il n'y a plus de temps à perdre. Tu te reposeras quand Zuzette sera mariée. Surtout plus de livres, plus d'écritures. Tu es médecin des hôpitaux. Tu en sais assez. Crois-moi, crois Maman, crois ta mère qui sera de notre avis pour une fois. Précipite-toi sur la clientèle.

Pieu n'a plus envie de triompher. Le langage d'Adolphine est celui du bon sens. Il n'avait pas pesé les obligations de sa victoire. La salive qu'il ravale lui semble amère.

Dans une mêlée piaillante, les enfants envahissent le salon. Ils grimpent à même leur auteur.

— Est-ce que c'est vrai que tu serais reçu, papa? interroge le garçon.

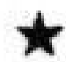
— C'est bien sûr, au moins? insiste la fillette.

— Alors, puisque tu es reçu, tu vas me faire un cadeau.

— A moi, d'abord. Qu'est-ce que tu vas me donner, papa?

L'heureux homme contemple ses petits d'un air trouble. Avant qu'il ait trouvé sa réponse, Adolphine les lui arrache :

— Mes pauvres enfants, il n'a pas songé d'offrir quelque chose à sa femme.



Dans le lit conjugal où le succès n'a pas élargi sa place mesurée, Antonin Pieu, médecin des hôpitaux, demeure éveillé. Il ne remue pas les pensées de la nuit

dernière. Celles qui s'imposent ne sont pas moins décevantes.

Adolphine est décidément une femme perspicace. Où il ne voyait qu'une joie, elle lui a montré des chaînes. L'arc de triomphe n'était que la porte de la chiourme professionnelle.

S'il consent au destin commun, à quoi se griser dans la vie? Par quel poison contenter la chimère que chaque homme porte en soi? Serait-il vrai qu'il n'y ait d'heureux que le désir? Jusqu'ici, la route de Pieu s'étendait droite, telle une allée de cimetière, parée des bornes de ses échecs comme de réguliers tombeaux. Sans doute, la gaîté n'y menait pas sa sandale dansante. Il y était fait, et les étapes du chemin dressaient des buts à ses efforts. Va-t-il regretter sa victoire? Pieu souffre d'un vide.

Mais voici que, tout à coup, son âme angoissée s'apaise et que la belle route familière reparaît à ses yeux. Elle l'attire; il s'y engage. Les concours, les chers concours, rien de cela n'est mort. Tout revit, au contraire, et s'immortalise plus splendide, puisque, de candidat, Pieu devient juge.

Vraiment, l'existence est bonne; l'avenir garde des jours délicieux. Le concours des Hôpitaux à faire passer plus tard; bientôt celui de l'Internat; celui de l'Externat demain. Il s'y voit; il s'y enfonce; il en vit et s'en repaît par avance. Amphithéâtre béni, belles feuilles de papier, table vêtue du drap mystique. Il siège; il écoute les candidats, il pose des questions. Et tandis que le sommeil étend sur lui ses ailes reposantes, Pieu, le maniaque Pieu, Pieu cervelle à concours, bête comme eux, comme eux pernicieux, Pieu, d'un cœur malsain, glisse dans l'urne : *Valvule tricuspide.*

CHARLES NICOLLE.

CORRESPONDANTES PROVINCIALES

—

Etant de bonne souche, Robert de Montesquiou avait vécu une part de sa jeunesse à la campagne; il y avait vu de nombreux originaux de province, et il en revit beaucoup au cours de nombreux séjours aux champs, lorsqu'il allait y reposer une humeur capricieuse, après des excès de parisianisme et de mondanité.

De là les douze poèmes satiriques sur des provinciales, qu'il glissa parmi la gerbe de ses « Bergères ». Nous les donnons ici, sans avoir aucune idée de ce qu'étaient les modèles, et dans quelle de nos provinces Montesquiou les repéra. Ces pointes-sèches sont d'ailleurs valables pour bien des provinces et pour des centaines de modèles. La province, il est vrai, se modernise, se parisianise, grâce à la vitesse des communications; les excentriques y sont encore, grâce au ciel, plus nombreux qu'à Paris, où l'on a de moins en moins le temps d'être soi-même et le courage de ses singularités. Souhaitons qu'un poète provincial, comme Francis Jammes ou Jean Lebrau, suivant l'exemple de Montesquiou, nous donne une galerie plus complète de fantaisistes provinciaux.

LOUIS THOMAS.

OURSONNE

Oursonne est forte en gueule et baronne en province.
Elle fait ses pâtés et sa lessive, et grince
En songeant qu'il lui faut attendre au lendemain
Pour, d'un chiffre en brillants, orner son face-à-main.
Sa fille a des parents dans une épicerie.
Oursonne fait pourtant encor la renchérie
Et croit, étant du sexe, avoir droit à l'honneur;
A moins que ceux du pied ne fassent son bonheur,

Je m'imagine peu d'assez neuve personne
Pour gaspiller son temps à vénérer Oursonne.
Qu'on l'ait vue, en sabots, activer les balais
Dans son pauvre taudis qu'elle croit un palais
Ne l'empêchera pas d'avoir son jour, où pies,
Pintades et chameaux, et vingt autres chipies,
Viennent montrer leur grâce et leurs vieux oripeaux
Avant d'aller vider ou récurer leurs pots.
Oursonne reste seule et va gaver son oie,
Dont elle a pris les airs, qu'elle habille de soie.

CASILDA

On n'a pas tous les jours du lard dans la demeure,
Encor plus rarement s'y rencontre le beurre,
Mais quant aux épinards, ils y poussent tout seuls
Parmi les vieux salons, plus froids que des linceuls.
Le castel, on le sait, compte autant de croisées
Qu'il est de jours dans l'an, mais toutes sont brisées,
Et la patronne, aux flancs un tablier graisseux,
Nettoyant de la tripe avec ses doigts osseux,
Qui peignent, tour à tour, un bouquet Louis Seize,
Coulent une lessive, ou courent sur la braise,
Songe qu'elle est d'un sang noble, où s'amalgama
Du Villahermoso dans du Casapalma.

EDMONDA

Edmonda se connaît en chevaux, et en hommes;
Elle exerce un haras, thésaurise des sommes,
N'use aucune saucisse à l'attache des chiens.
Elle pleure ses maux — et sourit à ses biens.
Sur une fille unique elle épand sa tendresse;
Pour pouvoir la traiter comme une vicomtesse,
Elle l'a mariée à certain damoiseau
Que Pascal jugerait moins pensant que roseau,
Mais qui pourrait lutter avec Messieurs les Carmes,
Ayant droit de porter deux vaches dans ses armes.
Ce modèle des belles-mères a son lit
Près du lit nuptial et, quand le soir pâlit,

Elle écoute ce couple, au fond, plein de bien-être,
Réciter son Pater entre deux draps de Maître.

MIGNONNE

Sa bouche doit d'abord avoir été tinette
Lorsqu'elle débuta dans une autre planète,
Tant le mot de Cambronne y semble être chez lui.
Quand l'astre du matin dans les roses a lui,
Et que l'enfant murmure une sainte prière,
Elle, dans son visage en forme de derrière,
Ouvre un sourire ayant quelque chose d'anal
Et dit merde au Grand Tout comme au Petit Journal
Puis, quand le soir descend et fait trembler la feuille,
C'est encor de ce mot que Mignonne l'accueille,
Car elle tient plutôt du sphincter que du sphinx.
Et pour gargariser sa gorge, son larynx,
En reprisant son bas ou tournant sa panade,
Elle chante l'Anneau d'Argent de Chaminade.

PAGESINE

Pagésine est sucrée et salée à la fois
Car la distinction, c'est, pour elle, être en bois,
Avec un tout petit salut sainte-n'y-touche,
Qui fait voir que l'on croit être de bonne souche.
Elle devrait vaquer aux soins de la maison.
Elle aime mieux mener sa fille et son garçon
Boire un thé d'épicier dans des châtellenies
Où l'on ose effleurer de pauvres vilenies
Tout ce qui, par du lustre, ose troubler la paix.
Sa fille, qui devrait faire de petits pets
De nonne, ou des confits de jars, ou des reprises,
Joue au tennis et, quand les heures se font grises,
Porte, en gagnant la ville, où piaule sa leçon,
Aux tailleuses l'étoffe et dix francs de façon.

GALANTINE

Galantine aime fort le galon, la soutache,
Elle en a de noir truffe, ou bien de vert pistache,

Ses costumes tailleurs en sont historiés,
Et ces deux tons heureux y sont bien mariés;
C'est le seul mariage, hélas, auquel s'obstine
L'âpre virginité de notre Galantine.
Aussi, lorsque je vois, sur elle, un beau matin,
Se découper en noir la laine ou le satin,
Je songe aux bons pourceaux qui s'en vont, sous la terre,
Chercher le bulbe plein d'arome et de mystère
Pour parfumer la daube, et nous extasier...
— Quand c'est le jour du vert, je songe au pistachier!

COLOMBE

Colombe est une Dame entre des villageois.
Au royaume aveuglé les borgnes sont des rois.
Elle mène grand train, possède un équipage,
Et ses thés, sans gâteaux, ne vont pas sans tapage.
Elle faillit mourir, son cape-cul versa :
Au cours de l'accident, son sac se dispersa,
Vomit un ris de veau qu'elle portait en ville;
Et les méchants gamins, dont l'âme est peu civile,
Dirent que le cerveau de la Dame était là,
Et qu'elle s'était fait, en tombant dans l'ornière,
Un trou sur le devant, l'autre dans le derrière.
A la suite du choc son front se décolla;
Elle dit simplement : « Je changerai de mode,
Et prendrai les bandeaux de Cléo de Mérode. »

COLOMBINE

Colombine commande un chapeau coq-de-roche,
Pour une noce, à Pau; Colombine décroche,
A cette occasion, sa robe de Paris;
Par la Dépêche *et* le Courrier *seront décrits*
Les nœuds provinciaux, les ruches citadines.
Puis, après avoir bu beaucoup de grenadines,
Chacun reviendra fier de narrer le chapeau
De Colombine dans un mariage à Pau,
Et d'avoir contemplé, de prestige irisée,
Une robe ayant vu le bal de l'Elysée!...

LA VEUVE DU DOCTEUR

La Veuve du Docteur sait donner un clystère,
Vider un pot, trousser un rôt, gratter la terre,
Et garde en elle un peu du goût de tout cela.
Donc, par suite, sa bouche où l'odeur se mêla
Du lavement mielleux et du vase nocturne,
N'a pas précisément la pureté d'une urne.
Elle en laisse tomber des mots couleur kaki;
Ils noircissent, croyant noircir n'importe qui,
Ses dents, obscurs chicots, où luit, quand elle est seule,
La pipe culottée ou le vieux brûle-gueule.
On la fuyait, on l'oublia, Vic fut vainqueur!
Elle avala sa dent, et n'eut que mal au cœur;
Mais, l'ennui redoublant, parmi sa maisonnée,
Elle avala sa langue, et fut empoisonnée!...

PUCE

Puce fut sage-femme, et devient femme sage;
Elle ne porte plus de rouge à son corsage,
Et croit plus distingués ses sombres casaquins.
Puce a fait un magot chez les Américains,
Ce peuple étant de ceux qui demandent à naître.
Puce aurait-elle fait d'autres métiers? Peut-être.
Elle a la bague au doigt, les bagues, disons tout.
Son alliance a fait des petits, et beaucoup.
— Parfois elle revient à sa native caque;
Mais, comme elle est prudente, elle craint une attaque,
Et fait dormir, le soir, chez elle, un gigolo
Dont le nom fait un bruit qui n'attire personne;
Or, comme il est très doux, Puce, que je crois bonne,
En se mettant au lit, lui donne du lolo.

COTERIE

Corinne au bleu regard possède un œil de verre;
Il est parfois suave, il est souvent sévère;
Et Gésine cultive, en ses jardins frileux,
Quelques bégonias, qui sont tuberculeux.

Lésine à son plafond accroche la saucisse,
Cuisine a grand souci que son rôt ne roussisse;
Cousine, étant comtesse, a le parler plus net;
D'elle, sa bonne dit qu' « elle est au cabinet,
Mais qu'elle recevra quand prendra fin la chose ».
Tout ce monde se voit, jase, papote et cause
Et s'entend à brouiller le sujet le plus clair;
Mais un mot s'envenime, et voici que dans l'air
Vole le saucisson de l'une, un tubercule
De l'autre; de chacune, en somme, un ridicule,
Et le combat fini, l'on retrouve, moins bleu,
Le doux œil de Corinne au fond du pot-au-feu!

ORCHIDE

Orchide n'a de goût que pour le pucelage :
Elle eut celui de son mari, pour son usage;
Pour gendres elle veut d'authentiques puceaux
Qui, pour être agréés, soumettront leurs morceaux;
Et, si soudain son fils se révélait pubère,
Elle le livrerait intact, comme son père.
Tous moyens lui sont bons pour atteindre son but
Qui consiste à tenir à distance du rut
Par la motocyclette et la photographie
Et pour conserver pur, sans moyens détournés,
Cet Hippolyte en herbe, aux yeux un peu cernés.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

« EN ROUTE »

ET LA

CONVERSION DE J.-K. HUYSMANS

DEVANT LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

—

I

La Presse n'avait pas attendu la publication d'*En Route* pour s'occuper de ce roman, et non point seulement à Paris : le 12 septembre 1893, *l'Italie,* de Rome, insérait un écho où il était dit que « les Trappistes ayant permis à Huysmans de fumer, l'écrivain, moyennant cette permission, avait vu tout rose ». Ce n'était qu'un commencement...

La même année, le 14 septembre, *le Matin,* sous le titre *En Route,* donne une interview de J.-K. Huysmans. Le roman sera divisé en deux parties : Paris, la Trappe. L'article s'achève par cette phrase :

> Et comme on comprend que le prêtre déteste le moine qui est pour lui un reproche vivant!

Trois jours plus tard, le 17, la promotion du romancier dans la Légion d'honneur donne prétexte à Jules Lemaître de publier dans *les Annales* un « portrait littéraire » de Huysmans. Il passe en revue les œuvres, s'arrête longuement sur *A Rebours,* montre en des Esseintes « un René, ou plutôt un Werther, mais éreinté, fourbu, névrosé, et dans lequel on trouverait du Bouvard et du Pécuchet; des Esseintes qui devrait s'appeler des Helminthes... » Et, sans que Lemaître ait parlé du volume annoncé et attendu, l'article s'achève par l'annonce d'une

invasion de « barbares précieux, dernière poussée originale d'une littérature finissante ». (Cet article a été reproduit p. 311-335 du premier volume des *Contemporains*).

Je renonce à faire mention des échos inspirés par la conversion d'Huymans et la préparation d'*En Route :* l'un répète l'autre et on en sait l'essentiel. Arrivons aux articles. Je les ai retrouvés, grâce à l'amicale obligeance de Lucien Descaves, soigneusement collés par Huysmans lui-même dans un de ces gros registres où il alignait avec un soin méticuleux les coupures envoyées par les agences.

Il collait, collait, nous conte l'abbé Henri Bremond, qui le surprit maintes fois dans cette besogne, il collait de cet air ennuyé qui ne le quittait guère, et sans prendre d'ailleurs aucun intérêt — éloge ou critique — à la prose bariolée qui défilait sous ses yeux. Les caricatures seules paraissaient lui donner quelque plaisir. Il allait pourtant avec cette méthode menue, appliquée, patiente, bourgeoise enfin, qui avait fait, jusqu'au jour de sa conversion, le meilleur de son art... (1).

J'ai ouvert le cahier de coupures. Dans les derniers jours de sa vie, je l'avais feuilleté déjà pour y chercher, sur sa demande, un renseignement. Aujourd'hui, ce recueil simplifie ma besogne, mais ravive mon émotion. Je vais y trouver, dans l'ordre de leur publication, tous les articles consacrés à *En Route.*

Et d'abord une interview prise par Jules Huret, et publiée dans le *Figaro* (5 janvier 1895), au moment où l'on annonce la prochaine mise en vente du volume, nous apprend qu'il a coûté trois ans de travail à son auteur, et qu'il paraîtra simultanément le 15 février à Paris et à New-York, en anglais. La presse tout entière reproduit cette interview, qui donne une analyse du roman et insiste sur ce qu'il faut y voir une contre-partie de *Là-Bas,* le frère Siméon étant, comme les saints s'opposent aux

(1) H. Bremond : *Huysmans, Correspondant,* 10 juin 1907.

diables, aux portraits sculptés des églises, une réplique, mais blanche, de la noire Mme Chantelouve.

Le 24 février, au lendemain de la mise en vente, le *Gil Blas* ouvre le feu avec une étude de trois colonnes, par La Rochedragon, *Nos grands Hommes en robe de chambre, J.-K. Huysmans.* Mais la longueur n'est pas tout : l'article ne contient rien que nous devions retenir. Le 26, le *Figaro* publie *Conversions,* sous la signature de Georges Rodenbach, et c'est un parallèle de l'auteur d'*En Route* avec les « esprits royaux » du catholicisme, Chateaubriand, Lamartine, et plus récemment Villiers de l'Isle-Adam et Verlaine. Retenons le mot « esprit royal »; il sera durement commenté tout à l'heure.

Un *Au Jour le Jour* des *Débats,* signé H. (initiale d'André Hallays), le 1er mars, a pour titre *En Route,* et pose, le premier, cette question qui va revenir comme un *leitmotiv :* Durtal est-il chrétien? :

> Une chose encore inquiète à la dernière ligne d'*En Route,* et cette inquiétude, du reste, nous a poursuivi tout le long du livre : qu'est-ce donc que ce christianisme étrange qui répudie l'indulgence et l'humilité, qui ne fait jamais grâce à l'humaine sottise, et ressemble beaucoup plus à une esthétique orgueilleuse qu'à la religion de l'Evangile?

Pour Henry Céard, vieux camarade de Huysmans et son collaborateur des *Soirées de Médan,* la conversion n'est pas durable :

> L'homme, écrit-il dans *le Matin* du 2 mars, sous le titre *Huysmans converti,* l'homme, que je n'ai pas à juger, a pu s'humilier et se plier un moment aux douces domesticités de la foi. L'artiste, par contre, n'a rien cédé de sa liberté et de sa magistrale habitude d'écrire. Parce qu'en décrivant la splendeur des pompes catholiques, le charme des cérémonies nocturnes, dans les humbles chapelles braisillantes de cierges, la béatitude des méditations et le soulagement qu'apportent aux cœurs dévots les implorations et les prières, il a trouvé sur sa palette d'écrivain des couleurs de style plus

éclatantes encore que les couleurs admirées dans ses autres livres, parce qu'il a fait dans *En Route* un travail de haute littérature ayant l'éclat d'une verrière de cathédrale, on a faussement pris pour conversion ce qui est seulement un nouvel effort de son talent et de son art. Villon, l'ancêtre de J.-K. Huysmans, écrivait jadis sa ballade à la Vierge, sublime par l'accent sincère et désabusé de sa foi. Villon ne demeura point converti parce qu'il avait créé une merveille. Je ne crois pas Huysmans plus converti que Villon.

Comme quoi l'on peut bien connaître ses amis et se tromper... Il est vrai qu'il y avait plus d'une raison de prendre le change, et cette remarque d'Henry Céard n'est point sans finesse :

Pour Huysmans, la religion est une fleur bizarre et séduisante qui l'attire parce que nulle part encore il n'en a rencontré de semblable dans les serres chaudes du monde, et le grand compliment qu'il lui fera sera de l'appeler la « divine orchidée ».

Oui. Mais, cette fois, la fleur retiendra, fixera le papillon...

L'avenir, seul, peut répondre de la solidité de cette conversion. En attendant ne voilà-t-il pas un beau sujet de plaisanteries pour les faiseurs d'échos?

D'aucuns font blanchir leur linge à Londres. M. Huysmans, lui, fait blanchir son âme en province. Ce sera peut-être demain le « dernier cri », lit-on dans *l'Echo de Paris* du 2 mars.

Et on annonce en même temps qu'Albin Valabrègue, « vaudevilliste juif, embrasse le christianisme sur les deux joues ». En effet, Valabrègue, lui aussi, vient de se convertir, et son nom, désormais, par un hasard bien étrange, va se trouver souvent joint à celui d'Huysmans. Un mois plus tard, *la Vie Parisienne*, à l'occasion de Pâques, offrira des « œufs » fantaisistes à quelques écrivains :

Au R. P. France et à Huysmans, un puits autour duquel beaucoup de saintes Claire dans le costume de la Vérité prennent leurs ébats, et qui ne soient pas incommodées par l'odeur de la cigarette (13 avril).

Revenons à des critiques plus sérieuses et ouvrons la *Gazette de France* du 2 mars. Nous y trouvons un remarquable article de Jean Lacoste dont voici les passages essentiels :

L'art avec lequel sont rendues ces luttes de l'âme fait tout l'intérêt du récit. C'est par là que M. Huysmans peut espérer d'atteindre, sinon la masse entière du grand public, du moins beaucoup de lecteurs qui, sans ce livre, n'auraient jamais rien su des beautés et des profondeurs du catholicisme. C'est pour cela que je suis reconnaissant de son livre à M. Huysmans. On peut faire des critiques aux formes de son style. Je lui en ferais volontiers moi-même si je me plaçais au seul point de vue de la langue, et du ton religieux, et de l'art même. Mais ces défauts seront la cause que son livre sera lu, et, par là, deviennent, d'un certain point de vue, des qualités véritables. Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'absence complète de parti pris, l'absolue sincérité de l'écrivain. Il s'est donné la peine de voir et d'étudier les choses dont il parle. Tout ce qu'il dit de la Trappe est pris sur le vif.

Ce passage dut, comme dit Flaubert en pareille circonstance, « gratter Huysmans à l'endroit sensible ». N'était-ce point, et définies presque dans les mêmes termes, ses intentions telles qu'il les exposait à M. Rivière, dans la lettre du 21 février? Jean Lacoste faisait bien, il est vrai, quelques réserves sur la conception que Huysmans gardait du mysticisme, qui n'est point, ainsi que le croit l'auteur d'*En Route*, quelque chose de surajouté à la religion; on ne peut pas être catholique sans être mystique à quelque degré. Et, chose plus grave, lui aussi exprimait des doutes sur la solidité, sur la durée de cette conversion :

Dois-je dire maintenant que la conversion de Durtal me laisse des craintes? qu'il est encore trop homme de lettres et trop dédaigneux des imbéciles pour avoir conquis une assiette tout à fait stable? Mais, en vérité, qu'importe? Nous verrons bien. Il n'est encore qu'*en route*. Souhaitons qu'il arrive. Mais, sur sa route, il a vu quelques-unes des plus belles perspectives du catholicisme, il les a dépeintes, non peut-être de façon à satisfaire pleinement tous les artistes, tous les catholiques, mais de façon à les faire connaître avec une exactitude suffisante et un relief éloquent à beaucoup qui les auraient ignorées sans lui. Pour ma part, je lui en sais un gré infini.

Autre point de vue : citant une phrase d'Huysmans sur le clergé, sur la littérature et la presse catholiques imbéciles et ineptes, Lucien Gleize (*Quotidien illustré* du 5 mars) termine ainsi un article mi-pointu :

Non, décidément, je ne vois pas encore Durtal pèlerin repentant *en route* pour Rome. Je le crois plutôt ce pèlerin fervent que chante Mendès :

Je cherche, pèlerin fervent,
La route où ne passe personne...

L'épithète « esprits royaux du catholicisme » placée par Rodenbach tout à l'heure auprès des noms de Baudelaire, de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine et de Huysmans lui-même, indigne *le Christianisme* (1), dont un rédacteur signe des initiales B. C. cette violente protestation :

On se demande si l'auteur [Rodenbach] prend au sérieux ses propres paroles, et les noms qu'il cite — quelques-uns, du moins, — seraient bien faits pour nous inciter au doute. Mais il est peut-être plus charitable, comme il semble le faire lui-même, de ramasser quelques perles dans ce fumier, sans qualifier d'« esprits royaux » ces chrétiens cités pêle-mêle, de ne pas éteindre par une condamnation sommaire les faibles lueurs qui apparaissent çà et là.

(1) 1er mars 1895.

Indigné aussi, P. [P. Veuillot] dans l'*Univers* du 6 mars (*Çà et là : En Route*). Relevant certaines expressions comme « se pouiller l'âme », il fulmine :

Le livre de M. J.-K. Huysmans, de la première à la dernière page, est écrit de ce style, et il en a 458 ! La composition doit être bien fatigante pour l'auteur. Et le lecteur? Le lecteur s'y fait. Ballotté d'abord entre l'ahurissement, l'amusement et l'agacement, il finit par s'habituer...

Passant ensuite au fond, P. Veuillot se radoucit et, ce qui est l'essentiel, consent à croire à la sincérité de Huysmans.

On a, écrit-il, discuté sa conversion. Pour nous, l'homme qui a écrit ce livre a la foi et il n'a certainement point voulu faire une œuvre mauvaise, au contraire. L'intention a dû être bonne. Mais que sera l'effet? Peut-être , à de grands pécheurs inquiets, ébranlés, la lecture d'*En Route* fera-t-elle du bien. Ce n'en est pas moins un ouvrage dangereux pour presque tout le monde, d'autant plus qu'il est, sous certains rapports, attrayant et qu'il *ravigote* les intérêts blasés. On y voit des recherches inouïes, certes pas toujours heureuses; il y a aussi quelques vraies trouvailles, et des pages sont belles. L'auteur n'est assurément point le premier venu, ni comme écrivain, ni comme penseur. Il est lui-même et n'est que lui, forme et fond. Mais quiconque veut de la littérature saine doit chercher ailleurs.

En somme, des éloges, mais beaucoup d'épines à ces roses, et une menace qui va se préciser désormais : le livre est peut-être dangereux; ne conviendrait-il pas de prévenir le mal qu'il peut faire? L'Eglise en a le moyen... Ah! les prières des moines d'Igny ne seront pas superflues pour fortifier Huysmans!

Il attendait les attaques des « francs-maçons ». Les voici. Le « Parisien » du *Radical* écrit le 7 mars, rapprochant l'auteur d'*En Route* du vaudevilliste de *la Veuve Chapuzot* :

Maintenant, c'est M. Huysmans qui bondieuse. Il n'y a pas à dire, le pain à cacheter est en hausse! Valabrègue en mange, et l'auteur de *Marthe,* des *Sœurs Vatard* et de *Là-Bas* s'en va en catimini jusqu'à Chartres pour faire ses pâques « dans l'ombre de la vieille cathédrale... » Le fond de toutes ces conversions, c'est une paresse de conscience... Il faut plaire aux salons de la haute et basse bourgeoisie. C'est l'universelle veulerie qui triomphe et règne. Mais ne nous effrayons pas : cela passera comme tant d'autres choses. Les nouvelles générations qui se lèvent auront du poil là où il faudra. Laissons se liquéfier ces pourritures morales. Elles formeront fumier pour les floraisons futures...

Ce « Parisien » use de comparaisons rustiques; mais cela n'est point pour effaroucher Huysmans! Ce qui pourrait l'indigner serait plutôt l'insinuation stupide que son livre a été écrit pour rechercher la clientèle des salons. Comme il pensait bien à la « haute et basse bourgeoisie » dans sa cellule d'Igny! Mais voici le lendemain 8 mars, dans l'*Echo de Paris,* un billet de Pierre à Jean. Pierre, c'est Lucien Descaves, et Jean, c'est Fernand Vandérem, et ces deux bons journalistes dialoguent, sous le couvert du pseudonyme pour le plus grand plaisir des lecteurs — il en est encore — qui s'intéressent à la littérature :

As-tu lu le livre que vient de publier J.-K. Huysmans? demande Pierre à Jean. Lis-le. Je ne puis que te donner ce conseil. Tu n'auras pas tous les ans de pareilles pages à te mettre sous les yeux... Ah! cet écrivain n'envoie pas dire à notre société, à nos habitudes et à nos fréquentations qu'elles le dégoûtent. L'inanité de notre agitation l'intéresse moins que la ferveur incomparable d'un porcher de la Trappe. C'est sur cette déclaration que se termine *En Route*. Tu ne t'étonneras plus, après cela, qu'on ne rencontre jamais M. Huysmans dans aucun des endroits où nous allons, journaux, théâtres, salons, cafés, clubs, etc. Cet homme exceptionnel ne sort d'un bureau, où il gagne passablement sa vie, que pour réintégrer son petit logement du sixième, rue de Sèvres. Il a écrit quinze volumes parmi lesquels trois ou quatre chefs-d'œuvre, et, na-

turellement, nul d'entre eux ne lui assura l'indépendance matérielle que leurs romans procurent aux auteurs à la mode. Et voici cependant ce qu'a fait ce littérateur pauvre : sollicité par un journal avisé de donner en feuilleton *En Route* à de fort belles conditions, Huysmans a refusé, n'envisageant pas sans scrupules de conscience l'émiettement de son œuvre d'exaltation mystique. Avoue que c'est là un exemple de désintéressement assez rare parmi les gens de notre profession. Tu souhaitais voir la couleur de mon admiration, Jean. La voilà. — PIERRE.

Sous un autre pseudonyme — l'Officier d'Etat-Civil — Lucien Descaves enregistre au *Journal* les « Actes de Naissances », entendez par là qu'il commente les œuvres nouvelles. Et voici le bulletin du 7 mars sur *En Route :*

Un livre extraordinaire, qui ne ressemble à aucun des livres accoutumés; l'auteur se détourne avec dégoût des sujets broutés sans relâche par les romanciers, pour essayer d'apurer les comptes d'une âme — la sienne — se liquidant devant Dieu. On a parlé de conversion. J'ignore si celle de Huysmans est accomplie. J'ai beau faire, je vois dans *En Route* moins un acte de foi qu'une explosion d'art, mais une explosion formidable et dont la littérature tout entière retentira. Huysmans assimile fort bien son esprit à un estomac rebuté par les plats du jour, les ragoûts et les entremets sucrés qu'il ne digère plus. C'est beaucoup par « dyspepsie d'âme », comme il dit, écœurement des basses nourritures, qu'il s'est jeté d'abord dans la mystique noire de *Là-Bas,* et qu'il se réfugie aujourd'hui dans la mystique blanche d'*En Route.* Y a-t-il retrouvé la santé, la résignation, le détachement absolu? Qu'il nous permette d'en douter, ou d'estimer, du moins, que ce beau livre est trop écrasé d'art pour nous donner l'impression de la foi souveraine... Huysmans, d'ailleurs, n'en convient-il pas lui-même implicitement quand il exalte parmi ses mystiques de chevet la sœur d'Emmerich, complètement illettrée, et dont la « douloureuse passion » est peut-être cependant le plus grand cri qu'une créature humaine ait poussé vers le ciel? *En Route* fait songer à une effloraison spirituelle dans un vase si merveilleusement ciselé que toute l'attention se

concentre sur lui. Il la mérite, car ce livre est vraiment d'une exécution surprenante.

Un feuilleton de neuf colonnes, mais plein de réserves et nuancé de quelques perfidies, paraît le 9 mars dans *la Vérité,* sous la signature de Louis Delsart. Retenons-en la conclusion :

Que M. Huysmans se convertisse, et, par surcroît, M. Zola, son patron, c'est bien; mais attendons au moins d'en voir l'effet, et ne donnons pas à entendre par le bruit que nous en faisons que ces conversions-là manquent si fort à l'Eglise!

Louis Delsart veut, évidemment, épargner le veau gras...

Dans deux chroniques consécutives de *l'Echo de Paris,* le 9, puis le 18 mars, Henri Bauër entretient ses lecteurs du roman nouveau. La première, à vrai dire, n'est qu'une amorce; mais fort louangeuse :

Je me proposais, au sujet de l'œuvre de J.-K. Huysmans et de son dernier livre, de montrer les diverses phases par où l'un de nos plus grands romanciers et certainement le plus original parmi les contemporains, progressa de l'observation à l'art, et de l'art à la foi...

La semaine suivante, Henri Bauër, tenant sa promesse, écrit :

Un artiste, quoi qu'il fasse, n'abdiquera pas les affinités de sa nature, et ses sentiments dépendront toujours un peu de ses sensations. Comment ne serait-il pas offensé de l'idolâtrie si grossièrement étalée dans les monuments du culte? Peut-être les formes et les apparences sont-elles nécessaires pour ôter la foule à ses objets coutumiers, et occuper son imagination, mais elles inspiraient une sorte de répulsion à un homme comme Durtal et le rejetaient dans le doute.... Cette matérialité du culte l'horripilait, et même il ne pouvait se défendre de répugnance à la vulgarité, à la médiocre intellectualité des curés et des desservants. Son imagination exaltait le ministère du prêtre et l'entourait du rayonnement

divin... Qui ne l'envierait aujourd'hui, après sa retraite et la publication d'*En Route*? Qui de nous ne souhaiterait la certitude, le calme et l'ardente espérance? Elle brille devant nous, la lance dont le fer nous purifiera et nous ouvrira la route. Mais aucun Parsifal ne vient plus guérir les blessures de tous les malheureux Amfortas. Vision céleste, le saint Graal nous paraît, au loin, l'étoile d'un banquet, et nous n'avons pas le courage d'approcher, et nous agitons les mots du Verbe divin comme matière à déclamation.

Le 10 mars, dans sa « Vie Littéraire » du *Temps*, Gaston Deschamps, après avoir querellé Huysmans sur son style irrespectueux, « rhétorique outrancière du vieil homme qui écrivit *Sac au dos* sous l'inspiration de Zola », constate cependant que ce langage n'appartient qu'à lui. Passant ensuite à l'examen psychologique du héros, il voit Durtal, dont l'âme est « faisandée et fourbue », atteint d'une étrange maladie, la *littératurite,* et qui consiste principalement à prendre pour de la réalité vivante les mots qui en sont les signes. Mais ne nous arrêtons pas aux apparences, allons plus loin, jusqu'au cœur du livre, nous verrons que « Durtal est revenu de *Là-Bas* avec le signe des damnés sur le front, et qu'il crie furieusement son remords. Ecoutez-le. On dirait tour à tour Job sur son fumier, Jérémie sur les montagnes, Ezéchiel chez les Assyriens. » Et pour conclure :

C'est un livre singulier, monotone, agaçant, et poignant... J'en ai montré les verrues. Je voudrais en louer l'intense beauté. Oui, la beauté. La conclusion, c'est l'abêtissez-vous de Pascal, repris par un artiste très moderne.

Et encore cette remarque très juste, que Huysmans est capable de donner la même impression de terreur que Tolstoï et que Dostoïewsky. Au total, un article excellent.

Dans *le Soir* du 9 mars, Marcel Huguet déclare son embarras devant l'œuvre nouvelle :

Peu importe le degré de sincérité de M. Huysmans, ou la

durée de cette sincérité. Prenons le fait, c'est-à-dire le livre, et tenons-nous-y. Les sens, la raison, la volonté, des instincts, des habitudes, tout le branle de la machine psychique au service de la thèse et de l'antithèse; comment raconter cela qui procède si peu du roman, au sens actuel du mot, mais des mémoires, mais du journal, mais du théâtre, mais des poèmes?... Pas un de nos doutes, pas une de nos apparences, pas une de nos hypocrisies, pas un de nos jésuitismes n'y manque, comme pas un de nos enthousiasmes, pas un des quelques héroïsmes spirituels dont nous sommes encore susceptibles. Il y a de belles franchises, de rudes sincérités, toutes nos merveilleuses sournoiseries vis-à-vis de nous-mêmes, les mille subterfuges que nous nous inventons... L'âpreté de Huysmans n'épargne ni choses ni gens de religion. Et il s'y prend encore de trop haute façon pour qu'on puisse employer les expressions de satire, de pamphlet, même si on leur accordait toute la valeur désirable.

Enfin, cette remarque, pour terminer :

Trois ouvrages dont la contiguïté n'a peut-être rien d'un hasard : *Education de Prince,* de Donnay, l'*Armature,* d'Hervieu, et *En Route,* établissent l'inventaire moral de l'époque.

Si pour la plupart des critiques il semble évident qu'*En Route* soit une autobiographie absolument vraie, Henri Fabre, dans *La Libre Parole* du 10 mars (*Au Pays des Mystiques : En Route!*) oppose cependant Durtal à Huysmans, mais pour les rapprocher un peu comme Alphonse Daudet s'amusait à opposer Tartarin-Quichotte à Tartarin-Pança.

Durtal, aux frontières du pays des Mystiques, s'écrie : En route! sans la moindre hésitation. Le fidèle Huysmans, *fidus Achates,* arrive botté et guêtré... Durtal s'exclame, objurgue, s'étonne. Il se livre de cœur, se reprend d'instinct, et se révolutionne d'âme. Huysmans, sténographe patient et ponctuel, devine les réflexions tacites, traduit les réticences involontaires ou calculées du voyageur en trouble d'esprit ou en velléité de salut... Durtal n'est pas un *converti* définitif aux mystères chrétiens et aux arcanes catholiques. C'est un dou-

teur qui se bat les flancs pour y faire lever en lui les germes féconds de la croyance immortelle. Durtal est une sorte d'*impressionniste* occasionnel qui s'enthousiasme aux accents de la psalmodie puissante des hymnes religieux et du plain-chant, de consécration séculaire... Huysmans, aux critiques de son style âpre et délicat de raffiné subtil et de *décadent* magistral, enroule, en un chapelet béni d'intention et respectable dans sa forme, le fil d'Ariane qu'il a prêté à son ami pour le sortir indemne de ce labyrinthe aux contours inextricables de la Mystique où tant de courageux Thésée se sont désastreusement engagés avant lui... Durtal, artiste de fibre déliée et souple, s'achoppe de façon assez désobligeante aux tenants plus que vulgairement raides de la cléricature quotidienne de l'Eglise officiante. Huysmans, *reporter* véridique mais impassible, relate avec la plus stricte impartialité les émotions diverses du dilettante religiosiste dont il s'institue le truchement instructif et autorisé... Que Durtal se relève, Huysmans ne le saurait délaisser à mi-route. Bons compagnons, Durtal et Huysmans se peuvent reposer à l'étape. Et puis, en route! en route encore! Les deux amis se doivent d'aller jusqu'au dernier relai pour trouver la rassurance et le salut!

C'est dans le *Radical*, et c'est par Henry Maret (le 12 mars, dans sa « Revue dramatique et Littéraire ») que se trouve posée une question que l'on se fût plutôt attendu à voir formuler par un théologien : Huysmans est-il orthodoxe? ne serait-il pas plus bouddhiste que chrétien? Mais avant d'en venir là, Henry Maret pare de fleurs sa victime :

M. Huysmans, écrit-il, est un écrivain de grand talent et de grande originalité. Il se plaît à nous étonner, et il y arrive. Après avoir exploré la mystique noire dans un curieux volume intitulé *Là-Bas*, il étudie aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler la mystique blanche, autrement dit la mystique divine. *Son livre aura-t-il l'approbation de la Sainte Congrégation qui siège à Rome? Il est permis d'en douter.* Je l'ignore, pourtant, n'étant point grand clerc, mais il me semble que le héros Durtal, en qui l'auteur se reflète, fait assez bon marché du catholicisme actuel, et que, pour lui, toute la religion

se confine en quelques monastères, restes du moyen-âge, époque où elle brille de tout son éclat, et depuis laquelle elle n'a fait que décroître. Je ne suis pas pour le contredire, n'étant pas loin de partager son avis, et pensant qu'entre le catholicisme de cette fin de siècle et le christianisme des premiers âges, il n'y a qu'une bien vague analogie...

Cela ressemble assez au pavé de l'ours. Mais ici, l'ours sait qu'il peut tuer, l'ours est plein de malice et fort bien léché. Il ajoute :

Durtal est un moyenâgeux intransigeant. L'anéantissement dans l'incompréhension (le porcher Simon) telle est la conclusion de ce livre, encore plus bouddhiste que chrétien.

Et maintenant que le deuxième pavé est lancé, voici tout aussitôt de nouveaux éloges :

Et avec cela, il est superbe, ce livre. *Il ne convertira personne, pas même l'auteur.* (Nous verrons plus loin qu'Henry Maret se trompait.) Mais il renferme des pages d'une âpre éloquence où l'éternelle lutte des aspirations et de la réalité est décrite avec une extraordinaire puissance de style. Ce mélange de modernisme dans la parole et d'ascétisme dans la pensée produit un effet surprenant. C'est un étrange tableau, où il semble qu'on voit passer saint Bonaventure au Moulin Rouge et où sainte Catherine prend les allures d'Yvette Guilbert. Des vues profondes sur l'ancienne musique, des impressions d'un réalisme brutal mêlées à des entretiens mystiques d'un emballement voulu et trop préparé pour qu'on ne doute pas de sa sincérité, trop amer, surtout, d'exactes peintures d'un bizarre coloris, tout contribue à faire de ce livre un poème qui, bien que démentant les lois de l'esthétique, n'en demeure pas moins étonnant de beauté.

Voyons maintenant une opinion autorisée en matière religieuse — et, pourtant, plus indulgente sur ce point que le critique du *Radical*. L'article du *Monde* était un de ceux que Huysmans attendait. Il parut le 12 mars, signé de l'abbé Félix Klein. D'abord, avant de conter par le menu le sujet du roman, l'abbé Klein remarque que, depuis la mort de Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans est

la figure la plus originale de la littérature d'aujourd'hui. Il se distingue par l'excès de son pessimisme et par sa brutalité morne, dans ses livres et dans son attitude, par sa fierté simple et son mépris de la réclame. L'abbé Klein ne doute point de sa sincérité :

C'est une conversion sérieuse que celle de l'écrivain Durtal. D'abord il se montre logique et suit jusqu'au terme le chemin de vérité. Il ne se contente pas, suivant une mode assez récente, de découvrir et de célébrer la morale chrétienne, en la dégageant à la fois des dogmes qui en forment la charpente, et de la pratique réelle, sans laquelle ce n'est qu'un beau rêve. Il ne fait pas son choix dans l'Evangile; il ajoute foi à la parole sacrée, non seulement quand Jésus prescrit la justice, la bonté, la pureté, mais aussi quand il se dit Dieu, et quand, pour transmettre sa doctrine, il institue l'Eglise. C'est pourquoi il prie, le Christ ayant dit : Priez. Il se repent, le Christ ayant dit : Faites pénitence; il se confesse, il communie, le Christ ayant dit à ses apôtres de remettre les péchés et ayant affirmé, sans nul égard pour l'étonnement de ses auditeurs : Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Et parce qu'il croit, Durtal connaît tous ses devoirs, parce qu'il prie, il est exaucé, parce qu'il se repent, il est pardonné, parce qu'il communie, il est fortifié. C'est à ce prix qu'est la conversion : si l'on ne s'élève jusqu'à ces sommets, on peut être de bonne foi et appartenir à l'âme de l'Eglise, on peut être un admirateur, même un allié du christianisme, on n'est pas un chrétien.

Voilà qui est net : aux yeux d'un pasteur, Huysmans, qui tout à l'heure aux yeux d'un sceptique était un bouddhiste, est un chrétien. Mais cela ne veut pas dire que le prêtre approuve tout de ce livre étrange, ni qu'il ne soit même un peu scandalisé : quel style fautif, et qui mélange pathos et poésie! Mais Durtal, lui-même, est un singulier chrétien, qui se désespère à l'idée de recevoir de la main d'un prêtre séculier, contre lequel il n'a pas de grief, la communion qui suit sa grande confession de retraite!

Et pour rendre aux religieux des hommages qu'ils méritent, est-il nécessaire d'affirmer que le clergé séculier « ne peut être qu'un déchet, le lait allongé, la lavasse des séminaires »? Ce terrible converti n'épargne chez ses nouveaux frères pas plus les morts que les vivants.

Ni les saints, quand il peut les convaincre de modérantisme et de tiédeur! L'abbé Félix Klein cite encore l'article de Gaston Deschamps :

Somme toute, écrivait le critique du *Temps*, je préfère cette amende honorable à l'impénitence béate de tel gros bourgeois de lettres, qui digère en paix les fruits de son négoce. Ne soyons pas plus sévère que lui, reprend l'abbé. Ayons le courage de préférer à qui nous flatte qui nous accable, même jusqu'à l'injustice, de reproches où s'aperçoit une amitié un peu sévère, mais quand même fortifiante.

Enfin l'abbé Klein termine en comparant le rôle de Huysmans à celui du chien de berger du troupeau des fidèles :

« Qu'il l'exerce avec sa fougue vaillante et son instinctive sévérité; mais que, tout de même il n'aille pas, sans souci des loups, hurler sans cesse après les pasteurs et mordre à tort et à travers toutes les brebis qui ne lui conviennent pas. »

Dans *la Vérité* du 11 mars, G. Bois consacre les trois colonnes de sa « Causerie du Dimanche » au nouveau roman de J.-K. Huysmans :

Nous avons dit de *Là-Bas*, il y a bientôt deux ans, que c'est un mauvais livre. Nous ne dirons pas d'*En Route* que c'est un bon livre que l'on puisse laisser entre toutes les mains, mais sans en juger la doctrine et sans le recommander ni le supposer exempt d'erreur, ne considérant que l'œuvre littéraire, nous ne la condamnerons pas. Elle a des rugosités, des brutalités, des défauts, des inconvénients, mais elle a aussi de la vigueur, de la vérité, de la sincérité, et ces qualités y tiennent assez de place pour mériter et retenir l'attention.

Et G. Bois en donne la preuve en publiant de longues citations du livre.

Même note dans la *Liberté* du 12 (*A travers champs : En Route*) :

Ce livre extraordinaire est d'ailleurs sans conclusion. Durtal réconcilié, confessé, communié, rentre dans le monde, *trop homme de lettres pour être moine*. Je vois bien, à y regarder de près, que l'ouvrage n'est que cela; un jeu d'homme de lettres. M. Huysmans n'a que voulu peindre la vie ascétique; ce n'est pourtant pas un sujet comme un autre. D'ailleurs, il l'a vigoureusement rendue, cette vie si particulière, parce que la force de son esprit l'a nettement conçue.

Et voici un troisième article du *Radical*, de Tony Révillon, celui-ci, et publié le 14 :

Les malades de cette fin de siècle, pour ne pas être de simples mufles, constate-t-il, deviennent tristes. C'est un dilemme, ou à peu près. S'ils vont à la brasserie, c'est pour y chercher des symboles. Ils sont religieux, quoiqu'ils ne pratiquent pas. Le malade d'Huysmans essaie de la Trappe. Il n'y trouve que ce qu'il y a apporté, et il en revient au bout de quelques semaines, *trop homme de lettres pour faire un moine, trop moine pour rester parmi les gens de lettres*. Que va-t-il devenir? Il dînera avec Edmond de Goncourt. Mais après?

On dirait une gageure : cette phrase, *trop homme de lettres pour se faire moine*, chacun la reprend, la souligne, la commente. Serait-elle, à elle seule, l'essence même du livre? La voici encore dans un article, fort lucide et bienveillant d'Arsène Alexandre (*Opinions : En route, mais pour où? — Eclair*, 15 mars) :

Littérairement, il n'y a pas d'hésitation : ce livre est de beaucoup le plus beau qui ait été publié en ces dernières années sur les choses de l'âme. C'est une œuvre littéraire parfaite.

Mais ce livre, avec toutes ses qualités, reste irritant.

L'auteur, croyant ou sceptique, que pourra-t-il écrire désormais?

Plus on y songe, plus on s'inquiète de savoir ce que doit devenir cet admirable talent. Le héros d'*En Route* revient de la Trappe *trop moine pour vivre encore parmi les gens de lettres, mais trop démeuré homme de lettres pour se faire moine.* Mais il y aurait un plus grand malheur encore, et c'est celui qui semble menacer M. Huysmans : c'est de pousser d'autres hommes à se faire moines tout en demeurant homme de lettres pour son propre compte.

Le jour même, dans *la Cocarde,* on trouve une réponse à ce problème, tant il est vrai que le nouveau livre bouleverse les esprits, s'impose à l'attention et préoccupe l'opinion :

Semer le doute, poser des questions, c'est toujours faire œuvre de progrès... Gloire à ceux qui mettent les peuples en route vers quelque chose de meilleur...

Paul Ginisty, dans le *Gil Blas* de ce 15 mars, consacre sa « Causerie littéraire » à ce

livre bizarre qui conclut au renoncement; conclusion logique au déroulement de l'œuvre, mais déroutante d'un esprit tel que M. Huysmans. Et cependant la sincérité est évidente, et des flots de pensées modernes, des torrents d'angoisse, qui sont celles de certaines âmes d'aujourd'hui, courent à travers ces pages désolées, et c'est par là qu'elles nous saisissent dans leur accent de brûlantes confessions, malgré nos révoltes mêmes.

Dans un feuilleton des *Débats,* le 15 mars encore, Edouard Rod reconnaît au roman d'Huysmans un *caractère d'universalité* qui en définit la valeur et en assure la durée :

Durtal, commence-t-il par écrire, est un Verlaine moins candide qui nous paraît à première vue beaucoup plus loin du chemin du salut. Il y entre pourtant, moitié hasard, moitié résolution... Ce curieux livre sera certainement beaucoup dis-

cuté : quelques-uns l'accepteront comme un bréviaire, tandis que d'autres le trouveront sacrilège et le condamneront. Des Esseintes a jadis provoqué de tels jugements extrêmes et violents, et aussi M. Folantin dans sa plus humble sphère. Mais à quelque opinion qu'on se rattache, on devra reconnaître qu'une fois de plus M. Huysmans a fixé d'un trait définitif une figure bien typique, un personnage dont les crises reproduisent à l'état aigu celles qu'ont traversées beaucoup d'autres âmes. Durtal est un être sans méchanceté dont la perversion ne va pas jusqu'à l'âme, dont la bonne volonté et les souffrances sont infiniment plus sérieuses et plus sincères qu'on ne serait tenté de le croire.

Lucien Muhlfeld, dans la *Revue Blanche* du 15 mars, se demande ce que fera désormais Huysmans :

On le voit mal recommençant le roman d'autrefois, le petit roman d'adultère à 3 fr. 50. Il s'est déclaré las de cet article qu'il a si parfaitement réussi jadis. Alors, que lui reste-t-il à faire? Traduire des mystiques, des psaumes, ou, mieux, rien. La carrière de M. Huysmans est belle d'exception et d'unité. Rien qu'il envie ne manque à sa gloire, car la renommée lui serait insupportable. Il peut fort bien en demeurer à *En Roûte.*

Le Voltaire, le Public, le Rapide du 16, publient le même article de Paul d'Aramon qui ne veut point

confondre Durtal avec son auteur. Magie noire, magie blanche, offrent à M. Huysmans des procédés pour exprimer une fois de plus le dilettantisme de des Esseintes.

§

En deux semaines toute la presse a donné. Certains journaux — et des opinions les plus diverses, *l'Echo de Paris, le Radical, les Débats, le Temps,* ont même publié deux ou trois articles sur le livre nouveau d'Huysmans.

C'est donc un incontestable succès et le bruit soulevé autour de ce livre n'est pas près de se calmer. Mais précisément, ce tapage, prévu d'ailleurs par Huysmans lors-

qu'il demandait aux trappistes « un rempart de prières », n'est pas sans danger. Et ce danger-là, Huysmans ne peut en ignorer les conséquences : on les lui dit, on les lui crie, et de toutes les directions. Certains, même, bons apôtres, se frotteraient les mains si Rome prononçait contre le nouveau converti une sentence interdisant aux catholiques la lecture d'*En route* — ou si le clergé traitait l'auteur en suspect.

Déjà beaucoup d'articles posent la question de l'orthodoxie. En province, même, à Lyon, on accuse Huysmans d'être « *un mauvais moine* », et c'est sous ce titre que le *Salut Public* du 17 mars annonce le nouveau livre :

> *En Route,* y lit-on, nous rappelle les procédés et les principes littéraires qui furent enseignés à l'école du soir du matérialisme. Huysmans est le romancier réaliste de l'âme moderne à la fois mystique et corrompue. Il en étale au soleil avec une précision effarante les putridités. Il ne nous cache pas, d'ailleurs, qu'il puise à son propre fonds, semblable en cela à ces romanciers féminins si experts dans l'étude du cœur de leurs héroïnes.

Il est donc nécessaire de contre-attaquer. Mais Huysmans lui-même ne le pourrait. Quelle autorité aurait-il pour parler, pour défendre sinon son livre, du moins ses intentions?

Avec un courage qui l'honore, l'abbé Mugnier va affirmer la parfaite sincérité de son ami, va se porter garant de sa foi, et va même proclamer « qu'il a lu *En Route* avec respect ». Et son témoignage, renforçant celui de l'abbé Félix Klein, sera bientôt renforcé lui-même du témoignage de l'abbé Henry Moeller, puis de l'abbé Moniquet... Dans le *Figaro* du 19 mars on lit donc ceci :

> *Un des prêtres les plus distingués du clergé de Paris, M. l'abbé Mugnier, deuxième vicaire de Notre-Dame des Champs, fera aujourd'hui à deux heures, en la salle Sainte-Geneviève, 44, rue de Rennes, une conférence sur « l'évolution religieuse de J.-K. Huysmans », qui a donné lieu ces der-*

niers temps à beaucoup de controverses, et dont il a été témoin.

Et le *Temps* daté du 20 mars, sous le titre *la Conversion de M. Huysmans,* publiait un compte rendu de la conférence de l'abbé Mugnier dont voici l'essentiel :

L'abbé Mugnier a déclaré qu'il n'est pas l'abbé Gevresin, mais il a ajouté qu'il connaît personnellement Huysmans et qu'il faut entendre comme étant de Huysmans tous les actes, toutes les pensées attribuées à Durtal. Malgré certaines pages qu'il voudrait déchirer, *l'abbé Mugnier a déclaré qu'il lisait ce livre avec respect et il a comparé Huysmans aux convertis célèbres, à saint Augustin, à Chateaubriand, à Lacordaire...*

L'abbé Mugnier attribue à trois causes les origines de cette conversion : 1° à l'art catholique (comme Chateaubriand écrivant le *Génie du Christianisme*) ; 2° au pessimisme, qui n'a que deux conclusions : le suicide ou la religion; 3° au mysticisme pour lequel J.-K. Huysmans a toujours marqué un goût de dilettante dans ses autres ouvrages. Et l'abbé Mugnier terminait cette retentissante conférence en invitant les catholiques à se souvenir de la parabole de l'enfant prodigue et à tuer le veau gras en l'honneur de M. Huysmans.

Retentissante, en vérité, car le compte rendu de cette conférence fut reproduit dans toute la presse, non seulement à Paris, mais dans les départements et à l'étranger. Les critiques vont continuer, certes, les discussions rester passionnées; mais le romancier n'est plus sans appui.

Certains l'accusent l'avoir « exploité » le catholicisme : *le Courrier de l'Aisne,* le 23 mars, par exemple.

A parler franc, lit-on dans cette feuille, M. Huysmans a vu là un filon à exploiter. Il sert la marchandise qui peut plaire au palais blasé du public. Elle est bien présentée, d'un art raffiné et puissant à la fois. Mais ce n'est pas plus un livre catholique que la musique de Gounod n'est de la musique d'église. C'est du mysticisme en plaqué...

Avant de coller dans son herbier cette fleur vénéneuse, Huysmans, pinceau en main, dut bien rire de ce rapprochement entre son art et celui de Gounod... Et c'est de l'Aisne, d'un journal lu dans la région d'Igny que lui venait ce compliment !

Les coupures affluent. Il fait un tri, et envoie les doubles au bon M. Rivière, l'oblat d'Igny, le 6 avril.

Il y a de tout là-dedans, lui dit-il, une salade de journaux catholiques et libres-penseurs, — d'autres indifférents. J'ai pensé que cette variété d'opinions vous amuserait. Si restreintes que soient ces feuilles, elles donnent une idée générale de tout ce que la presse a pu dire — et dit encore — car à l'heure actuelle la presse de l'étranger et de la province continue.

Mais l'essentiel, c'est que le clergé défende *En Route*, et c'est ce qui arrive, sous l'impulsion de Saint-Sulpice, où l'on a compris que ce livre pouvait être utile « pour décider le monde flottant et indécis qu'ils voient, pas éloigné de recourir à leurs soins, et effaré par l'idée de la confession, qui est la pierre d'achoppement des âmes peureuses. On a lu toute cette partie du livre à une conférence d'hommes, et les résultats ont été bons ».

Et Huysmans parle de sa vie, de la chapelle des Bénédictines, rue Monsieur, qu'il continue de fréquenter, mais où il ne trouve plus la solitude, car il l'a trop vantée. Il souffre de rhumatismes, de maux d'entrailles. Il a lu le *Stabat*, la veille; il y a une strophe où l'on demande à la Sainte Vierge de partager les souffrances corporelles de son Fils :

J'ai peur que ma demande n'ait été trop bien accueillie et je vous avoue que je n'ai aucun courage pour cela.

Pauvre Huysmans ! Il ne soupçonnait pas quelles tortures l'attendaient !

Continuons de feuilleter le gros registre bourré de coupures.

Le 10 avril, Georges Collas, dans *Le Sillon,* constate que

ni abominable ni admirable, *En Route* reste un livre triste, car il montre combien il est difficile de sortir de son ornière, même lorsqu'on y souffre et qu'on veut s'en tirer...

J. Noury, dans les *Etudes Religieuses* du 15 avril, publie un article pointu, auquel l'abbé Moeller fera un mois plus tard dans *Durendal* une éclatante réponse.

Un tel livre, écrit J. Noury, ne peut être remis aux mains ni des jeunes filles, ni des jeunes gens, ni des femmes honnêtes... J'entends dire que tout est réalité dans ce livre, le personnage et la conversion. J'en bénis Dieu! Mais Durtal fût-il converti tout de bon et pour toujours, ce n'est pas à lui que je confierais l'éducation morale et religieuse d'un néophyte quelconque.

Dans l'*Indépendance Belge*, le 19 avril, Daniel Lesueur déclare que Huysmans « ne le persuade que de son immense talent et de la sensibilité vibrante avec laquelle il comprend et traduit la merveilleuse poésie de l'art chrétien... » Et ce « catholicisme impressionniste : de Huysmans lui paraît s'opposer au dilettantisme chrétien d'Anatole France et au mysticisme théâtral de Joséphin Péladan.

Adolphe Brisson, dans *les Annales Politiques et Littéraires* du 21 avril déclare tout net que l'art des métaphores, chez Huysmans, est puéril et primitif, qu'il trahit le goût de la violence, mais que l'auteur possède les qualités de ses défauts : impossible de pousser plus loin l'art de la description.

De l'excellent, ajoute-t-il, du mauvais, de l'extravagant, du raffiné, du trivial et, par moments, du sublime... Voilà de quoi se compose le dernier volume de M. Huysmans. On en pourra dire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Il irritera les uns, il édifiera les autres, il ne laissera personne indifférent. Pour ma part, j'ai lu avec un intérêt passionné ce roman

qui est un dictionnaire hagiographique, ce pieux récit qui est un pamphlet, cette confession cynique qui est un acte de foi.

Beaucoup de bien et beaucoup de mal, à cette date du 21 avril, c'est déjà dit : mais cela continue. Et voici, de *la Plume*, que coule une encre fort amère (15 avril) :

On pourrait faire un rapprochement entre Verlaine et Huysmans. Tous deux sont des inquiets et des névrosés, tous deux « effeuillèrent la pâquerette des ténèbres ». Mais il y a une différence : *Sagesse*, le chef-d'œuvre catholique de Verlaine, vaut par une naïveté vraiment supérieure aux complications d'*En Route*. Verlaine se repentit tout seul, trouva la foi tout seul, en prison. M. Huysmans eut besoin d'un décor, de moines adjuvants et de cent pratiques. C'est peut-être parce que M. Verlaine est un poète de génie, un éternel enfant, et M. Huysmans un prosateur de talent médiocre et un quinquagénaire hypocondriaque et grincheux...

Autre article réfrigérant dans *la Revue Idéaliste* du 1er mai, sous la signature d'Emile Trolliet, qui querelle l'abbé Félix Klein, trop sévère pour Renan, trop indulgent pour J.-K. Huysmans :

Renan est un transfuge, Durtal un converti. Mais ce Durtal a beau aller à la messe, il s'y conduit encore comme à la messe noire. En dépit de ses nouveaux rites, le personnage d'*En Route* est bien le même que le personnage de *Là-Bas :* son catholicisme est encore du satanisme.

Dans *la Revue Illustrée* de cette même date, un article d'Adolphe Brisson, sur le satanisme et l'envoûtement, avec des portraits d'Huysmans...

Et voici le point de vue politique, le danger qu'un tel livre fait courir aux idées républicaines. C'est Georges Renard qui l'affirme dans la *Petite République* du 21 mai :

La piété parlant canaille, cela ne manque pas de ragoût; cette orgie de savoir et de descriptions, qui serait d'ailleurs

l'accessoire, pourrait bien être ici le principal, car le sujet est des plus minces... Pourquoi suis-je poursuivi par la définition qu'Alfred de Vigny donne quelque part de l'homme de lettres : « un agréable caméléon qui change de langage et de ton suivant la mode, qui prend à volonté toutes les apparences et tous les masques, qui peut ainsi être tour à tour réaliste, satanique, angélique, etc... »? On peut se demander çà et là si le Durtal que l'auteur met en scène ne serait qu'un habile acrobate de style, jonglant avec le mysticisme parce que c'est le goût du jour. D'autant qu'il nous est présenté dès le début comme un artiste outrancier de nature et de parti pris, resté à court de sujet et à l'affût d'un livre, après avoir scruté les mystères de la magie et de la messe noire...

Mais le critique passe maintenant à la politique : un tel livre constitue un dangereux retour offensif de la *bondieuserie* :

A l'œuvre les savants, les maîtres de la jeunesse, et aussi les artistes! Nous ne voulons pas qu'on nous ramène au moyen âge, qu'on fasse de la France une Espagne, qu'on nous conduise par l'abêtissement au suicide intellectuel. Nous voulons vivre, aimer, penser, aller de l'avant en quête de bonheur et de justice, courir vers l'aurore qui se lève, vers l'avenir qui sourit, et nous consentons — n'est-ce pas, camarades! — qu'un imbécile, à court d'arguments, nous compare à M. Homais!

Dans *le Signal* du 20 mars, déjà, E. Doumergue protestait contre *les Monstres* (c'est le titre qu'il donnait à son article) mis au monde par les romanciers à la mode, qui

semblent s'être donné le mot pour ne plus décrire que des *monstres;* Huysmans a créé un *monstre :* Durtal. Une réaction est nécessaire...

Dans le *Gil Blas* du 29 mars, Jean Ajalbert ne croit point que Durtal-Huysmans demeure longtemps fidèle à sa nouvelle foi :

Non, la conversion n'est pas définitive. M. Folantin, qui ne

découvrait pas le restaurant où satisfaire son estomac, se retrouve dans Durtal en quête de remède à ce qu'il appelle une dyspepsie d'âme : le héros d'*A Vau l'eau*, Folantin, est le héros d'*En Route*, Durtal. *En Route* c'est *A Vau-l'eau... bénite!* Huysmans aura vite *vomi* la sacristie et la cellule comme il a *vomi* tout le reste. *En route!* disent J.-K. Huysmans et les néo-mystiques. Ils nous conduisent aux ténèbres, nous ramènent à la nuit noire, tandis que c'est *en avant* que luit l'espoir!

En termes sibyllins, Gustave Coquiot entretient d'*En Route* les lecteurs de l'*Enclos :*

Etre dupe, M. Huysmans ne le fut jamais. Son œuvre collige ses colères contre ce qui lui parut suspect, mais affirme un actif amant de l'idée, oh! non précisément de la contemporanéité, car il y a bien autre chose dans ses livres qui ont je ne sais quelle étrange vie d'en arrière. Et c'est cela, pleinement, qui lui ouvrira les ports du Futur. (Mai 1895.)

Enfin, voici, dans le numéro de mai de la revue belge *Durendal*, une réplique de l'abbé Henry Moeller à différents « éreintements » d'*En Route :*

L'ouvrage de M. Huysmans est avant tout et essentiellement une œuvre d'art, et j'ajoute une œuvre d'art chrétien. C'est à ce point de vue-là qu'il faut la juger. Notre ami Paul Demade l'a fait dans le précédent numéro (1). J'y renvoie le critique maladroit et inepte des *Etudes religieuses*...

Maladroit et inepte : c'est franc, net, et cela vaut tout un long discours.

Notons encore quelques articles : celui de Grosclaude (*Chronique fantaisiste : l'acheminement de M. J.-K. Huysmans, le Journal*, 6 juin), qui remarque le « ton culi-

(1) Demade avait écrit en effet : « Il reste tout au fond, çà et là, un rien de fange naturaliste qui monte et vient faire écume à la surface. L'écrivain manque de temps en temps de charité, d'humilité. J'oublie. Je pardonne. Durtal vient à peine de se convertir, il a chassé de son cœur tous ses vices; il n'a pas encore eu le temps d'installer toutes ses vertus. Il vient de *Là-Bas*. Il n'a pas encore eu le temps d'arriver *Là-Haut*. En attendant, si vous êtes de vrais chrétiens, vous prierez pour J.-K. Huysmans ». Remarques profondément justes!

naire » dominant tout le long du volume, et que J.-K. Huysmans doit avoir retrouvé chez le brocanteur avec la palette de Zola, du Zola du *Ventre de Paris*. Au surplus, Huysmans-Durtal est de ceux qui diraient à la chaisière : « N. de D.! Je n'aime pas qu'on me dérange quand je prie! »

Georges Pellissier, le 8 juin, dans la *Revue Bleue* rattache aussi à la cuisine l'art de Huysmans :

Avec un bon estomac, M. J.-K. Huysmans eût été le plus exemplaire des naturalistes; mais il digérait mal. C'est pourquoi son naturalisme se teinta de pessimisme, d'un pessimisme tout subjectif et, si je puis dire, gastralgique. Il ne vit dans la nature que des choses nauséabondes, et, en les peignant, lui-même avait la nausée... Hélas, M. l'abbé Klein a beau faire de Durtal un nouvel Augustin et M. l'abbé Mugnier un autre Lacordaire, je crains qu'il ne soit — lui-même le dit — « à jamais fichu! » Dans ses crises d'estomac, il fréquentera encore les églises, il s'y attendrira sincèrement et réservera aux filles les effets de cette tendresse.

Ce sont décidément les laïques — et qui tous ne sont point gens de droite — qui se montrent les plus sévères envers Huysmans, les plus sceptiques à l'endroit de ses sentiments et de la sincérité de sa foi. Voici l'abbé P. Moniquet qui, dans *la Revue du Monde Catholique* du 1er août, ne craint pas de se ranger aux côtés de l'abbé Mugnier et de l'abbé Klein; encore qu'il fasse comme eux quelques réserves — et les mêmes — il écrit :

Combien d'abbés Gévresin ne demanderaient qu'à serrer la main de Durtal.

Voilà au moins une parole digne d'un pasteur (2).

(2) La réponse de J.-K. Huysmans à cet article de l'abbé Moniquet a été publiée, au lendemain de la mort de l'écrivain (*Figaro*, 17 mai 1907), sous le titre : Une lettre de J.-K. Huysmans, *L'Art et l'Eglise*. Mais par suite d'une faute de lecture, on a daté cette lettre du 7 août 1905, bien qu'elle portât l'adresse 11, rue de Sèvres, et bien qu'elle répliquât à l'article (désigné d'ailleurs dans la notice précédant le texte), publié par le *Monde catholique* — et qui n'est autre que l'article du 1er août 1895. Les

Les jours passent, et si le flot des coupures d'agences est moins gonflé, il n'est pas tari. Mais beaucoup d'articles ne font que répéter ce que déjà nous avons lu. Glanons pourtant encore cette « Figurine » de J.-K. Huysmans publiée dans le *Temps* du 24 décembre pour le Noël du romancier :

Rapproché de ses autres ouvrages, éclairé par eux et les éclairant, le dernier livre de M. Huysmans nous fait concevoir une aventure morale d'un rare intérêt : la transformation du naturalisme en mysticisme et la purification d'une âme par le dégoût. J'appelle ici de ce mot très impropre de « naturalisme » le genre de littérature qui fut en faveur de 1875 à 1885 ou à peu près. Il se distingue expressément du réalisme. Car le réalisme est tranquille, simple et court; il n'ajoute pas à la laideur des choses; il n'en souffre pas; il ne saurait jamais en être excédé. Les vrais réalistes sont Hérondas, Pétrone, Alain Lesage. Leur disposition d'esprit est radicalement antichrétienne. Mais il y avait sans doute un germe chrétien dans les furieux dégoûts qu'exprimaient les

éditeurs ont lu 1905 au lieu de 1895. Quoi qu'il en soit, on trouve dans cette lettre d'intéressants détails :

« Vous parlez d'excès de sincérité. En aurait-on donc jamais trop? Cette scène de la confession qui a gêné bien des gens, et qui, je vous l'avoue, m'a moi-même un peu troublé, alors qu'après l'apparition du livre elle me fut reprochée de toutes parts, cette scène, elle était absolument nécessaire; aujourd'hui, j'en suis sûr... Eh bien! cette scène, elle a bouleversé des âmes hésitantes, inquiètes; elle a été l'agent le plus actif des conversions qu'a opérées *En Route*, surtout dans le monde des protestants... En ce qui concerne mon iniquité envers le clergé, j'avoue avoir été injuste et conviens que, si cette tenue a pu aider à agir sur la clientèle profane que je visais, et qui, ayant vécu comme moi dans une connaissance insuffisante des prêtres, n'eût pas pris mon livre au sérieux si j'en avais fait l'éloge, il n'en est pas moins vrai que le clergé vaut mieux que ce qu'en dit *En Route*.

« Il y a des abbés Gévresin, dites-vous. Oui, mais alors, je n'en avais ouï parler. Car on a bien tort de chercher l'abbé Gévresin de mon livre. Il n'existait pas lorsque je l'écrivis, pour moi, du moins. J'ai dû marcher à peu près seul, et ce n'était pas doux! J'ai juste connu un abbé pour me donner un mot d'introduction auprès de la Trappe... En somme, le type de l'abbé Gévresin était pour moi la préfiguration du prêtre espéré et que j'ai trouvé, ou plutôt que l'on m'a fait trouver... »

J'ai dit plus haut que le rôle de l'abbé Mugnier dut être tout de prudence, en raison du caractère ombrageux d'Huysmans. Les « consolants fanaux » qu'il cherchait, il fallait le mettre sur la voie qui lui permettrait de les apercevoir, mais bien les lui laisser découvrir lui-même. Et c'est pourquoi l'abbé Mugnier s'est toujours défendu d'être l'abbé Gévresin, bien que son rôle ait été décisif.

premiers livres de M. Huysmans. L'exactitude flamande des peintures y aboutissait à de soudains haut-le-cœur. Les sujets étaient si bas, et la bassesse en était étalée avec un si sombre parti pris, l'auteur s'excitait dans une vision si méprisante, si inventrice de platitude et d'ordures, que je me suis demandé jadis (Cf. *Contemporains*, I, 311-335) si cette vision n'était point un jeu d'art maladif et que j'ai suspecté la vérité de ces minutieuses nausées. Je vois bien aujourd'hui que je me trompais. Non, jamais le monde n'a si étrangement pué au nez d'un homme...

Et Jules Lemaître d'analyser l'attitude d'Huysmans devant la vie, son sentiment de la laideur des hommes et des choses de la chair, sa complaisance, cependant, pour cette laideur, se traduisant par sa virtuosité à décrire l'impureté. Tout cela, on le trouvera au tome IV des *Contemporains*, pp. 116-120, où l'article est reproduit. Je l'abrège donc pour arriver à la conclusion : « Le haut-de-cœur qu'il ne pouvait manquer d'éprouver devant le naturalisme l'a jeté dans le mysticisme. » Mais

sa chasteté n'est peut-être qu'un moment singulier de son impureté, et son tragique catholicisme qu'un moment de sa curiosité de sentir. Ce point, Durtal pourra-t-il s'y fixer? On a vu des prostituées prises tout à coup d'une horreur physique insurmontable pour leurs besognes habituelles. L'abus de leur corps avait totalement aboli en elles le désir; apaisées, endormies, amorties, angélisées, la seule approche de l'ancien péché les eût fait s'évanouir d'épouvante. Le lendemain, la plupart revenaient à leur vomissement. Mais quelques-unes devenaient sainte Thaïs ou sainte Marie l'Egyptienne. Les voies de Dieu sont impénétrables... (3).

(3) Je n'ai point fait mention des journaux et des périodiques étrangers. Mais il faut se borner et si je devais recueillir tous les articles du registre gris, me contentant même, comme je l'ai fait pour les principaux, de les analyser, il y faudrait dix ou vingt volumes. Je citerai donc seulement les titres des critiques essentielles parues hors de France :

Für und wider die Religion, Félix Vogt, *Frankfurter Zeitung*, 29 avril 1895. (Pour et contre la religion.)

Ein Bussfertiger Naturalist, S. T. *National Zeitung* (Berlin), 18 avril (Un naturaliste pénitent.)

Börsen Courrier, Berlin, 28 avril.

Neue Zürcher Zeitung (Zurich), 27 mai.

§

Tout ce bruit, autour de son livre, surprend un peu Huysmans : que les diableries et la messe noire de *Là-Bas* aient piqué au vif la curiosité des lecteurs, rien d'étonnant, en somme. Mais la mystique, mais la liturgie, si loin des sceptiques, n'est-ce point miraculeux que de tels sujets fassent acheter un roman? Huysmans s'en étonne dans une lettre à M. Rivière, en continuant de lui envoyer des coupures de journaux, — car M. Bruno, personnage d'*En Route,* comment ne s'intéresserait-il pas au succès du livre?

Huysmans, au demeurant, garde au milieu de ces événements sa sérénité. Qu'on le ridiculise, qu'on l'accuse de jouer la triste comédie d'une conversion feinte, il hausserait simplement les épaules si Rome n'avait semblé s'émouvoir. Mais *En Route* fait des conversions et de tous côtés on les signale : l'abbesse de Fiancey, dans la Drôme, ses voisins, les Jésuites de la rue de Sèvres, des correspondants de Hollande lui apportent par leur témoignage « la plus belle défense que Dieu lui ait donnée pour son livre et lui montrent qu'il ne s'était pas trompé ». Chose curieuse, même, G. Bois, le rédacteur de *la Vérité* qui « avait fait un article à fond de train sur *En Route* », est lui-même témoin d'une de ces conversions. Belle réplique à ses critiques, note Huysmans : « il doit s'avouer, sans doute, qu'il n'a rien compris à mon livre ». Et Saint-Sulpice, bientôt, offre publiquement au converti une marque formelle de sympathie en lui confiant la rédaction d'une Préface pour la réimpression du *Petit Catéchisme Liturgique* de l'Abbé Dutilliet. Saint-Sulpice sait ce qu'il

Il Giornale, Rome, 4 mai (article signé Hugh).
La Justice Sociale, Bruxelles, 28 mai.
El Nacional, Mexico, 2 mai 1895.
Novoié Vremia, Pétersbourg, 1/23 mai 1895 (feuilleton).
Morgenbladet, Christiania, numéro littéraire du 28 avril (Just Bing).
Speaker, Londres, 18 mai (*Mr. Huysmans' conversion*).
National Observer, Edimbourg, 1er juin.
The Guardian, Londres, 7 août.

faut penser d'*En Route :* lorsque l'auteur éprouvait des doutes, des scrupules sur la partie théologique du livre, il s'en ouvrit à l'abbé Mugnier. Et celui-ci lui recommanda de soumettre ces chapitres à un prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Gabriel Ferret, qui fut « plus qu'un censeur compétent, un père spirituel (4) ». C'est à lui qu'est dédiée *la Cathédrale,* et sa mort survenue en 1897 causa à Huysmans les plus vifs regrets.

Entre temps, *En Route* est salué par les écrivains les moins suspects de cléricalisme comme un maître livre. Edmond de Goncourt note en son *Journal* (tome IX, p. 328) :

Lu *En Route.* Un vrai plaisir dans ce livre à la dégustation d'une épithète, d'une image (5). La célébration du plain-chant merveilleusement faite par l'écrivain catholique.

Huysmans s'était bien placé sur le vrai terrain : celui de l'art, et le succès de son livre, grâce à cela, devait grandir encore. Au bout de trente-cinq ans, on lit toujours *En Route.* Innombrables sont les articles qui, depuis ceux que nous venons de parcourir, ont été consacrés à ce roman, et je dois arrêter ici leur examen. Pourtant je veux citer encore, pour conclure, quelques lignes d'une pénétrante étude d'André Thérive publiée dans le *Correspondant* du 25 avril 1924, car elles disent bien les raisons de ce persistant succès :

Il n'y a pas de monument littéraire plus étroitement, plus effrontément personnel que celui que Huysmans a laissé après lui. Cette seule qualité, qui suppose bien des limites, suppose aussi une profondeur véritable. En effet, il y a dans l'histoire des lettres deux sortes d'écrits propres à susciter des dévotions : ce sont les écrits de génie; et ils peuvent être aussi impersonnels qu'on voudra; ce sont aussi les confessions, même naïves, même minuscules. Car il existe un gé-

(4) Abbé Mugnier, *loc. cit.*, p. 32.
(5) « Un sensorium de saveurs, voilà l'âme mystérieuse de M. J.-K. Huysmans », notera Ch. Maurras dans la *Revue Encyclopédique* (1895).

nie de la création proprement dite, qui sert aux auteurs à s'évader de leur individu et à objectiver puissamment; il en existe un autre qui est, si j'ose dire, celui de l'asservissement à son âme. Elle sera peut-être, cette âme, bornée et privée de mérites sublimes; au moins découvrira-t-elle ses racines qui plongent dans le terreau commun à tous les hommes; et à force de sincérité, fera-t-elle approfondir à chacun ce domaine mesquin et pitoyable qui est le premier patrimoine qu'il possède, et le dernier qu'il songe à explorer. En outre, Huysmans représente aux yeux de ses dévots autre chose qu'une âme si simple et si vulgaire. Il fut doué d'un génie satirique que reconnaissent ses ennemis mêmes en le détestant, en avouant les répugnances qu'il leur inspire. Cette veine de caricature qu'il fouilla dans le monde offert à sa cruauté n'avait certes jamais été exploitée aussi continuement, — j'ajoute aussi poétiquement. Car il sera possible de trouver dans Huysmans un des plus vrais génies fantastiques que nous ayons dans nos lettres...

Et enfin, résumant le rôle de ce génie, Thérive concluait :

Dessiller laborieusement les yeux idéalistes, accommoder de nouveau la vue aux vulgarités et aux laideurs que l'on a perdu l'habitude de percevoir, mais aux fins de jeter l'homme à genoux, de lui faire implorer la grâce de sa tristesse et de son ignominie, voilà la tâche de Huysmans, voilà ce qu'il a soutenu longtemps comme un véritable apostolat. A sa façon, il a réussi à l'exercer; et, toutes proportions gardées, comme Baudelaire et aussi comme Pascal.

Or qu'est-ce que cette réussite, sinon celle de la téméraire alliance du naturalisme et du spiritualisme, réalisée dans *En Route*, — alliance que les timides reprochèrent si durement à Huysmans?

RENÉ DUMESNIL.

« *FIGURES* »

HENRI BREMOND

—

De savoir que M. Henri Bremond, qui est né à Aix-en-Provence, d'une très ancicenne famille provençale, a passé en Angleterre dix ans de sa vie — et dix ans à l'âge où les impressions qui marquent la pensée d'un jeune homme sont les plus vives — ne donne pas, sans doute, la clef de sa personnalité, mais aide à comprendre certains caractères de celle-ci, et peut-être les principaux...

En 1882, en effet, comme il atteignait sa dix-septième année, il fut envoyé par les Jésuites dans la Compagnie desquels il était entré, faire son noviciat à Hastings, puis de là à Mold, au fond du Pays de Galles.

Tout en étudiant la scolastique, il s'initia à la littérature de nos voisins, et plus particulièrement à leur poésie lyrique, si différente de la nôtre — ou qui l'a été, jusqu'au Romantisme — et il s'émerveilla de la révélation d'idées et de sentiments, étrangers à ceux qu'il avait recueillis dans son enfance, ou dont les racines plongeaient dans son hérédité latine.

Peut-être assimila-t-il, dès lors, par l'exemple d'œuvres où se décèle la palpitation de la vie même de l'âme, et selon une idée qui lui devint, par la suite, essentielle, la poésie à la prière...

En tout cas, son intimité avec des écrivains en vers, qui accordent une importance plus grande à l'activité mentale qu'à l'activité cérébrale, l'engagea, par une ouverture psychologique très séduisante, sur la voie de l'analyse du phénomène religieux; et il projetait d'écrire la vie

de certains mystiques anglais quand il fit à Athènes, où il était allé prêcher le carême dans la cathédrale catholique, la rencontre de Maurice Barrès sur un échafaudage du Parthénon.

Rencontre décisive, puisque c'est à elle que nous devons qu'il ait entrepris une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours,* au lieu des quelques hagiographies dont il avait commencé l'exécution.

« Imagine-t-on, a-t-il dit, l'œuvre admirable qu'écrirait sur un tel sujet un Sainte-Beuve chrétien? » Et nul doute qu'il ne se soit proposé pour modèle ce critique, très instruit, d'ailleurs, de la poésie anglaise, autant à cause des affinités qu'il se sentait avec lui, que de l'éloge que lui en avait fait Barrès, qui tenait l'auteur de *Port-Royal* et des *Lundis* pour le plus grand analyste et évocateur d'hommes qui ait été avec Shakespeare et Balzac.

A la vérité, après s'être introduit dans le mystère de la vie « de l'âme qui vient ou revient à la religion », à l. suite de quelques catholiques d'outre-Manche, et de Newman en particulier, c'est en disciple de Sainte-Beuve et en disciple souvent égal à ce maître par sa curiosité alerte et vigilante, sa délicate compréhension ou sa divination, qu'il a cherché, moins à mettre en lumière le côté littéraire et historique que le côté moral et surtout spirituel de son sujet.

Afin d'avoir toute la liberté nécessaire à un travail où sa très forte personnalité lui interdisait, cependant, de n'apporter qu'une intelligence purement objective, il a quitté la Compagnie de Jésus pour n'être plus qu'un prêtre séculier. Mais, entre les thomistes, qui lui reprochent parmi maintes choses d'avoir pris parti pour Fénelon contre Bossuet, et feu Paul Souday, qui ne lui ménageait pas les brocards, il lui a fallu mettre au service de son courage toutes les ressources de son ironie pour mener à bien sa tâche et montrer l'inefficacité de

l'intervention de la raison dans l'expérience mystique, ou son impuissance « à établir un contact direct, réel, intime » entre le croyant et Dieu.

Qu'on l'ait, pour ce motif, accusé d'anti-intellectualisme, rien de moins surprenant quand on sait la simplicité qui préside aux arrêts des classificateurs. Dénier à la raison le pouvoir de tout expliquer par ses seules lumières, ce n'est pas contester son utilité. Mais M. Bremond, je le reconnais, ne laisse pas de pousser parfois un peu loin « l'esprit de finesse », et comme il est précieux par excès de subtilité, il est aussi paradoxal par malice...

Que l'on se rappelle qu'il s'est « déprovencialisé » en Angleterre au point de demeurer presque insensible en présence de la beauté hellénique, et qu'en même temps qu'il apprenait à considérer les choses par leur côté concret dans ce pays du réalisme, il s'y initiait non seulement au lyrisme le plus *ethereal,* mais au charme *esthète* le plus raffiné.

A peine avait-il remis le pied sur le continent qu'il s'y engouait de Mallarmé, de M. Francis Vielé-Griffin et des Symbolistes auxquels il consacrait de pénétrantes pages de critique dans *Les Etudes*. Et, parallèlement à celui du mysticisme sacré, il a toujours poursuivi l'approfondissement du mysticisme profane, si je puis dire, en établissant de ce fait, entre les éléments extra-rationnels de la religion et ceux de la poésie, une confusion qui l'a induit à énoncer : « La poésie pure est silence, comme la mystique »...

Mais rien n'est indifférent dans sa dialectique sinueuse, sinon embrouillée, et qui mêle aux fils d'or les fils de soie de toutes les couleurs, et les fils de laine ou même de coton... Je crois qu'il a raison, sur l'essentiel, parce qu'il parle de la poésie comme il parle de la foi, en homme qui sent avec intensité l'une et l'autre, et qui, par là, les atteint dans leur racine même.

S'il tourne autour de son sujet, au lieu de l'aborder de front par des voies logiques, jamais il ne s'en écarte, et la drôlerie de sa pétulance n'a d'égale que la saveur — relevée d'un grain d'encens ou « d'humour sacré » — de sa familiarité.

On pourrait lui appliquer ce qu'il a dit de Sainte-Beuve, dont il a voulu faire, par sympathie, un catholique *ex cathedra* : trois hommes sont en lui : « le critique passionné, l'artiste souverain du goût, le révélateur d'âmes ». Mais il faudrait admettre, bien entendu, que le goût n'est pas toujours nécessairement lié à la mesure...

JOHN CHARPENTIER.

LA BATAILLE DES CHANGES[1]

VII

DOMINICALE

Tout en se hâtant vers la Banque, Robert, d'une main fiévreuse, serrait au fond de sa poche la lettre qu'il savait par cœur. Parfois, il s'arrêtait net pour se la réciter, comme si elle allait lui révéler un autre visage qui calmerait son esprit. Pesant chaque terme, il s'hypnotisait sur l'espoir qu'au dernier moment Mignot n'avait pas consenti à mourir. Peut-être voguait-il tranquillement vers l'Amérique, dans l'intention d'y refaire sa vie? Une telle feinte lui semblait peu conforme au caractère de son ami, qui acceptait toujours si passivement les décisions du destin; cependant, il voulait admettre cette hypothèse. De toutes façons, il se promettait d'entourer sa jeune femme d'un dévouement fraternel, suivant le vœu de Mignot, qui ne lui avait écrit qu'afin de l'obliger à réparer. L'idée d'expiation consuma ses remords.

C'était un samedi, jour où les transactions en changes n'ont lieu que le matin. Avant le départ en Bourse, Joseph Kahn manda Robert dans son bureau.

— Aucune position en souffrance? interrogea-t-il en le fixant.

— Non, complètement liquidé.

— N'étiez-vous pas lié avec le cambiste de la Banque d'Extrême-Orient?

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 776 et 777.

Sous ce regard inquisiteur, Robert, décontenancé, répondit :

— En effet, il était mon ami.

— Vous pouvez parler au passé, répliqua le Directeur, car on est fort inquiet de sa disparition. En connaissez-vous la cause?

— Je la devine.

— Avons-nous des engagements avec cette maison?

— Aucun.

Les traits de Joseph Kahn se détendirent.

— Certes, je connais votre prudence, ajouta le banquier; cependant, je ne saurais trop vous recommander, dans les circonstances actuelles, une extrême circonspection. De graves événements se préparent. Je ne vous en dis pas davantage. Pour le moment, contentez-vous d'observer le marché. La semaine prochaine, nous agirons.

Cette courte séance du matin ressemblait à une veillée d'armes. On pressentait que l'ennemi concentrait ses troupes, installait ses batteries, encerclait la place, en attendant l'assaut final. L'atmosphère était étouffante; une sourde angoisse étreignait les plus hardis.

Robert avait toujours été étonné de l'inertie des dirigeants, indifférents au sort de notre monnaie. Mais si Joseph Kahn l'avait alerté, c'est qu'il possédait quelques renseignements venus des hautes sphères. Impuissant jusqu'alors à combattre, le Gouvernement préparait-il en secret une défense acharnée ou se disposait-il à déclancher une offensive désespérée? Les prévisions de Mignot pouvaient donc se réaliser. Hélas, trop tard : le malheureux qui avait annoncé l'aube de la victoire était mort dans la nuit.

Saint-Elme, très entouré, comme un général dont le moindre mot est précieux, émettait des opinions hypocritement navrées sur notre marasme financier. Robert cueillit une phrase au passage.

— Le prestige de la France n'est certes pas perdu,

mais bien compromis; je ne vois pas l'homme assez énergique pour donner le coup de barre nécessaire.

Sur cette face plate de valet de la fortune s'étalait une satisfaction supérieure, une insolence de vainqueur qui excite les soldats au pillage.

— Le salaud! jura intérieurement Robert, plein de rage.

Il imaginait toute l'ampleur de la catastrophe : la ruine des épargnants, l'invasion de l'étranger, l'asservissement économique. Et, au premier plan de ce sombre tableau, la figure de Mignot — dont la fin tragique avait été causée par les avis pernicieux de cet homme — se dressait comme la victime symbolique tombée aux avant-postes.

Une haine froide le portait aux représailles. Avec quelle allégresse il bouterait dehors toute cette racaille! Il avait l'intuition que ces temps étaient proches.

Alors, afin de mieux participer aux phases de la bataille, lui qui, personnellement, ne spéculait jamais, vendit à découvert 100 Rio et 100 de Beers, à contre-courant de la tendance. Avec cette position, il mettrait plus d'acharnement à lutter contre un adversaire qu'il désirait abattre de toute la violence de ses rancunes accumulées.

Ce dimanche, Robert se réveilla tard. Par les rideaux entr'ouverts, un jour couleur de cendre s'insinuait dans la chambre. Sans courage, au creux de son lit, il vagabonda à travers ses rêveries. Souvent, à la veille d'un effort, il lessivait son âme, afin de recouvrer une vigueur neuve.

C'est en traquant les songes malsains qui le hantaient, que l'ombre importune de Mignot s'évanouit dans une brume subtilement tissée. Comment se serait-il disculpé d'une complaisance maladroite et répréhensible devant les craintes qu'avait manifestées hier Joseph Kahn ? Un blâme justifié l'aurait discrédité; peu après, de vagues soupçons l'auraient déboulonné de sa situation privilégiée. Les scrupules qu'avait enfantés sa conscience lui

parurent méprisables. Maintenant qu'il projetait une lumière nette sur le péril, tout son cœur s'élançait vers Marthe, dont la sagesse avertie lui avait épargné une irrémédiable sottise.

La conviction que seul l'amour avait pu inspirer à la jeune femme une si clairvoyante sollicitude l'emplit d'une joie sans borne. Il lui semblait qu'après s'être débattu dans la fièvre du doute on venait d'ouvrir toute grande une fenêtre sur des campagnes ensoleillées.

D'un geste vif, il rejeta les draps et, sur un rythme alerte, commença ses ablutions. Toute son espérance chantait en lui. Le déjeuner avec Marthe avait l'attrait d'une escapade amoureuse. Il s'habilla avec soin, car il savait son amie sensible à l'élégance. Elle-même recherchait les toilettes de ligne sobre, les harmonies sans tapage où se reflétaient ses goûts de femme qui raisonne tout, jusqu'à la mode. Sa ligne svelte lui donnait le privilège de prolonger sa jeunesse.

Il arriva le premier au restaurant de la place Saint-Michel. Robert se plaisait en cet endroit, à cause de la grâce du paysage : un bras de Seine aux eaux dormantes, de vieux quais aimables et la masse gothique de Notre-Dame sous un large ciel où chasse le vent.

Marthe, toujours très exacte, le rejoignit bientôt.

— Quelle délicieuse promenade ! C'est si beau, Paris avec son ciel délicat en ce mois acide de l'hiver finissant !

Elle était heureuse de communiquer à son ami le plaisir physique qu'elle avait si pleinement savouré. Et lui, Robert, l'admirait, légèrement enivré. Ils ne s'étaient pas vus depuis une semaine. Elle s'inquiéta tout de suite de ses affaires.

— Vous devez connaître des heures dures. Etes-vous dans le bon sens, au moins?

Le charme de Marthe s'évaporait toujours un peu quand elle entamait ce sujet. Il la rassura en souriant, au fond agacé de cette constante vigilance.

— Laissons cela, voulez-vous, et observons le repos dominical.

Le sachant tourmenté, elle était dépitée qu'il se refusât à se confier — comme s'il la trouvait indigne d'accueillir ses soucis. Elle n'insista pas, mais se promit de forcer par la ruse ses secrètes pensées. L'enthousiasme de Robert était fauché. Ainsi, toujours entre eux cette rupture de sentiments. Découragé, il se résigna aux banalités courantes.

A une table voisine, un quatuor de bourgeois s'entretenait des derniers événements de la Bourse; l'un d'eux se vantait d'avoir profité de la débâcle du franc. Il expliquait benoîtement que, bien que détestant spéculer, il était obligé de se défendre. Robert saisit cette occasion pour critiquer notre époque.

— Voilà le virus qui circule dans les veines de tous. Vous l'entendez, il tient à se défendre contre la faillite du pays. Il prend ses précautions, ce brave homme. Mais, en vérité, il n'a pas d'autre idéal que de gagner vite, sans effort, sur un malheur public. Telle est la cause du malaise dont nous souffrons. Avez-vous remarqué, par les beaux soirs d'été, ces diaphanes nuages d'insectes qui, au long des berges d'une rivière, vous accompagnent dans votre promenade? Ce sont des éphémères. Nés de la chaleur orageuse du jour, ils mourront avec la nuit. Pareils à ces troupes en délire, nous, rescapés de la guerre, nous tourbillonnons, affolés de vitesse, sans autre but que d'épuiser, en ces années d'incertitude, toutes les jouissances que procure l'argent instable. Et notre vie se danse sur un air de jazz.

— O mon sombre romantique, dit Marthe en lui caressant la joue, car, pour ne pas être entendu, il lui parlait à mi-voix, la figure rapprochée.

— Je vous en prie, répliqua-t-il, n'essayez pas de me convaincre que l'adresse à s'enrichir entre dans la catégorie des actions sublimes.

— Pourquoi pas, Robert? Depuis le début de ce déjeuner, j'ai remarqué votre air absorbé. Je n'ignore pas que des soucis graves vous hantent. Votre couplet amer et très « confession d'un enfant du siècle » ne me prouve-t-il pas que votre tempérament s'accommode mal de ces luttes qui vous semblent vaines? Toujours aux moments critiques vous éprouvez le besoin de quitter ce monde pour vous réfugier dans une Thébaïde où l'on se livre à des méditations supérieures. Mon ami, écoutez-moi, c'est mon cœur qui vous parle. Plus que jamais méfiez-vous de votre intelligence trop sensible. La bataille qui commence va être sévère. Engagez-vous dans la mêlée avec la foi en votre valeur. Ainsi, vous triompherez. Oui, je sais, mes paroles vous étonnent, vous choquent même un peu. Que m'importe! J'ai placé votre succès au-dessus de tout et je veux que vous réussissiez.

Les yeux brillants, le visage enflammé, elle avait prononcé ces derniers mots avec un tel accent passionné, que Robert se sentit comme embrasé. Elle continua :

— Dois-je vous dévoiler que votre existence est devenue la mienne? Je participe à vos angoisses et souvent je tremble que vous ne soyez en mauvaise posture, si j'apprends un mouvement brutal en Bourse. Comprenez-vous pourquoi, lorsque je vous ai vu, il y a quelques jours, si exposé, je me suis jetée entre vous et Mignot? Oh! certes, vous me chéririez davantage si je vous harcelais de coquetteries ou vous enveloppais de mièvres tendresses. Mais j'ai renoncé à mon propre bonheur, prévoyant même que vous oublierez l'amie dévouée des années difficiles quand vous aurez gagné la partie.

— Oh! Marthe, que dites-vous là! s'écria Robert profondément ému par cet aveu. Marthe, vous savez bien...

— Chut... le sommelier nous surveille...

Robert emprisonna ses deux mains dans les siennes.

— Vous êtes délicieuse, Marthe, murmura-t-il. Ce matin, en rêvant à vous, j'ai fait une grande découverte.

— Oh! je devine. Vous avez découvert que vous m'aimiez. Vous êtes donc dans un de vos bons jours?

— Trêve d'ironie. La chose est bien plus sérieuse : je suis très inquiet sur l'évolution de vos sentiments.

— Ne vous mettez pas en peine : je saurai me tirer d'affaire.

Enervée, elle laissa fuser un rire qui sonnait faux. Il continua négligemment :

— Et j'ai prémédité de terminer l'après-midi chez moi.

— A la bonne heure, vous avez de la suite dans les idées.

— Mais non, Marthe. Vous savez bien que vous n'avez rien à redouter de nos chastes tête-à-tête. Si vous voulez, nous rangerons la bibliothèque pour satisfaire à ma manie de déplacer des bouquins, d'en ouvrir quelques-uns au hasard et de les commenter à notre fantaisie.

— Excellent programme, approuva-t-elle d'un air dégagé.

Une giboulée les accueillit comme ils sortaient du restaurant. Ils prirent un taxi. Durant le court trajet jusqu'à la rue Guynemer, Marthe songeait. Le don d'elle-même, c'était l'apothéose du grand amour qui enchaînerait sa vie. Aussi, lui répugnait-il de céder par faiblesse, attendrissement, par surprise des sens, dans un vertige, pendant que la pluie tambourine les vitres. Cette situation romanesque offensait sa pudeur. Certainement, Robert, silencieux à ses côtés, devait élaborer une savante stratégie. Elle sourit, résolue encore à résister jusqu'à l'aboutissement de ses projets ambitieux.

A peine étaient-ils arrivés, que le timbre d'entrée retentit. Maudissant l'importun, Robert alla ouvrir. Pâle et défaite, Mme Mignot apparut dans l'encadrement de la porte.

— Excusez-moi, dit-elle tout de suite. Depuis une heure, derrière la grille du Luxembourg, je vous guettais.

J'aurais attendu jusqu'à la nuit, car je ne peux plus vivre ainsi.

Elle éclata subitement en sanglots, la face enfouie dans ses mains gantées. Elle portait sur elle l'odeur de la rue mouillée.

— Remettez-vous, je vous en prie, et venez dans la bibliothèque. J'y suis avec une amie, Mme Verneuil.

D'un bras protecteur posé sur son épaule, il la dirigea vers le bureau. Il fit les sommaires présentations. Marthe, un peu décontenancée, salua, pressentant le drame.

— Voulez-vous que je me retire? demanda-t-elle.

— Oh! non, Madame, vous pouvez m'entendre, répliqua aussitôt Mme Mignot. Je suis si malheureuse!

Elle tamponnait ses paupières gonflées, confuse de son désarroi. A la dérobée, Robert observait son amie qui, d'un regard surpris, l'interrogeait. Singulier ressentiment, il n'était pas fâché que Marthe, après avoir vanté les avantages de ses conseils, en constatât les effets.

— Voilà en deux mots pourquoi je suis venue, commença avec volubilité Mme Mignot. C'est vendredi soir que je vous ai vu, n'est-ce pas? Samedi, au premier courrier, je comptais sur une lettre de Jean. Rien. Après cette nuit d'insomnie, je dévorai les faits divers des journaux. Aucune indication. J'eus la pensée de téléphoner à la Banque; une prudence intuitive me retint. Je fis bien, car, l'après-midi, un collègue qui seconde mon mari, M. Tronchet, vénait me voir, inquiet de cette absence insolite. Sans perdre la tête, j'expliquai que Jean avait été appelé subitement auprès d'une parente très malade. Malgré mon assurance, je lisais dans ses yeux pitoyables qu'il ne me croyait pas. Du reste, il n'eut pas l'air d'attacher d'importance à l'alibi que je venais de forger.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, elle cherchait à dominer son émotion, afin de pouvoir sans défaillance poursuivre son récit.

— M. Tronchet, continua-t-elle, alla droit au but. Mon

mari avait pris une forte position en change. Il parait que la perte très lourde se chiffre à plusieurs millions. Or, jusqu'ici Jean avait réussi à dissimuler cette spéculation. Son absence, coïncidant avec la révélation d'un gros découvert à Londres, avait éveillé les soupçons de sa Direction, qui venait de décider la vérification des écritures pour lundi matin, c'est-à-dire demain. Il ressortait clairement que Jean était accusé de malversation, si ce n'est pire. Mon Dieu, comment a-t-il pu être entraîné à jouer, lui si pondéré, si simple dans ses goûts? Afin d'évincer ce M. Tronchet, je promis de télégraphier à la prétendue parente malade. Maintenant, impossible de reculer, il faut que je joigne mon mari. Vous seul pouvez m'aider, car je suis certaine que vous êtes dans ses secrets. Tenez, une preuve. Un soir, Jean rentra tard à la maison. Il exultait : « J'ai dîné avec Lucques, disait-il, et je suis sûr que tout va s'arranger. Ah! quel poids de moins! » J'en conclus que vous vous étiez mis d'accord pour quelque combinaison. Donc, ayant une telle confiance en vous, il a dû vous faire part de ses projets. Eclairez-moi au milieu de ces ténèbres où je m'égare. Un escroc, lui? Allons donc! L'homme le plus loyal, le plus droit du monde. Il lui suffira de se présenter à son poste pour qu'on l'absolve. Je fais appel à votre honneur; pendant qu'il en est temps encore, sauvez mon mari en me faisant connaître sa retraite. J'irai le trouver, je lui parlerai...

Robert hésita une seconde.

— J'ignore son adresse.

Mme Mignot le scruta avec des yeux agrandis par l'effroi.

— Il ne s'est pas tué, n'est-ce pas?

— Non, non, s'écria Robert.

— Alors... Il vous a écrit, j'en ai la conviction. Ne me laissez pas dans ce doute épouvantable.

Robert se recueillit. Il ne pouvait montrer la lettre,

dont les mots terribles l'assourdissaient d'une telle clameur qu'il lui semblait qu'ils allaient déferler dans le silence. Mme Mignot attendait, anxieuse. Enfin, pour échapper à cette torture, elle se tourna vers Marthe, qui, muette, suivait les péripéties de cette scène, pleine de compassion envers l'un et l'autre, arc-boutés de chaque côté d'une porte fermée.

— Madame, vous me comprendrez, car vous êtes une femme. Mon mari, c'est toute ma vie. Ayez pitié!

Marthe répondit, gênée :

— Je compatis à votre malheur, Madame. Mais que voulez-vous que je fasse?

— Intercédez auprès de M. Lucques qui, je le sens, connaît la vérité. Quelle qu'elle soit, qu'il me la dise, dussé-je n'y pas survivre.

Elle suppliait, les mains en avant, prête à se jeter à genoux. Robert ne put souffrir davantage cette situation pénible. Il se décida à parler :

— Je sais ce qu'est devenu votre mari.

— Montrez-moi sa lettre!

— Il ne m'a pas écrit... il m'a téléphoné.

— Ce n'est pas vrai, il vous a écrit, je veux cette lettre!

Elle s'accrochait à cette idée. Une lettre, c'est un reflet d'âme; au fond des phrases, elle découvrirait le mystère. Mais Robert affirma de nouveau :

— Je vous assure que Mignot m'a téléphoné du Havre, deux heures avant de s'embarquer pour New-York.

— Sur quel paquebot?

— Il ne me l'a pas spécifié.

— Je chercherai. Continuez.

La voix nette, elle réclamait des précisions.

— En effet, Madame, votre mari m'avait exposé ses difficultés. Il n'a pas voulu suivre mes indications. L'avenir lui donnera peut-être raison, mais, en matière spéculative, on doit calculer son élan. Bref, malgré toute ma

bonne volonté, je me suis trouvé dans l'impossibilité absolue de lui apporter le concours qu'il réclamait.

— Tout cela coïncide parfaitement avec le changement brusque que je constatai dans l'humeur de mon mari quelques jours après ce fameux dîner. En somme, vous lui avez retiré une main secourable au moment où, désespéré, il tendait les bras vers vous.

— Vous formulez là un jugement téméraire, Madame, répliqua Robert troublé. Je vous répète...

— C'est bien, Monsieur. Ne vous disculpez pas. Au fait. Quand Jean vous a-t-il téléphoné?

— Hier matin.

— Il eût été convenable de me communiquer cette prétendue conversation, puisque la veille vous m'assuriez de votre entier dévouement. Et que vous disait-il?

— Qu'il espérait recommencer sa vie aux Etats-Unis.

— Voilà un plan médité avec soin. Pas un mot à mon égard?

— Mais si, naturellement. Dès qu'il aurait une situation, il vous écrirait.

— Et vous n'avez pas pensé que votre devoir était d'accourir chez moi et qu'en n'agissant pas ainsi vous vous rendiez coupable de sa fuite, qui peut le déshonorer? Allons, Monsieur, plus de détours! J'exige maintenant que vous me donniez sa lettre explicative. Cette lettre, entendez-vous, je la veux...

Elle s'était levée, blême de colère, disposée à tous les excès. Robert, pour la calmer, lui saisit le poignet. Elle s'arracha à ce contact et, haineuse, lui cria dans la face :

— Vous n'êtes qu'un lâche, vous et tous ceux de votre espèce. L'argent, votre immonde argent, vous a fait un cœur de roc. Sachant que mon mari était sans défense, vous l'avez frappé jusqu'à ce qu'il succombe, car il vous faut des victimes pour réussir vos sales coups de Bourse.

Etourdi par ces invectives, Robert ne ripostait pas. Marthe s'interposa :

— Bien que les circonstances vous excusent, Madame...

L'autre l'arrêta net :

— De quoi vous mêlez-vous? Ah! vous pouvez être fière de votre amant!

— En voilà assez! s'écria Robert. Vos propos confinent à la démence.

Elle fit un effort pour répondre, balbutia des choses indistinctes, puis, soudain, glissa évanouie. Marthe se précipita :

— Aidez-moi à la relever.

— C'est presque une enfant.

— Portez-la sur votre lit.

— La douleur l'a brisée.

Ils n'osaient se regarder.

— Ce n'est qu'une syncope, je vais la soigner. Il serait préférable qu'à son réveil elle ne vous vît pas.

Il se retira sur la pointe des pieds et s'enferma dans son bureau. Les allées et venues de Marthe, qui s'activait derrière la cloison, grignotaient les secondes de leur bruit de souris. Puis, le silence. Ayant levé le rideau, il s'absorba dans la contemplation du jardin désert, ruisselant sous une averse. Des pensées incohérentes traversaient son cerveau vide. Un cri jaillit du fond de son être.

— Quelle absurdité! Mais il n'est pas ma victime.

Il crut avoir parlé à voix haute et fut accablé de n'entendre aucune résonance.

Un pas léger, le frôlement d'une robe, une pression douce sur son épaule, et il fut réconforté par la présence de Marthe.

— Elle dort. Ne troublons pas son repos. Pauvre femme, je la plains.

Debout à ses côtés, elle s'appuyait contre lui.

— Pourquoi m'avez-vous caché tout ce drame? demanda-t-elle.

— Ah! Marthe, n'ajoutez pas vos reproches à mes remords.

— Vos remords, mon ami? Voilà un mot singulier.

Elle le dévisageait, cherchant s'il l'accusait également. Il baissa les yeux pour échapper à cet examen.

— Tenez, voici ce que Mignot m'a écrit. Car j'ai bien reçu sa dernière confidence. Vous apprécierez.

Elle lut la lettre avidement.

— Rien ne prouve qu'il se soit donné la mort, conclut-elle. Votre ami a pu se raviser.

— Je ne crois pas, Marthe. C'était un faible que la rafale emporte.

— Sa tendresse pour sa femme l'a peut-être sauvé.

— Il se sentait perdu. Ah! Marthe, Marthe, qu'avons-nous fait là?

Elle se recula vivement, blessée par ce trait. Dans un éclair, tout un état d'âme s'illuminait, comme pendant l'orage un paysage surgit de la nuit, sous la blanche clarté d'un ciel déchiré. Avec une véhémence contenue, elle répliqua :

— Telles sont les idées qui vous rongent! Ainsi, nous nous serions associés pour causer la perte de ce malheureux Mignot? C'est insensé! Est-ce vous qui l'avez entraîné à la ruine? Non, n'est-ce pas?

— Vous ai-je appris qui l'avait attiré dans cette impasse, puis abandonné, mortellement touché ? Saint-Elme, toujours Saint-Elme.

— Mon pauvre ami, entendez-vous m'offenser en me jetant ce nom à la face? Faut-il vous avouer les souffrances que m'a fait endurer cet homme, mes dégoûts, mes rancœurs?

— En tous lieux je me heurte à lui. Même parmi vos souvenirs, il est là, me narguant avec son sourire irritant.

— Ah! taisez-vous, Robert, je vous en prie, ne prononcez pas des paroles que votre cœur désapprouverait plus tard !

Il enserra dans la coupe de ses mains cette figure bouleversée.

— Qu'y a-t-il derrière ce front? L'orgueil, rien que l'orgueil.

Elle nia d'un mouvement de tête, tandis que ses prunelles embuées le fixaient d'un regard terni. Sa physionomie exprimait la crainte de n'être pas devinée, l'angoisse d'assister au naufrage de ses espérances. La gorge contractée, elle n'osait prononcer un mot, comme si le moindre son dût briser le fragile cristal de cette minute décisive. Robert, ému par la défaite de cette femme altière, l'enveloppa d'un geste caressant et cacha contre sa poitrine le cher visage où brillaient des larmes.

— Marthe, c'est donc vrai. J'étais aveugle...

Il étreignait chastement ce corps qu'il avait désiré avec tant d'ardeur. Puis ils échangèrent leur premier baiser d'amour, un baiser timide, presque maladroit, les lèvres closes.

Redoutant d'être surprise, elle se dégagea et entrebâilla la porte avec précaution : Mme Mignot dormait toujours d'un sommeil agité, la joue écrasée dans son coude, la main crispée sur un sein découvert. Marthe s'approcha à pas feutrés et s'assit au chevet du lit. Comme Robert voulait la suivre, elle le retint au seuil de la chambre, un doigt sur la bouche. Il retourna dans la bibliothèque, et là, encore étourdi, s'appliqua à savourer ce bonheur qu'il avait atteint par une voie imprévue. Un murmure confus l'arracha à sa torpeur. Puis des sanglots ouatés qu'apaisaient des phrases consolatrices. Il entendit :

— J'ai été folle! Ah! ne me quittez pas! Je voudrais mourir.

Après un long temps, Marthe revint.

— Elle se rhabille. Je vais l'accompagner jusqu'à sa demeure, car c'est une charité de la soutenir dans son calvaire. Nous passerons par la salle à manger. Adieu, Ro-

bert. Je vous verrai demain... Mais qu'avez-vous? Vos yeux me fuient. Vous êtes fâché?

— C'est cela, Marthe. A demain, dit-il d'un air contraint.

— Oh! mon ami, ne me gâchez pas le plus beau jour de ma vie.

Et ce fut la solitude.

Inerte, submergé par l'ombre crépusculaire, il rêva longuement à Marthe, à cet amour éclos dans la détresse de leur cœur et qui, étrange obsession, lui apparaissait comme l'offrande d'un ami disparu.

VIII

LA BATAILLE DES CHANGES

Dès son arrivée matinale à la Banque, Robert demanda la communication avec Zurich, qui, comme toute l'Europe centrale, travaillait les changes une heure avant Paris. Il était persuadé qu'il obtiendrait de la Suisse une tendance particulièrement intéressante à connaître dans la rude partie qu'il allait jouer.

Afin de maîtriser son impatience, il s'efforçait en vain de combler, avec de chers souvenirs, les dix minutes d'attente que l'Inter lui avait annoncées. Mais, rétive, sa pensée ne pouvait franchir la passerelle qui le reliait aux événements de la veille. Déjà, il appareillait vers d'autres émotions. La semaine agitée qu'il prévoyait requérait toute son énergie, tout son sang-froid. Et s'il emportait secrètement, contre son cœur, une merveilleuse promesse de bonheur, la situation commandait qu'il ne dépensât pas ses forces dans des rêves d'amour.

Devant lui s'étalait son champ d'action : une immense table d'acajou devant laquelle s'assiéront tout à l'heure ses deux collaborateurs. A chaque place était encastré un standard téléphonique qui permettait d'être en rapports directs avec les courtiers de changes. Au repos, ces standards, avec l'alignement de leurs boutons sur plusieurs

rangs, rappelaient une parade de soldats noirs. Dès que l'activité régnait, les ampoules lumineuses s'allumaient, rouges et vertes, et dansaient, comme des feux follets, au rythme des affaires. Trois cabines téléphoniques, pour les communications avec l'étranger, meublaient le fond de la salle. Les murs sévères étaient ornés de graphiques et d'un vaste planisphère que ceinturaient les câbles de la Western Union.

C'est dans ce poste de combat que, depuis de nombreuses années, sa vie était cloîtrée. La hantise en était si puissante, qu'il ne réussissait jamais à s'en évader tout à fait. Que de fois, parmi ses amis, en voyage, pendant les vacances, auprès de Marthe, à travers ses songes même, il revenait, prisonnier volontaire, dans sa cellule. En tous lieux il respirait la fumée de la drogue dont il était intoxiqué. Tyrannique, la spéculation avait casqué son front.

Aujourd'hui, une seule idée fixe enfiévrait son cerveau: le cours de la livre que tout à l'heure lui jetterait Zurich. De ce chiffre inconnu dépendait la décision qu'il devait prendre. Un faux départ pouvait lui être fatal. Plus rien d'autre n'existait; il était à l'affût, ramassé sur lui-même, prêt à s'élancer. Et soudain la sonnerie du téléphone retentit.

— Allo, Zurich? Parlez plus fort, je vous entends mal. Ah! que cette ligne est mauvaise... Allo! allo! Maintenant, c'est mieux. Alors, qu'est-ce que vous faites en Londres contre Paris?... Vous dites? Je n'ai pas bien compris le cours. Vous êtes acheteurs de Londres à 116 ?

Interdit, Robert eut la sensation d'avoir reçu un coup de poing en pleine face. Etait-ce bien possible? New-York avait clôturé samedi à 114,50. Cette hausse un lundi matin n'avait donc pour but que d'affoler la place de Paris. Il y avait là une tentative d'intimidation qu'il devait déjouer. D'un ton nonchalant, il reprit la conversation :

— Vous savez, le marché n'est pas encore ouvert ici.

Mais à 117 je peux toujours vous servir... Combien?... 20.000 livres pour débuter me semblent suffisantes. Comme vous y allez! A 117,25 j'ai encore un solde de 10.000. Vous me le prenez? Entendu. Nous disons donc 30.000 en tout... Je ne peux pas faire davantage, je vous le répète; il n'y a encore aucune contre-partie. Appelez-moi dans une heure.

Robert posa le récepteur et réfléchit à la situation. Il était avéré que l'Allemagne inspirait Zurich, entraînant les Pays centraux dans une coalition contre le franc. Les premières salves étaient tirées; ce bombardement inattendu devait déterminer la panique. Donc, de ce point de vue, un découvert de 30.000 livres semblait bien aventuré. Mais, d'autre part, cette poussée continue depuis un mois, sans réaction sérieuse, paraissait un défi à toutes les lois boursières. Fatalement, arriverait un moment où la hâte des haussiers à réaliser leurs bénéfices précipiterait la dégringolade du sterling. Ainsi il se forgeait des raisons militant en faveur de son sens, afin de se convaincre qu'il était en bonne posture. C'était là le piège. On commence sa journée sans aucune opinion préconçue, disposé à se laisser porter par les circonstances, à guetter une passe favorable, à profiter des exagérations spéculatives. En somme, on a l'âme du véritable homme de sport et celui qui n'observe pas les règles du jeu s'épuise vite, pour s'effondrer lamentablement sur le terrain où, bousculé, piétiné par des adversaires impitoyables, il ne se relèvera plus. Le cas de Mignot n'était-il pas l'illustration tragique de cette vérité? Certes oui, conclut Robert. Mais son ami avait pris trop tôt le départ. Entre leurs deux cours de base, il y avait une différence de 30 points, laquelle justifiait une réussite moins incertaine. Puisque les risques étaient ainsi considérablement diminués, pourquoi ne pas admettre que l'on allait plafonner, puis glisser vertigineusement? Allons! un peu d'audace, l'occasion paraissait trop séduisante!

Ses deux collaborateurs arrivèrent ensemble. L'un, Soubeyran, était un colosse placide, indifférent aux perturbations monétaires, impassible au plus fort de la tourmente. Par contre, son collègue, Ridard, petit homme maigre, tout en nerfs, s'usait dans ce métier : une conversation téléphonique avec l'étranger devenait un corps à corps dont il se retirait les yeux désorbités, la rage au cœur, soit que l'adversaire eût essayé de le duper, soit que lui-même n'eût pas suffisamment réussi à le « mettre dedans ». S'il se trouvait en rapports avec la Hollande ou Cologne, il luttait alors avec une âpreté vindicative, animé par ses tenaces rancunes de Lillois encore meurtri par l'invasion.

Or, Ridard était indigné d'avoir lu dans un journal bien informé que déjà, à Boulogne-sur-Mer, les changeurs payaient la livre 120.

— Et on n'agit pas. Toujours le je m'enfoutisme! Quel régime!

Lucques le calma :

— Ne vous emballez pas. Je crois que nous aurons du fil à retordre cette semaine. Pour tâter le fer, j'ai vendu 30.000 livres en avance.

Soubeyran eut une moue désapprobatrice.

— Il ne faut pas pisser contre le vent, dit-il sentencieux.

— Alors, vous croyez qu'on va monter sans arrêt ? demanda l'agressif Ridard. Vous n'êtes qu'un défaitiste!

— Votre patriotisme intégral vous égare, cher ami, répliqua tranquillement Soubeyran. Avouez néanmoins qu'aucun indice ne nous porte à croire que cette petite plaisanterie soit sur le point de se terminer. Au contraire, ils me semblent tous très excités.

— C'est le moment d'en profiter, affirma Lucques. Demain, il sera peut-être trop tard.

Puis les communications affluèrent et ils furent emportés dans le tourbillon. Accrochés aux appareils, fai-

sant rouler leurs « Logas » pour calculer les parités, hurlant des cours, discutant passionnément avec les contreparties, hagards, empourprés, de plus en plus fiévreux, ils étaient trois rameurs sur leur banc de galère. Soubeyran, qui s'était isolé dans une cabine, passa sa face rougeaude par la porte entre-bâillée et annonça :

— Amsterdam insiste pour que je lui donne encore 20.000 livres.

— Vous l'avez donc déjà servi? s'enquit Robert.

— Oui, pour 30.000, mais celles-là, je les ai rattrapées au vol.

Robert précipitamment interrogea les courtiers. La livre était recherchée à 117,10, et nulle offre ne se présentait.

— Dépêchons-nous, clama Soubeyran, je suis en fin de course et le camarade s'impatiente.

— Essayez à 117,50, on verra bien ce qu'il a dans le ventre.

— Oh! sûrement il ne marchera pas, répliqua Soubeyran.

Et il s'enferma dans sa boîte capitonnée, d'où ses cris parvenaient étouffés. On fit silence pour percevoir le résultat de cette conversation. Déjà à la baisse de ses 30.000 livres traitées à la première heure, Robert se demandait jusqu'où l'étranger allait l'entraîner. Il entendit:

— Alors, vous acceptez? Parfait. Je note vous avoir vendu 20.000 à 117,50.

Soubeyran réapparut à la lumière du jour, suant comme une carafe frappée.

— Hé bien, il a marché. Ah! ils sont culottés en Hollande! Et ici, qu'est-ce qu'on dit, maintenant?

— Ça vaut 117,25, répondit Ridard, mais on n'en trouve pas.

— Laissez-moi faire, dit Lucques en domptant la fureur qui grondait en lui. J'estime que ces 20.000 livres sont bien placées.

Et il attaqua résolument. Se maintenir dans l'expecta-

tive eût été une faute grave. Exercer une pression continue, effrayer les plus timides, résister aux plus hardis, telle lui semblait la tactique honorable. Il était décidé, aussi longtemps que ses moyens le lui permettraient, à ne pas capituler dans son bastion. Peut-être son courage rallierait-il les fuyards, ceux que la voix d'un chef rassure. Surtout il fallait rendre la confiance au public, aux clients de Paris et de province, à cette gent moutonnière qui, éloignée de la bataille, s'exagère le danger. Car par tout le pays un souffle d'inquiétude s'enflait en vent de panique. Aux questions angoissées dont il était assailli, il devait opposer la sérénité de l'optimisme aveugle.

Il rêvait de faire de ce bureau le quartier général d'où il dirigerait une contre-offensive inattendue. A onze heures il avait réussi à fixer les cours, qui oscillaient autour de 118,50. En récapitulant ses opérations, il constata que 100.000 livres étaient engagées dans l'action; mais ce bataillon d'assaut dominait nettement un ennemi hésitant dont l'élan avait été brisé.

Soubeyran et Ridard, profitant de cette minute d'accalmie, échangèrent leurs impressions. Le premier souffla comme un phoque et s'essuya la nuque avec son mouchoir.

— Ils me rendront fou, avec leurs cascades de cours.

— On inscrira sur votre pierre tombale : « Mort fou au Champ d'Honneur », plaisanta Robert, dont la bonne humeur était revenue avec l'espérance de vaincre.

Ridard, encore tout enflammé, s'écria :

— Il n'y a donc personne pour comprendre que l'heure H du jour J va sonner bientôt?

— Je suis de votre avis, répliqua Robert. Il suffirait d'un effort bien coordonné pour renverser la situation.

— C'est le cadet de leurs soucis, les changes, dit philosophiquement Soubeyran en haussant les épaules. Nous sommes gouvernés par les mêmes Gérontes qui, n'ayant pas préparé la guerre, n'ont pas prévu la paix. La poli-

tique de partis, au nom de principes qui datent de 1848, voilà leur vice. Il n'y a pas au pouvoir un homme clairvoyant, un homme d'affaires pour résoudre ces problèmes nouveaux. Leur incurie les voue à l'inertie; ils se retranchent derrière des économistes distingués qui les invitent prudemment, avec leurs statistiques, à ne rien tenter jusqu'à ce que l'ouragan ait tout dévasté. Que voulez-vous, ils aiment les ruines, ces vieux crocodiles! Ah! le beau gâchis!

Un coup de téléphone impératif arrêta net cette diatribe. Robert, aux écoutes, signifia à Soubeyran d'observer le silence.

— Le marché est toujours très agité, répondait-il. L'étranger s'enhardit davantage.

— ...

— Oh! il n'y a aucun doute, la position à la baisse du franc est très chargée.

— ...

— Peut-être.

— ...

— C'est entendu, je descends tout de suite.

Puis, s'adressant à Ridard :

— Surveillez le marché et continuez à appuyer. J'ai l'impression que nous ne courons plus grand risque.

Robert fut reçu par Joseph Kahn, qui, l'air soucieux, arpentait son bureau à larges enjambées. Trivaux, muet et respectueux, attendait les décisions du patron.

— Asseyez-vous, monsieur Lucques, s'empressa cordialement le Directeur, et dites-moi avec sincérité votre sentiment sur le désordre des changes. Je ne veux pas vous questionner pour ne pas forcer vos réponses.

— Mon sentiment? Je l'ai déjà traduit par des actes. Je suis à la baisse de 100.000 livres, et je compte bien que l'opération sera dénouée ce soir avec un large profit.

Trivaux, interdit par cette franchise, murmura :

— Cela me semble quelque peu hasardeux.

— Laissez, Trivaux, M. Lucques a pris une initiative que j'approuve. Combien faudrait-il jeter dans la mêlée pour retourner la tendance? Remarquez qu'il ne s'agit pas d'un coup de Bourse éphémère, mais d'une opération de large envergure.

— Un million de livres serait vite absorbé, mais sans doute mal digéré.

— Bien. A votre avis, ce ne serait pas suffisant?

— Il est certain que derrière cette spéculation se cache un plan de destruction de l'économie française. C'est une revanche sur un autre terrain. Or, en supposant que nous fassions reculer l'adversaire, soyez persuadé qu'il a des lignes de soutien. C'est au moment où il voudra s'y accrocher que nous devrons le bousculer.

— Cela me semble assez clairement déduit. Les circonstances sont-elles favorables? L'heure est-elle propice?

— Tarder encore, c'est permettre à l'ennemi d'accumuler de nouvelles forces. Au contraire, en se précipitant sur lui tête baissée, nous profiterons de sa stupeur et aurons grande chance de l'obliger à battre en retraite. L'orgueil de sa facile victoire doit le perdre.

— L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement, conclut Joseph Kahn. Je vous remercie, monsieur Lucques. Vos avis me sont précieux. Surtout, refusez tout report. Le mot d'ordre sera donné à d'autres banques françaises. Nous commencerons par couper les crédits. Le public n'est pas contaminé?

— Pas encore.

— Parfait. Soyez de bonne heure en Bourse. Je vous téléphonerai mes instructions.

Robert sortit avec Trivaux.

— Je ne partage pas les opinions du patron, émit ce dernier avec importance. Pour l'instant, nous payons la guerre.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas développé vos arguments? rétorqua Robert.

— Il ne m'en a pas prié, répliqua sèchement Trivaux. Et il s'en fut dans son bureau, plein de dignité.

— Un ennemi prochain, pensa Robert. Ce signe de sa valeur l'assombrit, alors qu'il aurait dû l'exalter.

Il retrouva ses deux collaborateurs en pleine effervescence. Ridard avait lâché des livres à Londres et il rusait avec les courtiers pour reprendre sa marchandise à bon compte.

— Les mâtins ne veulent rien céder, s'exclamait-il avec dépit. Mais je les aurai quand même.

Robert l'arrêta.

— Ne vous donnez pas tant de mal. N'attisez plus le feu. Nous verrons cet après-midi.

Tous deux l'interrogèrent du regard :

— Peut-être..., répondit-il.

Robert déjeuna rapidement dans un de ces restaurants express qui foisonnent à l'entour de la rue Vivienne. C'était là une sorte d'antichambre de la Bourse où il respirait une atmosphère professionnelle, saturée d'impressions et de renseignements divers, toute vibrante des échos du temple. Un groupe d'animateurs connus, à une table voisine, discutait sur la situation d'après les fiches de cours qu'apportaient de jeunes grouillots. L'un d'eux, voué sans doute au pessimisme éternel, déclarait, tout en mastiquant la semelle de son entrecôte, la faillite de la France. Et, comme s'il en était déjà le syndic, sa face glabre reflétait une profonde satisfaction. Mais un autre, plus circonspect, se lamentait sur l'essoufflement du Rio Tinto, cette grande vedette des courses internationales dont les foulées manquaient d'entrain. On colportait que Londres n'était plus très chaud et que là-bas on offrait aux arbitragistes de la livre à 116. Ce fut une désolation générale.

Cette inquiétude était pour Robert d'un excellent présage. Ainsi, avant l'orage, les feuilles tremblent.

D'un pas alerte, il gravit le large escalier de pierres où

s'échelonnaient des grappes de joueurs. Sous le péristyle, la coulisse en délire fracassait l'air de ses cris. Le hall avait sa physionomie des grands jours : bousculades, gesticulations éperdues des commis, immense chœur de vociférateurs passionnés. Afin de mieux sentir battre le pouls du marché, il doubla sa position vendeur en De Beers. La difficulté qu'on eut à exécuter son ordre aux environs de sa limite lui laissa penser que les titres ne tarderaient pas à lui apporter un appui efficace, lorsqu'il aurait détraqué la machine à faire sombrer le franc.

Au milieu de cette foule hurlante, il s'enorgueillissait de la puissance qu'il détenait secrètement, lui qui, tout à l'heure, d'un pied dédaigneux, pourrait peut-être jeter la panique dans la fourmilière.

A peine eut-il pénétré dans la salle des changes, qu'il distingua, au milieu du bruit, la sonnerie de son téléphone privé. Il s'enferma soigneusement dans sa cabine et recueillit, en termes précis, les instructions minutieuses que lui adressait son Directeur. La partie était grave; de sa tactique, de sa ténacité, de sa maîtrise dépendait le succès qui devait avoir un retentissement considérable dans le pays. Dès qu'il fut investi de cette confiance, une grâce inattendue clarifia son intelligence. L'être indécis, toujours écartelé par le doute qu'il était d'habitude, prit une haute conscience de sa force, une assurance calme que la foi éclaire.

Déjà la chapelle s'emplissait de ses fidèles; une rumeur au diapason élevé préludait à une séance agitée. Saint-Elme arriva, s'installa à la barre, ouvrit son carnet et, énigmatique, son agaçant rictus figé aux lèvres, promena sur l'assemblée bruyante un œil hautain. Tous les cambistes se serrèrent autour de la corbeille ovale. Robert avait posté Soubeyran dans sa cabine et prié Ridard de faire la liaison.

Par la porte ouverte on entendait hurler la rafale sur la mer démontée des valeurs.

Au coup de sonnette ce fut une explosion de voix démentes, des gestes épileptiques, une crise de possédés. Robert, l'esprit rompu à cette confusion, discerna sans peine que le sens restait à la hausse. L'Allemagne continuait à pétrir à sa guise le marché. D'ailleurs, Ridard vint confirmer cette opinion en lui chuchotant que la Suisse achetait le sterling sans arrêt.

Il résolut alors de tenter une attaque brusque. A quoi bon une offensive par petits paquets, le grignotage d'un ennemi qui récupère ses pertes instantanément? Alors, dominant la clameur, il lança à pleins poumons :

— A 115,50 je donne du Londres.

Cette chute brutale de cinquante centimes, alors qu'on ne décollait pas du cours de 116, produisit l'effet d'une bombe. Londres flancherait-il ou bien serait-ce le coup de tonnerre d'une intervention? Cependant, comme la disparité avec Amsterdam, qui pompait méthodiquement le sterling était sensible, on se ressaisit vite. Il dut faire une distribution généreuse. Saint-Elme, observateur narquois, dès que Robert eut fini de servir, lui demanda posément :

— Vous reste-t-il encore cent mille livres à ce prix?

— Plus si vous voulez.

— Cela me suffira, merci.

Ce flegme, cette politesse insolente, exaspérèrent Robert. Mais il devait brider ses nerfs, sans le moindre tressaillement de la face.

Maintenant, le duel était circonscrit entre ces deux antagonistes. Grâce à son prestige éclatant, Saint-Elme recruta, autour de son drapeau, de nouveaux partisans. Il s'absenta subitement, sans doute pour recevoir des instructions de l'état-major de Francfort ou de Berlin dont il était l'agent. Robert, durant ce court répit, n'osa pas engager ses dernières réserves. En toute hâte, il demanda la communication au domicile particulier de Joseph Kahn. On lui apprit que le Directeur ne devait pas ren-

trer chez lui, qu'il déjeunait au restaurant. Impossible de lui donner l'adresse de ce restaurant.

Ainsi, il se trouvait isolé, avec ses maigres ressources, entouré d'adversaires qui, escomptant sa défaite, le criblaient de leurs flèches. Le masque immobile, il contenait sa rage intérieure, tandis que Saint-Elme, revenu à la corbeille, avait l'air de l'ignorer, comme un vaincu sans importance qui râle dans le fossé. Et toujours ce sourire de défi ! Si la jalousie avait souvent inspiré sa haine, maintenant, dépouillé de ce sentiment, il détestait l'homme avec une fureur meurtrière, sans autre motif que d'être à la merci d'un rival qui l'humiliait. Non, non, il ne céderait pas, il le combattrait jusqu'au bout de ses forces, en attendant les renforts. C'était la minute critique, celle des régiments sacrifiés qui barrent la route à l'envahisseur.

Toutefois, il eut l'intuition que sa défense opiniâtre désaxait la manœuvre de l'ennemi. Quelques défections de spéculateurs avisés qui n'étaient pas dans le consortium enlevèrent du mordant aux attaques. Il suffisait peut-être d'un ultime effort pour déterminer la débâcle. Allait-il perdre la partie à cause d'un manque de liaison avec son Directeur? Il prit Ridard dans un coin et lui dit à l'oreille :

— Il faut absolument savoir où se trouve le patron. Vous allez téléphoner à la Banque, vous enquérir auprès de son secrétaire, de l'huissier d'antichambre. Je trouve insensé qu'il ne soit pas en contact permanent avec moi.

— Peut-être déjeune-t-il en cabinet particulier avec une poule, ricana Ridard.

— Ne dites pas de blagues et pressez-vous. Pendant ce temps-là, je vais encore tenir le coup.

Mais à ce moment, Soubeyran accourut.

— Vite, on vous demande, souffla-t-il.

Robert courut à la cabine. Ainsi qu'il l'espérait, c'était bien Joseph Kahn qui l'appelait.

— Alors, où en sommes-nous? questionna le Directeur.

— C'est dur, répliqua Robert. Dès qu'on ne martèle plus la cote, les cours ont une tendance à regagner le terrain perdu.

— Que vous reste-t-il en main?

— Rien.

— Comment, rien? Vous avez dépensé le million de livres en moins d'une demi-heure? Je ne comprends pas.

Cinglé par ce reproche inadmissible, Robert regimba.

— Il fallait déclouer le cours de 115,50. J'y suis arrivé. Actuellement, je m'acharne sur 115,25, mais je suis à la limite de mes moyens. Votre ambition se borne-t-elle à un coup de bourse? Alors ne tardons pas à nous racheter et demain le franc sera emporté comme un fétu de paille.

Il avait parlé sèchement, irrité de ces tergiversations, écœuré de cette inconscience d'un péril national. Cependant il lui sembla percevoir un murmure de voix, comme si son Directeur se concertait avec un autre personnage.

— Combien vous faut-il pour enfoncer la cote? demanda Joseph Kahn.

— Un autre million de livres, si ce n'est plus.

— D'accord, marchez jusqu'à ce montant. Dès qu'il sera épuisé, téléphonez-moi à la Banque. Qui s'oppose particulièrement à ce mouvement?

— Saint-Elme.

— Servez toutes ses demandes, sans vous laisser influencer. Au revoir, Lucques. Nous comptons sur vous.

Cette dernière phrase réconforta Robert. Il comprit que derrière Joseph Kahn une volonté supérieure avait signifié « l'arrêt sur la Marne ». D'un cœur joyeux, il reprit la manœuvre.

D'abord, il donna des instructions à Soubeyran de décourager la place de Londres qui, d'ailleurs circonspecte, suivait le mouvement, à la remorque. En débordant les ailes de l'ennemi, il espérait ébranler Amsterdam et Zu-

rich et, par la suite, provoquer à Berlin un ordre de retraite générale. De son côté, il débusquerait Saint-Elme et sa horde des positions fortifiées où ils se retranchaient.

Quand il revint à la barre, le triomphe de Saint-Elme s'affirmait. Ne sentant plus aucune résistance, le capitaine des changes entraînait ses troupes vers des espoirs chimériques. On chuchotait déjà que le cours de 120 serait atteint dans la soirée. Robert jugea qu'il devait tirer parti de cette confiance dans une victoire prématurée.

Sans mot dire, ayant l'air de se désintéresser des fluctuations erratiques, faisant ainsi un tacite aveu de son impuissance à enrayer la hausse, il attira adroitement l'adversaire dans ses filets. Car, deux Banques amies et un courtier à sa dévotion, qui opéraient pour son compte, harcelaient Saint-Elme en esquivant ses ripostes. Si bien que ce dernier, emporté par son tempérament impulsif, fonça comme un buffle afin d'écraser ces téméraires défenseurs du franc.

A ce moment propice, Robert démasqua ses batteries. Détendu comme un ressort, le corps penché, il hurla dans la face de Saint-Elme :

— Jusqu'à 116 je suis à même de vous donner le chiffre qu'il vous plaira.

Etourdi par cette explosion, l'autre crâna néanmoins, usant de l'ironie, soucieux de soutenir sa réputation devant la galerie.

— Je crois que vous vous emballez. Est-ce que 200.000 livres vous gêneraient?

— Ne vous ai-je pas dit que je ne limitais pas mes offres?

Saint-Elme tergiversa; c'est ce qui le perdit. Il avouait ainsi qu'il ne pouvait s'engager plus avant. Il était cerné.

— Alors? questionna brièvement Robert.

D'un signe de tête il refusa, en jetant un coup d'œil rapide sur une note que son second venait de lui communiquer. Et malgré son cran, il lui était impossible de

dissimuler sa pâleur et l'égarement de ses yeux. En même temps, Ridard confiait à l'oreille de Robert :

— On vient de placer 40.000 livres à Londres; mais là-bas, ils ne veulent plus rien savoir; ils ont leur plein.

Soubeyran accourut et lui transmit une fiche en chuchotant :

— Très important.

Il lut le câble de New-York : « Ouverture ferme sur le franc. » C'était ce même renseignement qui avait bouleversé Saint-Elme. Du reste, l'information se propagea comme une traînée de poudre parmi tous les arbitragistes. Précipitamment, Robert envoya une salve pour semer le désarroi dans le camp adverse. Ce fut un sauve-qui-peut éperdu. Il massacra les fuyards comme, au bon temps, on nettoyait les tranchées; puis chargea à fond la livre en déroute. Enfin, pour empêcher Saint-Elme de se replier sans dommage, il pilonna les cours, franchissant les relais par bonds de vingt centimes et, sautant par-dessus 115,50, par-dessus 115, claironna hardiment :

— A 114,90 je sers à carnet ouvert.

La disparité s'avérait si profonde que l'arbitrage reçut le choc pour 500.000 sterling. Mais le coup était bien assené : il n'y avait plus qu'à attendre la répercussion de cette magistrale offensive.

Dès le soir même, Robert en put mesurer la longueur d'onde. New-York, avec la brutalité habituelle de ses réactions, envoya des quotations de plus en plus fermes sur le franc. Mais il fallait aborder une aube nouvelle pour apprécier chez l'adversaire l'étendue de son désastre ou la vigueur de sa résistance. Il avait l'impression très nette qu'on était à la veille d'une journée historique dans les annales financières. Il se coucha de bonne heure et s'abîma dans un sommeil sans rêves.

Le lendemain, avant l'ouverture de la Bourse, il pria ses deux collaborateurs à un déjeuner capiteux, pour enflammer leur ardeur combative, comme autrefois

on donnait de la gnole aux soldats, avant l'assaut. Sou-
beyran, toujours sceptique, restait réfractaire. Mais Ri-
dard délirait déjà et se frayait dans l'avenir des perspec-
tives enchantées.

— Je déteste, disait-il, ces escarmouches du matin où,
courbé sur son standard téléphonique, on se mitraille
sans juger des coups. Cela me rappelle les jeux d'artil-
lerie à longue portée, ou ces feux croisés quand, aux ban-
quettes de tir, on se canardait au petit bonheur. Tandis
qu'à la Bourse, parlez-moi de ces batailles en rase cam-
pagne, avec de la stratégie comme l'entendait Napoléon!
Sur la figure pâlissante de Saint-Elme, vous pouvez lire
vos bulletins de victoire. Enfin on va le posséder, le
vieux pirate!

Et ce fut, en effet, une séance mémorable. Robert,
dès qu'il vit Saint-Elme, constata une sorte de dépression
morale et physique. Certes, c'était toujours l'homme ar-
rogant, au rictus de commande; mais les traits semblaient
pétrifiés par une volonté trop tendue et, dans sa mise
même, quelques négligences révélaient le désordre de son
esprit. Il avait dû passer une mauvaise nuit et la fièvre
le brûlait encore.

— Il hésite à un carrefour, pensa Robert; ou l'avance en
masse avec tous ses risques, ou la retraite habile, quitte
à reprendre une revanche plus tard. Mais il obéira à son
tempérament et n'écoutera pas les conseils de la pru-
dence. Donc je dois concentrer tous mes efforts pour
l'abattre. Ainsi aurai-je écarté le plus grave danger que
le pays aura connu dans cette ère de paix factice. Car il
n'y eut jamais cessation d'hostilités. Quand les peuples
guériront-ils d'une telle guerre?

Ainsi Robert élargissait les conséquences de son action
et ennoblissait ses griefs personnels.

D'abord il simula l'inertie; pendant une demi-heure
il subit les provocations de Saint-Elme, qui ne l'enta-
maient pas, et encaissa ses sensationnels coups de Ber-

tha. Insensible à ce bluff, il para froidement, eut l'air de fléchir, reprit la garde, usa son adversaire dans une défensive élégante. Puis, quand il eut l'intuition que l'autre était épuisé et qu'à bout de souffle il cherchait une décision qui se dérobait toujours, il lança ses réserves intactes sur toute la ligne, à Amsterdam comme à Zurich, à Londres comme à Bruxelles.

Il y eut un remous; l'arbitrage travailla activement cette tendance très précise. Dans un effort désespéré, les dents serrées, le masque brutal, ses larges mains velues crispées à la barre, Saint-Elme, le fougueux athlète des Changes, presque imposant par sa farouche énergie, essayait d'endiguer le flot des assaillants auxquels s'étaient joints ses alliés d'hier.

— Il a tout de même de l'allure, murmura à l'oreille de Robert le petit Ridard, qui s'amusait follement.

Malgré son aversion, Robert dut le reconnaître. Mais comme la générosité dans les affaires est une faiblesse, il poursuivit ses avantages, frappant sans arrêt le colosse chancelant, soulevé par l'enthousiasme de vaincre, exalté par la pensée de sauver le franc.

Tandis que, dans ce cercle se jouaient momentanément les destinées de notre monnaie, on entendait par la porte ouverte gronder la clameur formidable de la Bourse, comme une mer en furie qui se brise sur la côte. L'affaissement subit de la livre avait déterminé une série de lames de fond qui assiégeaient tous les compartiments des valeurs, causant le naufrage des grands favoris de la spéculation.

Puis, dix minutes avant le coup de cloche, un fait nouveau surgit. Robert, qui téléphonait alors avec Londres, semant l'effroi par ses ventes de sterling à des cours en paliers de baisse, reçut une communication de Ridard qui surveillait le marché de Paris.

— Les Banques américaines entrent dans la danse ;

c'est l'ouverture de New-York. Saint-Elme en fait une tête!

— Il faut que j'aille voir ça.

Il lâcha la communication pour contribuer à la débâcle finale.

Saint-Elme, blessé, haletant, luttait encore contre cette coalition d'éléments déchaînés. Indifférent aux pertes, il souffrait surtout dans son orgueil. Puis, quand il comprit la folie d'une vaine résistance, il se croisa les bras sur la poitrine et appuya sur tous un regard de mépris, sa face blême éclairée d'un sourire mort à fleur de bouche.

Maintenant, dans la salle des changes, il ne reste plus que quelques groupes qui s'inquiètent à mi-voix de ce brutal revirement. Revellard, vieux courtier, dont le museau flaire le cadavre, tourne autour de Saint-Elme qui le rabroue d'une voix sèche; alors il s'approche de Robert et s'enquiert :

— Est-ce que cela va durer?

— Pourquoi pas?

Saint-Elme a entendu; il se retourne, va placer un mot, mais se contient et s'enferme dans sa cabine. Par la porte vitrée, Robert l'observe à la dérobée. Accablé, il est assis devant sa tablette, un carnet de dépêches ouvert, l'eversharp en suspens. Il se refuse encore au sacrifice suprême. Enfin, résolument, il se penche et, d'un crayon rageur qui s'écrase sur le papier, il transmet des ordres pour l'Amérique. On ne voit plus que son cou rouge et l'auréole de la calvitie.

Tronchet, le nouveau cambiste de la Banque d'Extrême-Orient, vient serrer la main de Robert.

— Merci de votre intervention.

— Cette œuvre d'assainissement était nécessaire.

La phrase est un peu conventionnelle, mais elle produit son effet. Saint-Elme a entr'ouvert la porte pour

respirer et écouter. Peut-être va-t-il saisir un renseignement précieux. Robert élève le ton :

— Alors, aucune nouvelle de Mignot? demande-t-il.

— Rien. Vraiment bizarre cette disparition! Un suicide?

— Qui sait? réplique Robert. En tout cas, le malheureux avait prévu le mouvement. Mais il s'est mis en route trop tôt et, n'ayant pu tenir jusqu'au bout, on l'a achevé.

Saint-Elme ne bronche pas. D'ailleurs, est-ce que cette histoire l'intéresse? Un incident sans importance. Seule, sa défaite l'absorbe. Tronchet chuchote en le désignant :

— Il m'a l'air bien touché, celui-là !

— Et cette fameuse position qui causa tout le drame, vous l'avez toujours? murmure Robert.

— Nous avons réussi à trouver une contre-partie à Londres pour la faire reporter. Il serait vraiment curieux qu'on en sortît avec profit.

— Sans aucun doute, si vous avez le sang-froid d'attendre.

Puis, pour satisfaire la curiosité de l'autre, toujours à l'affût, il annonce avec assurance à voix haute :

— Le barrage est rompu. Aujourd'hui la livre est à 105; dans un mois, nous la verrons à 80.

Saint-Elme n'a pas tressailli. Il se lève lentement, lourdement, comme un fauve qui s'étire. Tronchet se retire en remerciant encore. Les deux adversaires se trouvent face à face.

— Vous croyez cela? jette négligemment Saint-Elme avec une pointe d'impertinence.

— Position trop chargée. Vous n'ignorez pas du reste que les crédits en francs sont coupés, explique complaisamment Robert.

Il éprouve un sentiment étrange de soulagement. Son cœur lui semble une coupe creuse d'où la haine s'est évaporée au feu de la joie immense d'avoir réussi. Le vaincu ne lui inspire plus qu'une vague pitié qui l'incline à l'ar-

mistice. Mais, humilié de cette compassion qu'il devine, Saint-Elme reprend de sa superbe. La spéculation, c'est un sport où il n'abandonne pas le titre de champion. Il manie nerveusement son étui à cigarettes, en presse le déclic, le tend à Robert pour qu'il choisisse et, tandis qu'il allume son briquet, il laisse tomber comme un défi :

— La bataille des changes n'est qu'à sa première phase. Ne vous réjouissez pas trop tôt.

Ils sortent tous deux dans le hall, à cette heure désert, que peuplent seulement les box béants et les strapontins collés aux piliers. Soudain, Saint-Elme quitte Robert sur un salut bref, à peine esquissé. Dans la lumière grise qui pleut de la coupole, il s'éloigne, rapide, les épaules carrées, d'allure germanique, marchant d'un pas d'automate à travers la Bourse vide et sonore comme un sépulcre.

L'ennemi n'abdiquera jamais, songe Robert.

Et, cinglé par l'insolence de ce départ brusque, il se sent mordu par ses vieilles rancunes en se reprochant comme une lâcheté d'avoir voulu les museler.

IX

ABSENCE

Durant cette courte période, Robert, emporté dans la bourrasque, n'eut guère le désir de rencontrer Marthe. Après ces heures de folie boursière, terrassé par la fatigue, il n'aspirait, à la fin de la journée, qu'au repos, pour atteindre rapidement le lendemain qui déciderait de l'issue du combat.

Ce ne fut que lorsqu'il eut la certitude de vaincre, qu'il pensa à s'étonner du silence de son amie; il s'offusqua même de ce manque de sollicitude. Ayant traversé la zone dangereuse, il lui reprochait son indifférence,

alors que la veille encore il estimait que sa présence n'aurait eu pour effet que de disperser l'énergie dont il se prévalait. Il en arrivait à l'accuser de se dérober par coquetterie aux tacites engagements qu'elle avait pris le dimanche précédent. Ces injustes griefs furent dissipés le soir même; il trouva une lettre qu'il décacheta fébrilement :

Mon cher Robert,

Je vous écris de Domme où j'ai été appelée d'urgence auprès de mon père très souffrant. Par bonheur, ce n'est qu'une alerte. D'ici à quelques jours, je pourrai revenir, rassurée momentanément. Je n'ai pas voulu vous faire partager mes inquiétudes en vous annonçant ce départ précipité, afin d'éviter de vous troubler en pleine action. Je sais par les journaux que la bataille est dure. J'en suis toutes les phases passionnément.

Si j'étais pédante, je vous rappellerais le mot de Nietzsche: « La femme est faite pour le délassement du guerrier. » Cet humble rôle suffit à mes ambitions.

Dimanche, en vous quittant, j'ai accompagné cette pauvre petite Renée Mignot. Je suis restée près d'elle fort avant dans la nuit. Confuse de sa colère, elle m'a fait les plus affectueuses protestations. Puis, comme une enfant, elle s'est endormie, sa joue mouillée de larmes posée sur ma main. Est-ce la pitié qui m'obsède, ou cet obscur remords que vous avez pressenti?

Je pense être de retour à Paris à la fin de la semaine. Je suis au seuil d'une vie nouvelle qui m'enchante et m'effraie.

Votre MARTHE.

Il avait lu cette lettre avidement ;il la reprit, respira le parfum discret qui se dégageait des phrases mesurées. Cette bonté délicate et ce grand amour craintif l'émouvaient. Une joie orgueilleuse l'enivrait. La victoire sur Saint-Elme et sur Marthe s'associaient étrangement dans son cœur.

Son immense bonheur, il ne pouvait le contenir en lui; il avait besoin de marcher, de dialoguer avec ses senti-

ments, de disperser ses pensées au vent de la nuit. Il sortit et se dirigea vers l'Avenue des Champs-Elysées d'un pas allègre en divaguant de-ci, de-là, parmi les fantasmagories de son imagination.

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTERATURE

René Bouvier : *Balzac, homme d'affaires*, Honoré Champion. — Douchan Z. Milatchitch : *Le Théâtre de Honoré de Balzac d'après des documents nouveaux et inédits*, Librairie Hachette. — Douchan Z. Milatchitch : *Le Thétâre inédit de Honoré de Balzac*. Edition critique d'après les manuscrits de Chantilly, Librairie Hachette.

Comme l'a établi M. Fernand Baldensperger, dans un livre remarquable que nous commentâmes précédemment, Balzac nourrissait l'ambition de devenir aussi grand dans le domaine intellectuel international que l'avait été, dans le domaine politique et militaire, l'empereur Napoléon Ier. Ecrasé par la situation déplorable de ses finances, gêné aussi par l'animosité des journaux, arrêté dans son élan par une mort prématurée, il ne parvint point à ses fins. Sans doute la gloire lui avait-elle souri, mais une gloire médiocre, fort éloignée de celle à laquelle il croyait avoir droit, ayant besogné plus que tout autre homme du monde et témoigné, dans la construction de son œuvre, d'une merveilleuse conscience.

Cette gloire universelle qu'il n'atteignit pas de son vivant, il la gagne de lustre en lustre depuis une cinquantaine d'années. La critique, qui l'exaspéra si souvent et qui fut, à son égard, si souvent partiale, contribue à la lui valoir. Les querelles d'opinions et d'écoles étant apaisées à cette heure, mille écrivains prospectent le terrain fertile de la *Comédie humaine* et y découvrent des richesses qui passèrent autrefois inaperçues.

Ainsi, de très curieuses et très importantes études paraissent-elles fréquemment; elles montrent avec quel soin minutieux Balzac observait les classes sociales et les types d'humanité qu'il avait le dessein de peindre, et qu'il ne se contentait point d'une documentation artificielle.

On sait que, toute sa vie, par le moyen du commerce

et des affaires, il s'efforce sans y réussir de désintéresser des créanciers obsédants que le commerce et les affaires, déplorablement conçus et conduits, avaient mis à ses trousses. On peut inférer de ses échecs sur ce chapitre qu'il ignorait tout des négoces qu'il entreprit et des moyens à l'aide desquels on obtient leur prospérité. Or, cet étonnant personnage possédait, au contraire, les lumières les plus nettes sur les problèmes de finances, de comptabilité, d'industrie et, dans ses livres mieux que dans sa vie, il révéla un sens exceptionnel des affaires.

C'est, du moins, ce que M. René Bouvier démontre, avec beaucoup d'intelligence et de clarté, dans son travail nouveau : **Balzac, Homme d'affaires**. La matière de ce travail n'est pas empruntée, comme on pourrait le croire, aux expériences personnelles de l'écrivain; elle est prise dans les différents tomes de la *Comédie humaine* où vivent, incorporés à leur milieu très spécial, des types de commerçants, d'agioteurs, de banquiers et d'industriels.

M. René Bouvier prouve, tout d'abord, par un examen général de l'état des finances publiques et par des citations de divers romans de Balzac, que celui-ci, étudiant la société de la Restauration et de la Monarchie de juillet, connaît à fond le champ des opérations où se livrent les féroces combats d'argent et toutes les manœuvres stratégiques à l'aide desquelles s'établissent d'insolentes fortunes.

Nul mieux que Balzac n'est initié à l'organisation d'une maison de commerce et à son existence intérieure. Dans le cadre dramatique de *César Birotteau*, il introduit, sans lasser un instant l'attention du lecteur, des détails de comptabilité dont M. René Bouvier, avec une remarquable compétence, certifie l'exactitude. Les spéculations de son héros sont conçues et examinées avec des soins d'expert et les bilans peuvent être vérifiés sans crainte d'y rencontrer une lacune ou une erreur de calcul.

Pour M. René Bouvier, la *Maison Nucingen* présente aussi un intérêt de premier ordre, car elle fournit une vue très approfondie de la maîtrise de Balzac en matière de finances. L'écrivain a pénétré, on ne sait comment, les mystères les plus secrets de la société banquière. Il sait par quels stra-

tagèmes elle agit sur les dupes et comment elle transfère, en échange de papiers sans valeurs, leurs écus sonnants dans ses coffres. Son langage, ce jargon de métier qui rend au profane la science financière hermétique, lui est familier et il l'emploie avec une rigoureuse certitude.

De tous les milieux où il fait pénétrer ses lecteurs, Balzac s'est assimilé la phraséologie spéciale. Sainte-Beuve, un peu aveuglé par sa haine du romancier, le lui reproche bien injustement : « M. de Balzac, écrit-il, parle comme un dictionnaire des arts et métiers , comme un manuel de philosophie allemande et comme une encyclopédie des sciences naturelles. » Balzac fait mieux encore, il crée des mots qui feront fortune dans la suite. M. René Bouvier croit, par exemple, que le mot « macadamisé », appliqué au revêtement d'une route, apparaît, pour la première fois, de même que l'expression « massif de béton », dans le *Curé de Village.*

A l'époque où Balzac écrit cette œuvre, et le *Médecin de campagne,* et les *Illusions perdues,* c'est l'industrie qui le préoccupe et l'intéresse. Là encore, M. René Bouvier examinant page à page ces romans, prouve que non seulement l'écrivain connaît en praticien consommé la technique de la fabrication du papier et décrit avec assez de précision les phases d'une formidable installation hydraulique pour qu'on puisse dresser, d'après ses dires, les plans circonstanciés et logiques de cette dernière, mais encore qu'il prévoit, avec une étonnante intuition, les découvertes et les réalisations de l'avenir.

Balzac d'ailleurs faillit en 1838, devenir industriel, toujours dans le but de dissiper ses dettes. Il fit, en effet, à cette date, un voyage en Sardaigne pour y prospecter d'anciennes mines de plomb et d'argent, jadis exploitées par les Romains et dont les « délaissés » pouvaient, traités intelligemment, fournir une riche moisson de métal. Il ressort du volume de M. René Bouvier qu'il visita les mines de la Nurra, lesquelles, mises en société depuis sa mort, ont enrichi plusieurs générations d'industriels. Le temps, l'argent, l'aide de spécialistes, la main-d'œuvre impossible à rencontrer dans un pays désolé manquèrent au voyageur pour fixer son destin sur une autre voie que celle, si décevante, de la littérature; mais on a

eu grand tort de considérer son incursion en Sardaigne comme une foucade de chimérique.

L'ouvrage de M. René Bouvier réhabilite grandement Balzac sous sa forme d'homme d'affaires. Il comptera parmi ceux qui nous offrent du romancier une physionomie curieuse et véridique sans cependant apporter de documents à proprement parler inédits.

Un autre travail, rcéemment paru, thèse de doctorat excellente par la limpidité de son exposition de faits, par l'abondance de ses nouveautés, par la richesse de son érudition, le **Théâtre de Honoré Balzac**, envisage l'écrivain sous un tout autre aspect et sert également sa mémoire. M. Douchan Z. Milatchitch l'a entreprise avec résolution et, il faut bien le dire, avec une sorte de courage, dans l'idée que l'auteur de la *Comédie humaine* ne pouvait avoir, toute sa vie, abordé la scène sans y apporter quelques œuvres de qualité. Il y avait quelque mérite. La plupart des biographes ou des critiques de Balzac négligèrent son théâtre, le considérant comme indigne de leur examen. Edmond Biré l'étudia de plus près sans lui accorder d'importance véritable. Un professeur américain, M. W. S. Hastings, seul semble avoir signalé, dans son *The Drama of Honoré de Balzac* (1917) l'intérêt des créations scéniques du romancier.

Avec le volume de M. Douchan Z. Milatchitch nous possédons enfin une étude d'ensemble des pièces jouées ou imprimées. Ces pièces sont au nombre de six : *L'Ecole des Ménages, Vautrin, Les Ressources de Quinola, Paméla Giraud, La Marâtre, Mercadet.* Avant de les écrire Balzac, attiré depuis sa jeunesse par le théâtre, avait conçu un grand nombre de thèmes qu'il rejeta après les avoir traités sous formes d'ébauches. *Cromwell,* tragédie écrite en 1819, semble avoir été la première œuvre de cette nature qu'il construisit entièrement. On sait qu'elle devait servir à démontrer à sa famille que sa vocation littéraire était fondée sur un talent réel; sa lecture, faite devant divers personnages compétents, témoigna surtout de l'inexpérience du débutant. M. W. S. Hastings a publié en 1925 ce méchant galimatias rimé. Cette publication ne paraissait pas très enviable.

Après ses premiers romans, de qualité souvent médiocre,

Balzac, malgré l'insuccès de lecture de sa première œuvre théâtrale, ne renonça point à cultiver un genre qui lui donnait peu de satisfaction. Il était convaincu que, par de nombreux exercices, il parviendrait à construire et à développer un scénario digne d'attirer le suffrage des comédiens.

Au dire de M. Douchan Milatchitch, ce fut surtout sous l'empire de la nécessité qu'il se livra, célèbre déjà, avec activité à l'art dramatique. Il en espérait une gloire plus rapide et plus universelle; il en escomptait aussi de gros produits d'argent. Ses dettes criardes l'invitaient à tenter cette entreprise comme elles l'invitaient à tenter la chance des affaires. Il écrivit donc, dans un temps très limité, et la remaniant sans cesse, ce que l'on peut considérer comme sa première pièce véritable : *L'Ecole des Ménages*.

Son prestique d'écrivain connu paraissait devoir lui ouvrir aisément les théâtres. Cependant le Français déclina l'honneur de jouer *L'Ecole des Ménages*. Buloz ne souhaitait point participer à la gloire de Balzac. Le théâtre de la Renaissance eût volontiers patronné les débuts aux chandelles d'un homme prôné par les salons. Des négociations furent entamées. Après lecture de l'œuvre, Balzac fut invité à refondre celle-ci qui présentait de graves défauts. Il besogna avec énergie. En vain. On lui préféra Alexandre Dumas dont les recettes étaient plus certaines. Ainsi l'écrivain enregistra-t-il un brutal échec : « Il faut, écrivit-il à Mme Carraud, un courage surhumain pour ces terribles ouragans de malheurs. »

L'Ecole des Ménages fut représentée soixante et onze ans après la mort de Balzac sur la scène de l'Odéon (12 mars 1910). Elle recueillit surtout l'estime des lettrés. M. Milatchitch n'hésite pas à dire que, par sa puissance et ses tendances réalistes, sa nouveauté de conception, cette tragédie bourgeoise, fondée sur les méfaits de la passion, devance son temps et mérite plus que de l'estime.

Son insuccès ne découragea pas Balzac. Hélas! celui-ci ne devait connaître jamais la satisfaction de recueillir les applaudissements. Il allait peu à peu devenir, pour les théâtres qui consentaient à interpréter ses écrits, une cause de ruine. Soit que ses pièces ne portassent point sur le public, soit qu'il

fût victime de cabales, il succombait, à chacune de ses tentatives nouvelles, sous les sifflets.

A la vérité, il ne possédait aucunement un tempérament d'auteur dramatique. Ses œuvres formaient, le plus souvent, des imbroglios au milieu duquel l'auditoire se perdait. Il affectionnait d'autre part les longues tirades. Il ne savait point camper ses personnages, leur donner le relief et la vie. La technique du théâtre lui échappait complètement et il ne paraît avoir jamais essayé, faute de temps, de l'acquérir.

Pourtant M. Milatchitch considère que trois de ses œuvres théâtrales dont il étudie avec soin les données, *L'Ecole des Ménages, la Marâtre* et *Mercadet*, la dernière reprise de nos jours avec succès, contiennent des morceaux d'une magnifique vigueur et des éléments dramatiques de premier ordre. Comparées aux habiles élucubrations d'un Scribe, qui triomphaient à cette époque, elles les dépassent de cent coudées.

La thèse complémentaire de M. Douchan Z. Milatchitch, **Le Théâtre inédit de Honoré de Balzac** a pour but de nous faire connaître quel prodigieux travail l'écrivain, tout au long de son existence, accomplit pour tâcher de s'assimiler cet art dramatique où il rêvait d'exceller. Elle est alimentée à l'aide des manuscrits conservés dans la collection Lovenjoul, à Chantilly. Cette collection contient, en effet, dans son énorme stock de papiers pieusement recueillis, tous les projets de comédies, drames, mélodrames et même opéras-comiques que Balzac abandonna ou bien commença et laissa inachevés, ou bien encore termina et enferma pour toujours dans ses cartons.

Parfois un titre seul subsiste, parfois quelques notes nous sont parvenues, parfois des scènes ont été écrites, un acte même. M. Milatchitch, triant avec soin tout ce fatras, s'est efforcé d'assigner une date de conception ou d'élaboration à chaque titre, sujet ou commencement d'exécution. Labeur très délicat, problèmes difficiles à résoudre en l'absence de documents précis. M. Milatchitch ne possède pas toujours, comme pour *Cromwell* ou *le Nègre*, œuvres entièrement écrites, les éléments d'une notice circonstanciée. Il reste en peine de fixer la « biographie » historique, par exemple, du *Corse*, pièce également construite dans son ensemble. Mais, du moins,

nous permet-il, par des extraits significatifs insérés dans son texte, de nous rendre compte de l'effort constant de Balzac, du labeur exténuant auquel il se livrait en marge de ses romans, de ses affaires, de ses relations mondaines et de ses voyages.

Les deux volumes que nous signalons sont enrichis d'une matière historico-littéraire très importante et de bibliographies étendues. Ils apportent, dans leurs larges citations inédites, les moyens d'étudier aisément un aspect, à peu près nouveau, de l'illustre auteur d'*Eugénie Grandet*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Tristan Derême : *Le Seuil Fleuri*, « les Amis de Tristan ». — Jacques Feschotte : *Devant la Mer*, « Mercure de France ». — Maurice Mardelle : *le Compagnon de la Cathédrale*, éditions du « Jardin de la France », Blois. — F.-A. Cazals : *Léda*, « la Presse à Bras ».

De six poèmes la collection « les Amis de Tristan », composée « selon les vœux du Jardinier du Parnasse par les soins de M. Louis de Chauvigny » réunit en un recueil, le **Seuil Fleuri**, le propos diversifié et analogue. A la veille d'atteindre l'âge mûr, le poète, ou encore quiconque, déçu des fervents essors du pays du rêve, ou de chevaucher Pégase dans le champ des constellations, se choisit un enclos paisible où vivre le reste de sa vie, sans fièvre désormais et sans ambition démesurée. On en a trop vu de ces infortunes, trop subi de ces dures désillusions; il faut approfondir en soi le trésor des émotions plus proches, des acceptations sereines, et sourire, un peu tristement, à son destin. Il fut un temps aussi où Victor Hugo lui-même songeait à « mettre Pégase au vert ». Ce fut un temps comme de repos ou de détente dans sa carrière d'élan, d'enthousiasme et de magnificence. J'ai peine à me figurer que pour M. Tristan Derême il en puisse aller autrement. Sans doute a-t-il toujours élu volontiers le thème, l'occasion de ses poèmes dans la contemplation des objets les plus humbles et les plus familiers, et ramené sa verve lyrique à en rappeler l'existence immédiate et persistante. Mais par quels détours se plaisait-elle entre le point de départ et la conclusion!

S'il est vrai que « les beaux jours sont au fond de notre âme « et non dans la réalité et la fatigue des voyages, exerçons-la, cette âme, à s'exalter du mirage, non seulement de ce que nous nous figurons ou rencontrons de beau sur la terre, mais de ce que nul de nous ne saurait toucher avec le doigt, authentiquer d'un regard, et que notre esprit dans sa ferveur a imaginé. Qu'importe qu'on aille là, qu'on se déplace, ou se réfugie, sédentaire, à l'ombre d'une maison modeste, au bord d'une pelouse doucement fleurie, le sol d'où monte l'envol du cheval ailé peut être où l'on voudra, c'est l'envol qui compte, qui compte seul. Eh quoi! poète, vous poète, vous si vrai, si nécessairement poète, pouvez-vous vous y méprendre? Mais non; sans compter ce que vous cachez sans doute d'ironie imperceptible dans cette attitude que vous vous donnez, vous cédez à quelques instants de lassitude ou de dégoût; vous savez bien, au fond de votre âme, que cet abandon de vous-même aux délices faciles d'une réjouissance médiocre ne saurait vous satisfaire, ne saurait se prolonger. Certes les rêveurs d'à présent se sont heurtés à de bien rudes fatalités,

J'ai vu finir la guerre et nos illusions,

déclare Tristan Derème. J'estime qu'il se trompe; il a vu s'anéantir ses illusions, il n'est, hélas! que sûr, mais, s'il se scrute avec plus de soin, il découvrira en lui un amas plus ou moins confus d'illusions différentes, plus graves probablement, mais non moins impérieuses et non moins saisissantes. Peut-être nourrit-il le profond regret d'avoir perdu les premières, qu'il partageait avec ses compagnons d'autrefois :

Nos meilleurs compagnons demeurent étendus,
Et leurs yeux sont emplis des ombres éternelles...

L'amertume du souvenir n'empêche pas de fleurir de nouveaux rêves qui plus ou moins s'en inspirent, imbibés. Ils existent, ces rêves; l'art du poète consiste à les douer de la forme et du son. L'excellent poète qu'est, comme il l'a toujours été, Tristan Derème ne saurait faillir à sa tâche. Et les chants qu'il dédie au *seuil fleuri* de l'enclos de paix et de

renoncement assagi, dans la présente plaquette, nous en offrent la garantie la plus certaine. Attendons.

Les poèmes de Jacques Feschotte, **Devant la mer**, tirage à part du *Mercure de France*, où on les a lus naguère, disent précisément d'abord le désarroi des âmes jeunes brisées, troublées par le tumulte furieux des événements, puis, rendues à la solitude contemplative, en quête d'une lumière nouvelle, d'un espoir, d'un amour où leur ferveur à nouveau s'hallucine, et qui enfin écoutent le conseil de la nature et de la mer, se résolvent à accepter la recherche d'un joie renouvelée dont le cœur a bien soif, dans l'appel orgueilleux des flots, en cédant à la perpétuelle « invitation — quand même — au voyage »!

La résolution est prise; le monde, en dépit des épouvantes où le bonheur humain s'est fondu, anéanti, continue à vivre, les fleurs, l'air, les lumières palpitent et chantent leur orgueil. Il faut, sans oublier les morts, vivre le temps qu'on a à vivre, ordonner ses rêves, grandir par l'amour et par l'intelligence, comprendre et sentir.

Les vers de Jacques Feschotte, mélange heureux d'octosyllabes, admettant de strophe en strophe, à des places variables, l'assise plus massive d'un alexandrin, ou parfois de deux tout au plus, se groupent en quatrains soigneusement établis, polis, achevés. Cela est très pur, d'une correction par endroits un peu froide, le plus souvent charmante et aisée. Le métier du poète s'y révèle délicat et fier ainsi que le sentiment; c'est un bel écrivain en vers, à qui l'on souhaiterait plus d'élan, plus de hardiesse ingénue dans son lyrisme, plus de « délire ».

Méditation devant l'œuvre, affirmée et assurée par l'âge, par la durée, **le Compagnon de la Cathédrale**, où se mêle l'élan hardi du vieux rêve des aïeux. Simplicité devant la nature, où se livre le secret de la grande image éternelle, Dieu, la passion, l'évocation du mystère, et la ferveur qui les font pareilles sous la gloire du ciel; les branches des chênes choisis pour être abattus au travail de ses mains revivent assemblées dans la charpente exacte, aux lignes résistantes et définies; l'homme vivant est petit sous l'arc où reparaissent les représentations de la figure humaine sous ses voussures; nous sommes là, confrontés aux apparitions divines, taillées selon nous-mêmes,

exaltés et meilleurs, et la Vierge est celle-là même dont le sourire enfantin fut doux au désir du sculpteur; elle est telle qu'il la vit, et l'aima, et c'est en elle qu'il a senti frémir la mère du Seigneur. Voici toute l'histoire figurée du passage de Christ sur la terre, rappels d'histoires plus anciennes d'avant le temps des prophètes et des rois, horreur crispée des fables chez les Païens, et tout ce menu peuple grossier, incrédule sinon au démon qui les mène, tous les visages tordus, grimaçants, hilares hideusement, brûlés d'ulcères, grotesques et plaintifs, dans l'enlacement d'enfer entr'ouvert où les maudits les engouffrent. Mais des fleurs de pureté et d'adoration éclosent, pareilles à cette chair du marbre froid en qui sous ses ailes fermées transparaît l'ange, monde merveilleux que le compagnon du travail crée de ses mains, avec l'exaltation de la foi, l'amour des pieuses légendes, la bonté exaltée de sa croyance pure et humble, tout cela tient en la clarté sombre de cette verrière en cette rosace, en cette gerbe où s'insinue la royale fleur, la rose, avec amour sculptée, et qui s'offre ainsi glorieuse à la divinité, et

> ...Quand viendra la mort, sagement imprévue,
> J'aurai servi mon art avec l'humilité
> Du dernier compagnon dont les mains simples ont sculpté
> La fleur unique et sa beauté que nul n'a vue.

Le poème de M. Maurice Mardelle se soutient dans cette grandeur familière où l'artisan qui a compris et qui aime traduit la grandeur de l'œuvre tentée, accomplie d'âge, par la succession des générations sincères et pieuses. Le fils se relie au père, les hommes d'aujourd'hui à ceux d'autrefois dans l'achèvement lent de ce cantique universel de pierre et de verrerie, de communion et de beauté.

Le vers ne s'embarrasse pas d'éléments superflus par recherche; l'enthousiasme emplit le cœur, la conviction s'exprime, sans vaine afféterie, directement; la force expressive du poème en ressort puissante et suffisamment efficace. Que M. Mardelle soit un grand, très original et inattendu poète, peut-être non; mais précisément apte à achever son dessein et, comme son dessein est beau, son poème aussi ne manque point de grandeur.

Je confesse ne pas abominer, en principe, qu'on badine et se joue avec esprit autour des plus beaux mythes imaginés par la sagesse des hommes, même emplis de l'expérience, de l'imagination lumineuse, de la profonde prudence des anciens Grecs. Ils y résistent fort, et la puissance de leur signification n'en ressort pas amoindrie. C'est un peu, n'est-il pas vrai, à quoi se complaisaient les Athéniens quand, après la présentation de quelque noble tragédie, ils s'affolaient, rieurs, des farces en apparence impies du drame satyrique. Seulement, il est indispensable que l'on y déploie, avec beaucoup d'esprit, une aisance sans pose, de la prestesse, de la légèreté. Ces qualités sont les dominantes dans le court poème **Léda**, de M. F.-A. Cazals, que publie « la Presse à Bras » avec des dessins de l'auteur, bien adaptés à son vouloir, et gravés sur bois par Gaspard Maillol. C'est un récit lestement troussé, en vers libres, à la manière des fables de La Fontaine, où se combine l'ingénuité de dictions toutes actuelles et de mode éphémère au discours soutenu où se déplore le fond de la légende. On sent rire le narrateur, on rit avec lui. Cela n'a pas d'autre prétention, et cela rajeunit, sans irrespect, l'antique fable. L'ironie n'y pèse pas, non plus la dérision. Pourquoi ne serait-on pas jovial, parfois, en contant, à son tour, si l'on est de cette humeur, un propos ancien et vénérable? M. Cazals, à mon sens, y a réussi excellemment, et je l'en loue.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Rouff : *La peau peinte*, Editions de « La Nouvelle Revue critique ». — Pierre Bost : *Mesdames et Messieurs*, Editions de « La Nouvelle Revue critique »; *Anaïs*, Librairie Gallimard. — Léon Cathelin : *Le Sphinx coiffé à la Du Barry*, A la Belle Etoile. — Marie Le Franc : *Grand-Louis le revenant*, Edition du Tambourin. — Sylvain Bonmariage : *Une femme singulière*, Edition de l'Epi. — Suzanne Martinon : *Le silence enchanté*, Librairie Plon. — Andrée Carelle : *Louise, valet de chambre*, E. Flammarion.

Parce qu'il est l'auteur, en collaboration avec M. Curnonsky, d'une série de vingt-quatre volumes sur *La France Gastronomique*, on pourrait être induit à ne pas prendre M. Marcel Rouff pour un écrivain sérieux, c'est-à-dire pour un écrivain à mettre sur le même plan que les grandes vedettes de la litté-

rature présente. Notez, cependant, que je tiens, déjà, pour une manière de chef-d'œuvre l'épopée romanesque où il célèbre *La vie et la passion de Dodin-Bouffant,* maître ès-sciences de la gueule, comme eût dit Rabelais. Mais il a écrit, en outre, de remarquables études politiques ou des essais, une douzaine de romans tout débordants de vie et qui attestent que cet épicurien est aussi un poète. **La peau peinte**, qu'il publie aujourd'hui renforce un tel témoignage. Ce récit, qui s'apparente au *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, et à *L'Œuvre* de Zola, se détache, d'abord, de la production courante par la qualité de son sujet. Un grand sujet, c'est chose essentielle, et c'est — il faut bien le dire — ce qui manque le plus aux romanciers les mieux doués d'aujourd'hui. Comme ils n'ont que des qualités d'analystes et qu'ils sont à peu près dépourvus d'idées générales, tout leur est prétexte à développements, et les données ou les thèmes les plus insignifiants. Peu importe qu'ils n'aient rien à dire, il faut qu'ils parlent; aussi nous entretiennent-ils d'eux-mêmes, le plus souvent, sans se demander, non seulement si ce qui leur advint offre de l'intérêt, mais si leurs pensées et leurs sentiments ont une originalité quelconque...

...Un peintre célèbre, et dont les portraits peuvent supporter la comparaison avec le *Jules II* de Raphaël, *la Joconde* de Léonard, l'*Hendrichje Stoffels* de Rembrandt, les Dürer et les Holbein, les La Tour et les Gainsborough, les Ingres et les Manet, s'inquiète, tout à coup, de n'avoir exprimé que les apparences de la vie, au lieu de la vie elle-même... Derrière la façade de l'être, au fond de la nature, il voudrait découvrir, pour les exposer en pleine lumière, l'éternel et l'absolu qui se cachent. Peindre dans ce qui passe ce qui demeure, voilà son ambition, à présent. Après une courte retraite en Bourgogne, la rencontre qu'il fait d'une femme qui comprend son surhumain désir, décide de sa destinée nouvelle. Exalté par l'exemple du Gréco dont l'œuvre est « le plus sublime coup d'aile de la vie transitoire vers l'âme du monde et de la lumière », initié par un vieil Arabe au secret de la technique dont il rêve, il réalise, enfin, grâce à sa maîtresse, en peignant *sur le corps même de celle-ci,* la merveille qui fait de lui l'égal d'un dieu; puis se suicide après

avoir reconnu que « l'œuvre d'art absolue n'existe que dans la mort ».

Un très beau lyrisme anime et soutient sans défaillance le récit de M. Marcel Rouff, que l'on ne saurait juger selon la raison raisonnante. Au regard de celle-ci, tout paraît invraisemblable dans ce récit qui ne prend sa signification que si l'on s'élève avec lui sur le plan métaphysique. M. Marcel Rouff n'a pas voulu faire œuvre réaliste, mais figurer un symbole, ou donner corps à des abstractions platoniciennes en les parant de beauté. Il exprime des choses profondes, et il sait les éclairer voluptueusement. Regretterait-on sa rutilance ou sa rhétorique, d'essence romantique, qu'on ne saurait s'en offusquer. L'abondance et l'éclat ne nuisent point, il est vrai, dans un roman de caractère plastique, comme celui-ci.

M. Pierre Bost nous offre un agréable divertissement dans **Mesdames et Messieurs** (qu'il aurait dû peut-être intituler *Ces Messieurs Dames*) et l'on sent, ou l'on devine, qu'il s'est fait à lui-même le plus vif plaisir en le composant, car il y assouvit, ce me semble, la rancune de quelques désappointements personnels... Il a éprouvé, comme son héros Etienne, qui n'est pas non plus un modèle d'originalité et de sincérité, combien les gens du monde, les gens de la bonne société, si l'on veut, sont médiocres et factices. Il le dit, sur un ton badin; et avec esprit, sinon avec humour, monte une petite comédie, qui est un peu de mœurs et un peu de caractères, sur un théâtre de marionnettes... Son sujet? Moins que rien : la déception causée à Etienne par Mme Delâme, si tant est que cette quadragénaire, encore appétissante, ait déçu cet aimable jeune homme en se dérobant à son désir, après l'avoir sollicité, puisque le dit désir était à peine égal en vivacité au goût qu'elle éprouvait elle-même... Les mouvements de ses personnages sont si lents, leurs passions ou leurs aspirations si langissantes, que M. Pierre Bost a tout le temps de bavarder avec nous devant qu'ils agissent. Il ne s'en fait pas faute, et s'abandonne à toutes sortes de digressions. Cela donne à son petit roman un air négligé ou lâché, qui n'est pas sans charme, et tout à fait dans le style du « chic vache » de la jeunesse d'aujourd'hui, mais

si je ne croyais que M. Pierre Bost s'attarde à jeter sa gourme, je lui conseillerais d'être plus ménager de ses dons et de les employer à de plus hauts desseins...

Peut-être parce qu'il se livre à l'improvisation, ses négligences ou ses complaisances envers lui-même sont-elles moins sensibles quand il écrit des nouvelles que quand il écrit des romans? Je suis tenté, en tout cas, de préférer les huit récits d'**Anaïs à** ***Mesdames et Messieurs.*** L'ironie de M. Pierre Bost gagne, il me semble, à ne pas trop insister en se prolongeant; et il réussit, surtout, dans la caricature prestement enlevée et dans la caricature des médiocres ou des ratés. C'est qu'il est, à la fois, prolixe et précieux, minaudier même. Il y a une affectation de détachement dans son insistance — et mettons dans son bavardage — qui devient assez vite fastidieuse.

On sait que la Révolution a permis à bien des misérables de se débarrasser, grâce à la délation, soit de leurs ennemis, soit seulement de leurs créanciers ou de leurs rivaux... Déçu dans son amour, le marquis de Geneuille, le héros du roman de M. Léon Cathlin : **Le sphinx coiffé à la Du Barry**, a, du moins, la passion pour excuse quand il livre à Sanson le chevalier de Lancy, son cousin. C'est que Lancy, en qui il avait toute confiance, a séduit naguère la marquise... Celle-ci morte, le pauvre mari n'a plus qu'une idée : infliger le châtiment suprême au félon — le lui faire infliger, plutôt, car il a promis à sa femme, au moment qu'elle trépassait, de ne point le provoquer en duel... La Révolution lui offre l'occasion qu'il cherche. Dès les premiers désordres de la rue, il simule la folie pour pouvoir demeurer sans danger à Paris, où il sait que son cousin se cache. L'ayant découvert, enfin, il le fait arrêter comme suspect et guillotiner. Mais, à peine a-t-il assouvi sa haine que, privé de l'objet qui donnait un sens à sa vie, il éprouve l'odieux sentiment de sa déchéance. Telle est la morale de ce récit, sobrement conté, et dont on appréciera, surtout, la couleur historique. M. Cathlin montre, de façon expressive, entre la frivolité qui la précède et la débauche qui la suit, la Révolution sous son véritable caractère. Le tableau qu'il brosse est à rapprocher du chef-d'œuvre d'Anatole France : *Les dieux ont soif.* Il ne le fait

pas oublier, sans doute, mais c'est faire son éloge que de dire qu'il le rappelle.

Mme Marie Le Franc nous assure qu'elle a écrit **Grand-Louis le Revenant**, le roman qu'elle publie, en même temps que *Grand-Louis l'Innocent*. Il faudrait donc pour bien juger cette seconde partie de l'histoire du « couple de la lande », en relire la première partie. Seul, ou détaché de celui qui le précède, le présent récit déconcerte, en effet. Qu'on imagine la pénombre d'un tableau de Rembrandt sans le foyer doré qui graduellement diffuse sa lumière, on pourra se faire une idée de ce que l'on éprouve à voir se prolonger l'idylle d'Eve et de Grand-Louis, après la mort... Dans une ténébreuse atmosphère, c'est spectralement, il est vrai, que les deux amants poursuivent leurs amours, et Mme Le Franc révèle, ici, une conception toute celtique de l'au-delà. Ce qu'ils chérirent durant leur vie, Eve et Grand-Louis le retrouvent pour le chérir encore derrière le tombeau. Mais, sont-ils vraiment des ombres? Ne se sont-ils pas plutôt réincarnés en eux-mêmes? La mer, les embruns, la brume, c'est de cela exactement qui fut le décor de leur bonheur dont ils jouissent encore avec les mêmes sens, dominés pas les mêmes passions — Eve continuant d'être l'animatrice de Grand-Louis... Un livre étrange, inquiétant, d'une mystérieuse poésie, certes, mais extra-littéraire, et sur lequel il est bien difficile à la critique de se prononcer...

M. Sylvain Bonmariage écrit, dans **Une femme singulière**, l'histoire d'une fille pauvre qui atteint, grâce à ses qualités physiques et morales, non seulement à la richesse, mais au bonheur... M. Bonmariage ne craint pas les poncifs, mais c'est peut-être une originalité, aujourd'hui, que de montrer la vertu récompensée. Son héroïne, du moins, n'est pas banale qui sait se garder chaste pour épouser un charmant garçon qui l'aime et qu'elle aime. Maîtresse blanche, pendant un temps, d'un gentilhomme de vieux style (un duc, s'il vous plaît) c'est du fils même de son amant que fait son mari cette jeune personne qui a commencé par être modiste... Elle s'est affinée, sans doute; mais elle était douée, vous pensez bien; et puis, elle a tant de bonté, tant de charme et d'esprit que l'on trouve ça tout naturel... M. Bonmariage s'amuse, comme

tous les vrais conteurs; mais il a sur la vie et la société des idées auxquelles il tient. Il me fait songer à **Eugène Sue**, à Balzac et à **Barbey** d'Aurevilly, c'est-à-dire qu'il a un talent à la fois populaire et aristocratique, de la verve, ou de la faconde, et qu'il fait vivant. Son roman, trop touffu, peut-être, ou trop plein de digressions, a bien de la saveur, cependant.

Il y a des qualités d'observation délicates dans le nouveau roman de Mme Suzanne Martinon, **Le Silence enchanté**, si le sujet en est un peu conventionnel ou rebattu. Deux sœurs : l'une, Alice, égoïste, coquette, frivole; l'autre, Christiane, douce, simple, discrète... Alice se marie, et naturellement ne fait pas le bonheur de son époux. Naturellement, aussi, Christiane aime son beau-frère, et est aimée de lui... Par bonheur, la méchante Alice se fait prendre en faute, et le divorce prononcé, on prévoit qu'un nouveau couple, mieux assorti, pourra se créer... Mais encore une fois, Mme Martinon a des dons, et qu'elle révèle surtout dans le détail. On oublie ce que ses situations ont d'arbitraire et ses personnages de trop arrêté dans le caractère ou la physionomie morale, à cause des jolis traits, pleins de finesse, dont son récit abonde.

Mme Andrée Carelle conte dans **Louise, valet de chambre,** l'invraisemblable histoire d'une jeune fille du meilleur monde qui, se croyant coupable d'un crime, se réfugie — après s'être glissée dans la livrée d'un larbin — chez un grand romancier catholique... Ce romancier ressemble physiquement à Léon Bloy; mais il a ce qui a manqué toute sa vie à l'auteur du *Mendiant ingrat*, c'est-à-dire de l'argent... Louise s'éprend de lui, et lui-même, de découvrir sa gorge en cherchant son cœur, un jour qu'elle s'est évanouie dans son cabinet de travail, éprouve une si vive impression qu'il devient amoureux fou... Romanesque bien féminin. Non moins féminin, le candide artifice que Mme Carelle emploie pour se rendre favorable la critique. Elle n'en cite pas moins de huit représentants, avec des mots flatteurs, au cours de son roman. Mais sa politesse est trop étendue (encore qu'elle ne mentionne pas l'humble signataire de ces lignes) pour produire le résultat qu'elle en attend : se voir tresser des couronnes.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'opéra de quat'sous, de Bert Brecht, d'après le *Beggar's opera* de John Gay, version française de Nicole Steinhoff et André Maupray. — *Le fils de Don Quichotte*, de Pierre Frondaie, à l'Atelier. — *Le divin Arétin*; 4 actes de M. Alfred Mortier, au théâtre des Arts.

Plus que jamais (et on comprend pourquoi) l'art d'utiliser les dépouilles se répand au théâtre. On a épuisé l'incohérence de toute une catégorie de producteurs de laborieuses gamineries qui ont fait long feu. Il restait de traiter les anciens à la manière du négrier. M. Baty, dont on peut tout attendre dans ce sens depuis sa représentation du *Malade Imaginaire* en farce macabre, paraît vouloir se spécialiser dans cette violation patente du caractère propre des œuvres antiques. Ce metteur en scène affolé n'est certainement pas étouffé dans ses essais, par le respect des œuvres du passé ni par le scrupule envers les auteurs disparus.

D'ailleurs, depuis le comique escamotage de *Volpone* par M. Jules Romains, quel est celui de nos auteurs en quête de trouvaille qui n'ait caressé de mettre son nom en avantageuse proéminence sur quelque vieil ouvrage? Voici une note de publicité qui ne manque pas de saveur (1) :

> M. Gaston Baty annonce au théâtre Montparnasse un *Arden de Faversham* qui est une transposition d'un vieux drame élisabéthain d'un auteur inconnu, que M. H.-R. Lenormand a récrit, en quatre actes, en prenant d'importantes libertés avec la version primitive.

C'est la curée qui commence. Les œuvres orphelines vont trouver des papas. Les cervelles vides vont tout à coup bouillonner gratuitement sur de bons rôtis authentiques, accommodés et affirmés sans vergogne, adjugés sans pudeur.

En attendant la pièce promise par l'annonce ci-dessus, M. Baty, dont on sait les aventures malheureuses, vient de nous donner une pièce anglaise célèbre. Avec soin, il l'a choisie traduite par un Russe d'après une adaptation allemande.

Mon Dieu, que l'on aurait pourtant voulu reconnaître enfin quelque qualité à M. Baty après ses retentissants déboires, ses monstrueuses erreurs, rendues pourtant éclatantes à son effondrement au théâtre Pigalle. Mais non; l'aliénation de cet

(1) *Nouvelles Littéraires* du 19 octobre 1930.

homme actif paraît sans remède. On dirait que vigueur même de cette activité n'est telle que pour masque cet entreprenant, à ce laborieux, l'avarice de son sens estl ·que, de son bon sens. C'est vraiment la figure même de l'ab ·ion de tout art que cette scène, où projections et feux ne ‹ ·ent de multiplier de primaires chromos. Là-dedans se dé 'e une espèce de parodie, trait pour trait, de la vie de Fra ·s Villon. Certains des tableaux sont à peu près exclusiven :t remplis par celles des ballades de notre poète qui s'y rapportent directement. Les acteurs s'emploient, en leurs faits et gestes, à les y mettre en œuvre, tandis que le héros les déclame en musique. Ainsi passent, entre autres, la *Ballade de la grosse Margot*, celle des *pendus...* Naturellement ces poèmes incomparables émeuvent profondément les auditeurs. Au surplus, ici, rien n'indique au grand public leur divine origine.

— Villon est à honneur dans la maison, disais-je en sortant à mon compagnon, non sans une amère ironie. — Dites surtout qu'il y est compromis, me répondit un des rares poètes authentiques d'aujourd'hui, et qui m'avait entendu.

En vérité, cette adjonction hétérogène comporte, en effet, une répugnante assimilation. Elle est due à l'adaptateur allemand.

Beggar's opéra en son temps (1721) c'était « la plus féroce et la plus fangeuse des caricatures » (Taine) politiques et mondaines. Que peut-il en rester aujourd'hui, et pour nous Français? Au mieux une grosse farce grandguignolesque, se passant dans un milieu d'escarpes, de rouleuses, de recéleurs, de mendiants.

Voici, très en gros, l'argument de la pièce de John Gay :

Peachum est un négociant marron, commanditaire et recéleur d'une bande de pickpockets et de voleurs de grand chemin. Il jouit de la tolérance de la police, à laquelle il livre, de temps à autre, contre une prime, tel ou tel de ses associés qui lui paraît trop compromettant ou trop improductif.

Il a une fille, Polly. Elle s'est amourachée du capitaine des bandits et l'a épousé secrètement. Quand le papa Peachum apprend cela, il est fort en colère. Il rêvait pour sa fille quelque alliance plus sûre et plus relevée. Il dénonce à la police le capitaine qui est incarcéré à Newgate.

Molly, la fille du geôlier, séduite par le prisonnier — et même épousée par lui devant le chapelain de la prison — s'apprête à le faire évader. Ce qui est d'autant plus facile que son geôlier de père est très corruptible. Mais intervient Peachum, ami du geôlier. Il tient à être débarrassé de son gendre, et, de son côté, le geôlier ne se soucie plus d'avoir pour gendre un bigame.

Donc le capitaine est pendu. Il accepte joyeusement son sort, plutôt que d'avoir deux femmes à ses trousses.

Dans une variante de la pièce, le dénouement est autre : la grâce arrive au bon moment. C'est celui-ci qui a été suivi à Berlin et à Montparnasse.

A l'époque, la pièce était une satire des plus mordantes. Dans Peachum, on reconnaissait le premier ministre Robert Walpole, qui gouvernait par la corruption (d'ailleurs un assez grand ministre devant l'histoire). Dans les nombreux comparses, voleurs et putains, on reconnaissait de hauts personnages, de grandes dames.

Autre élément de succès : soixante et quelques numéros de chant — chansons et romances populaires. C'était une réaction contre l'opéra italien — et sa parodie par endroit.

Outre Villon, on a introduit en fait de chansons dans l'adaptation allemande et dans l'adaptation française de cette adaptation, une uniforme et aigre revendication du bas peuple et de la canaille qui est singulièrement décolorée et périmée. Le type en est la chanson :

L'bifteck d'abord;
Et la morale après.

Ça se passe en terrains vagues, dans la boutique de fripes et de concussion de Peachum, dans un bordel, en prison, au pied de la potence...

Le metteur en scène, scrupuleux et impitoyable, avait aussi lâché des puces aux fauteuils. Des dames s'en plaignirent : passe encore; mais certains de nos confrères aussi! C'était pourtant là, au moins quelque chose de piquant au cours de la soirée, aurait risqué Maurice Boissard!

§

Donner un fils à Don Quichotte, c'est un postulat qui sup-

pose (à tort, espérons-le) que le public d'aujourd'hui ne connaît guère le chef-d'œuvre de Cervantès. Prêter une aventure charnelle au chevalier, chaste et fol, de l'idéal et de la chimère, c'est défigurer sa nature à l'essentiel.

Quant à Sancho, il avait bien une fille, Mari Sanchica, âgée d'une quinzaine d'années à l'époque, et qui apparait plusieurs fois dans le roman. Son père voulait en faire une comtesse, quand il aurait le gouvernement promis par Don Quichotte. On ne nous dit pas ce qu'il advint d'elle, lorsqu'à la fin Sancho revint au village, gros Jean comme devant. Sancho avait dû l'élever dans d'honnêtes principes si je me rappelle un de ses proverbes : « A la fin des fins, mieux vaut une fille mal mariée que lotie d'un bon galant. »

M. Pierre Frondaie semble avoir voulu réaliser cette maxime en inventant un fils à Don Quichotte et en le faisant marier avec la fille de Sancho. Le gars est d'ailleurs un fort mauvais bougre, un détrousseur, un suborneur intéressé, un vaurien, etc. Le vieux Sancho, lui, a fort mal tourné. Grand prévaricateur, voleur et lâche à souhait, il est berné et volé par Zigoel, **le fils de don Quichotte**, qui lui prend aussi sa fille Manuela (1). Sancho livre son gendre à la police. On va le pendre. Mais Manuela le sauve en lui remettant un blanc-seing qu'elle tient d'un jésuite. Elle doit le sauver à nouveau — et cette fois par un subterfuge — car l'autre a préféré sauver à son tour un compagnon de rapine qui devait être pendu avec lui.

Manuela avait gardé de don Quichotte, qui, lorsqu'elle était enfant, avait fait naître en elle ses premières illusions, une empreinte profonde. Si bien que l'ombre du chevalier parfois la visitait. Ce qu'a voulu marquer M. Frondaie, c'est cette sorte de prolongation posthume du caractère illuminé du chevalier s'amortissant à une réalité bien rude, bien brutale, dans sa progéniture. Certes, on le voit, l'amour de la fille de Sancho est assez authentique pour passer de l'idéal chevaleresque de don Quichotte à la réalité hardie, et après tout assez généreuse, au fond, de son bandit de fils, qui, bon gré mal gré, en a fait la preuve. M. Frondaie a fait vivre en cette créature

(1) Mais pourquoi diable M. P. Frondaie a-t-il changé le nom donné par Cervantès à la fille de Sancho?

une jolie assurance que nous pourrions avoir en le dieu ailé. Peut-être ne devons-nous pas, en vérité, nous y laisser prendre! au moins en ménagerions-nous l'expérience si nous voulions la tenter. Pour ma part désirerais-je éprouver la fidélité d'une amante, tout au moins m'arrêterais-je volontiers avant d'y risquer la corde...

D'ailleurs la fidélité est une chose dont il est surtout question dans les contes et que, en général, on ne semble prendre au sérieux plutôt avec l'espoir relatif de la suggérer que pour la pratiquer soi-même. On s'émerveille justement que ce soit M. Pierre Frondaie qui en ait si bien rêvé, lui qui passe pour y être si récalcitrant!

Au total, agréable soirée avec d'heureux divertissements et de bons acteurs. Dullin est don Quichotte, M. Daniel Lecourtois son fils, M. Etienne Decroux Sancho, dont la fille est Mme Madeleine Tambour.

M. Frondaie a, dans la presse, présenté cette pièce avec une délicate réserve, une modestie surprenante au temps qui court. En fait, elle est un témoignage réussi d'un talent et d'un esprit occupés, et très heureusement, d'une essence poétique délicatement et plaisamment en œuvre, où M. Frondaie n'avait pas encore fait en sorte qu'on l'en pût soupçonner capable.

§

Un poète dramatique très inférieur, tel que M. Alfred Mortier, peut très bien, s'il consent à ne les plus rimer, donner des spectacles intéressants. En tout, c'est de bien connaître ses limites qui importe, puis de trouver son siège.

D'ailleurs, M. A. Mortier avait jusqu'ici comme voulu tenir une gageure d'insuccès en demandant au public de s'intéresser aux destins de Marius, de Sylla, de Penthésilée. Cette fois, il a mis plus d'atouts dans son jeu, en écrivant en prose, en situant l'action dans la Renaissance italienne, et en prenant pour héros un personnage mal famé, un magnifique forban, un esprit bouillant d'un génie sans frein, et quasi diabolique d'audace, de pensée et de gestes. Le spectateur se sent d'autant mieux disposé qu'il n'ignore pas que l'auteur passe pour un de nos meilleurs italianisants, qui ne peut lui

servir que des choses véridiques, à part les quelques libertés quasi indispensables.

A écouter l'auteur, l'Arétin est supposé avoir recueilli jadis une grande fillette du nom de Périna, orpheline et abandonnée à la suite du sac de son village par les lansquenets. Il l'a placée dans un couvent, sans plus s'occuper d'elle. Son éducation achevée, le couvent la renvoie à son tuteur, qu'elle s'imagine être un noble poète. Celui-ci est très alléché par sa beauté, mais comme intimidé, touché par sa pureté ingénue, il fait effort pour s'en tenir à des sentiments paternels. Mais il y a flottement. Le dénouement intervient à temps pour contenir l'Arétin dans cette dramatique expectative, et pour préserver la jeune fille. Elle meurt en parant de sa poitrine le coup de poignard qui visait son protecteur.

Comme on voit, ce sentiment pur éclos dans une âme corrompue, et ce poignard qui manque son destinataire, c'est de la tradition hugotique. D'ordinaire, M. Alfred Mortier préfère Corneille pour modèle, mais ici l'époque appelait certains procédés romantiques. Au surplus, l'intrigue en question n'est pas complètement imaginaire. D'après les biographes de l'Arétin, il y a bien eu dans sa vie une Périna. Une courtisane mais pour laquelle il avait conçu un amour exceptionnel chez lui, tellement que, lorsqu'elle mourut de tuberculose, il demeura sombre pendant toute une année.

Cela est d'ailleurs plus excitant, plus profondément exaltant que l'amoindrissement angélique inventé par M. A. Mortier. Le développer serait accablant.

La fable adoptée par M. A. Mortier n'occupe guère que la moitié de la pièce, dont l'originalité relative et le principal intérêt consistent, selon moi, dans la reconstitution vivante et animée, en même temps que plausible, fidèle, de l'histoire et des mœurs du temps. Le premier acte (*camp des bandes noires*) et le deuxième (*fête chez l'Arétin*) sont des tableaux historiques en très bon relief, où principalement l'acteur Fainsilber, qui tient le rôle très lourd de l'Arétin, se donne avec conviction et brio.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. S. Eddington : *Etoiles et atomes* (traduction Jean Rossignol), Hermann. — Mémento.

Arthur Eddington compte parmi les plus célèbres savants britanniques contemporains : à la fois mathématicien et physicien, il applique surtout son esprit aux questions astronomiques. Plusieurs de ses ouvrages (sur la relativité notamment et sur les quanta) furent traduits en français et analysés ici-même en leur temps.

L'ouvrage qui vient de paraître trouve son origine et son titre, **Etoiles et atomes**, dans une conférence qu'Eddington fit à Oxford en août 1926. Cette conférence, développée et complétée, forme la matière des trois premiers chapitres : l'intérieur d'une étoile (42 pages), quelques recherches récentes (54 pages), l'âge des étoiles (48 pages). Le quatrième chapitre, indépendant des trois autres (1), est la rédaction d'une conférence donnée en avril 1929 : en 25 pages, il traite de la matière disséminée dans le vide intersidéral. Le livre se termine par des remarques complémentaires, notamment sur le *nébulium*, pris longtemps pour un corps simple (inconnu sur la Terre) et qui, depuis trois ans, a été identifié comme une variété d'oxygène. Douze belles photographies d'astres, de nébuleuses, de spectres, de trajets d'atomes (directement photographiés) augmentent l'intérêt de ce livre de haute vulgarisation, dont la présentation est remarquable.

L'auteur y a repris les principales questions d'astrophysique qui sont à l'ordre du jour, en bannissant rigoureusement de son exposé toute formule et même les formes les plus simples du raisonnement mathématique. L'idée directrice est résumée à diverses reprises :

L'intérêt que présente pour nous la science n'est pas simplement le désir d'apprendre les derniers faits ajoutés à la collection; nous aimons à discuter de nos espoirs et de nos craintes, de ce qui est probable et de ce qui nous attend (p. 57). Le progrès de nos connaissances sur les atomes et le rayonnement a conduit à de nom-

(1) Regrettons dans ce chapitre quelques répétitions, assez fastidieuses, de phrases déjà rencontrées antérieurement : il y a là une négligence de composition qui aurait pu être facilement évitée.

breux et intéressants développements en astronomie; réciproquement, l'étude de la matière soumise aux conditions extrêmes, qui règnent au sein des étoiles et dans les nébuleuses, n'a pas été une des moindres causes du progrès de la physique atomique (p. VI).Les étoiles constituent une dépendance des plus importantes du laboratoire de physique, une sorte d'annexe réservée aux très hautes températures, où les propriétés de la matière peuvent être étudiées dans des conditions extrêmement variées (p. 95). C'est une coïncidence curieuse qu'à peu près au moment où une matière de densité formidable (2) retenait l'attention des astronomes, les physiciens développaient une nouvelle théorie de la matière concernant spécialement les densités élevées (p. 177). Nos connaissances sur les étoiles proviennent de l'interprétation des messages que nous transmet la lumière issue de ces étoiles (p. 53). L'astronome est engagé dans un problème qui, dans son essence, est moins ambitieux que le problème posé au physicien, pour qui la matière apparaît toujours sous la forme de systèmes électroniques de la structure la plus complexe (p. 41).

Eddington nous rappelle des précisions fort intéressantes sur la « vie des étoiles » :

La première et la dernière période de la vie d'une étoile sont toutes deux caractérisées par une basse température; au cours de cette vie, la température doit s'être élevée jusqu'à un maximum pour retomber ensuite (p. 125). La vitesse de l'évolution est déterminée par la vitesse avec laquelle une étoile peut se débarrasser de sa masse (p. 132). C'est au rayonnement que doit pratiquement être attribuée toute cette perte de masse (p. 134), [car] l'anéantissement d'une simple goutte d'eau nous permettrait de disposer d'une puissance de 200 chevaux-vapeur pendant un an (p. 120). Il arrive qu'une étoile se trouve dans cette fâcheuse situation : perdre constamment de la chaleur, mais ne pas avoir suffisamment d'énergie pour se refroidir (p. 176). A l'origine, les étoiles sont faites semblables à leur modèle, avec la même précision que les êtres humains eux-mêmes (p. 135). La force de gravitation rassemble la matière nébuleuse et chaotique, la force de radiation la tranche en blocs de grosseur convenable (p. 23). [Toutefois, comme], d'après la loi de gravitation d'Einstein, la matière produit une courbure de l'espace qui l'environne, si vous cherchez à réunir trop de matière en un seul bloc, l'espace se courbera assez autour de lui pour l'enfermer. C'est ce qui arriverait à un énorme bloc d'eau :

(2) Par exemple, la matière du « compagnon de Sirius » qui est *soixante mille fois plus dense que l'eau* (M. B.).

quand son diamètre atteint 250 millions de kilomètres, l'espace s'est refermé sur lui; vous ne pouvez plus accroître ses dimensions, car il n'y a plus de place pour mettre de l'eau (p. 156).

Tous ces points, sur lesquels nous sommes aujourd'hui d'accord, sont précisés par quelques exemples bien choisis : l'histoire de Bételgeuse (p. 86-96), l'histoire d'Algol (p. 43-51) et celle du compagnon de Sirius (p. 51-57 et 173-180). Il y a lieu d'admirer l'exactitude de ces déterminations, car, suivant les termes du savant anglais :

La nuit, sur mer, il se peut que vous aperceviez de nombreuses lumières, mais vous ne pouvez estimer ni leurs distances, ni leurs éclats réels; votre évaluation de l'éclat réel peut être erronée dans le rapport de :

1.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000

à un, s'il vous arrive de confondre Arcturus avec un feu de bateau (p. 104). [D'ailleurs,] la structure d'une étoile est un problème d'une simplicité inaccoutumée; c'est aux basses températures, — celles auxquelles nous avons affaire sur la Terre —, que la matière commence à avoir des propriétés aussi fâcheuses que compliquées. Les atomes stellaires sont des sauvages nus, ignorant les distinctions de classe de nos atomes terrestres revêtus de tous leurs atours (p. 18). Notre Terre est un de ces endroits glacés où les complications les plus étranges peuvent se réaliser. Peut-être le plus étrange de tout est-il que quelques-unes de ces structures complexes puissent se réunir pour spéculer sur la signification du plan d'ensemble (p. 96).

Nous savons aujourd'hui que la température interne des étoiles — et du Soleil en particulier (p. 8) — est toujours voisine de 40 millions de degrés. La matière de certaines étoiles, et notamment du Soleil (p. 39), encore qu'elle soit plus dense que l'eau, est en réalité un *gaz parfait,* car les atomes sont plus ou moins dépouillés de leurs électrons planétaires. Mais les éléments chimiques ont à peu près la même distribution relative (p. 64) dans les étoiles que sur la Terre.

Dans ces problèmes, notre pensée, oscillant constamment entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, va de l'étoile à l'atome pour revenir à l'étoile (p. VI). L'homme est légèrement plus près de l'atome que de l'étoile;

1.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000

atomes à peu près constituent son corps, et environ
. 10.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.

corps humains fourniraient assez de matière pour bâtir une étoile (p. 2). La vie humaine est peut-être — dans l'échelle des durées qui va de la vie d'un atome excité (un cent-millionième de seconde) à la vie d'une étoile — à égale distance de ces deux extrêmes (p. 96). Quand nous regardons la nébuleuse d'Andromède, c'est un passé de *neuf mille siècles* que nous voyons (p. 108). En ce qui concerne les masses, l'homme est un peu trop près de l'atome, et un prétendant mieux qualifié à la position médiane serait l'hippopotame. Pour le temps, une vie humaine de soixante-dix ans est un peu trop près de la vie d'une étoile : il serait préférable de substituer le papillon à l'homme (p. 96).

La fin de l'ouvrage d'Eddington est consacrée à la *nébulosité* des espaces intersidéraux. Ces espaces sont à la fois extrêmement froids et extrêmement chauds (p. 78) : *extrêmement froids*, parce qu'un thermomètre y accuserait une température voisine du zéro absolu (273 degrés au-dessous du zéro habituel); *extrêmement chauds*, parce que les corpuscules qui s'y trouvent sont animés de très grandes vitesses. Ces corpuscules sont très éloignés les uns des autres, puisqu'en moyenne on n'en rencontre que 155 par litre (p. 72); néanmoins la lumière des étoiles se trouve quelque peu affaiblie (p. 74).

En moyenne, un atome va droit devant lui pendant un an avant d'en rencontrer un autre et, pendant ce temps, il parcourt une distance égale à celle qui sépare le Soleil de la Terre (p. 159). Un fragment de ce « nuage cosmique », grand comme la Terre, pourrait être entassé dans une mallette et porté sans fatigue d'une seule main (p. 159). La masse totale du nuage est à peu près la moitié de la masse de l'ensemble des étoiles. Autrement dit, de toute la matière de l'univers, les deux tiers environ sont condensés sous forme d'étoiles; un tiers reste non condensé et répandu à travers l'espace (p. 157).

Les larges extraits qui précèdent montrent l'immense intérêt du petit ouvrage d'A. S. Eddington; certes, il suscite quelques critiques de détail (3), mais il se maintient déli-

(3) A quoi bon, par exemple, parler à vingt reprises des « ondes d'éther »? L'éther (électromagnétique) est une hypothèse désuète, et le mot *rayonnement* est bien préférable. — On note aussi plusieurs contradictions:

bérément sur un terrain strictement scientifique (4), la traduction est irréprochable (4), et ce n'est pas un mince éloge, car on ne compte plus, dans le domaine des sciences physiques, les traductions faites en dépit du bon sens.

MÉMENTO. — Nous avons stigmatisé (5) l'inénarrable article que C.-M. Savarit consacra à la radiophonie : c'est le dernier des métiers, disions-nous, que de traiter des sujets que l'on ne comprend pas, sans même s'en rendre compte. Il y aurait maintenant toute une série d'articles, aussi détestables que le premier, où les condensateurs « changent la fréquence et la rendent audible » (!), où la partie essentielle d'une antenne est sa « partie verticale » (!), où il est question de récepteurs, « qu'ils soient à antenne ou à lampe »... comme si la lampe dispensait de l'antenne ou vice versa. On croit rêver...

Depuis (6), le même auteur a cherché à se justifier en invoquant les mânes de Trissotin, acculé qu'il était à s'arroger, faute de mieux, une contestable virtuosité grammaticale. Il s'efforce de nous suggérer que les typos ont lu « filaments » quand il avait écrit « électrodes », un peu comme certains grammairiens ont tiré le français « cheval » du latin « equus ». Il maintient que « la pile est un producteur *humain* d'électricité »; n'a-t-il jamais entendu parler du gymnote, producteur *animal* d'électricité? Par analogie, « humain » ne peut que signifier *dû au fonctionnement du corps humain :* tout le monde, ô Trissotin, oppose les générateurs *artificiels* aux phénomènes naturels (orages). Enfin, escamotant toutes les autres critiques (infiniment plus graves), Savarit-Trissotin nous narre des histoires de salles de rédaction, qu'il invente de toutes pièces pour la circonstance. Pendant tout le temps que l'*Echo de Paris* a consacré une page à *la vie scientifique*, j'ai rédigé fort régulièrement l'article de tête : exactement d'octobre 1921 à juillet 1925. A ce moment, notre Trissotin, que je ne vis jamais au cours de ces quatre années, était chargé de l'Académie des Sciences, ce qui consiste, comme on sait, à se rendre le lundi après-midi à l'Institut, à y cueillir une note dactylographiée et à la porter aux bureaux du journal aux fins d'insertion. Ses confrères ont dû bien rire en

sur l'anéantissement de la matière (p. 118 et 119), sur les collisions entre atomes et électrons (p. 77 et 159)... — Enfin certaines comparaisons (p. 58, 60, 121) sont d'un goût douteux (ainsi : « on pourrait entasser plus de gens dans une pièce si on leur brisait quelques os »).

(4) Ce n'était pas le cas pour l'ouvrage qui parut il y a quelques mois en français. (Cf. *Mercure de France*, 15 février 1930, p. 162-165).

(5) *Ibid.*, 15 août 1930, p. 150-151.

(6) *Ibid.*, 1er octobre 1930, p. 253.

s'apercevant que les fantaisies de son imagination le transmuaient de commissionnaire en « patron » dictatorial.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MEDICALES

La poliomyélite. — Docteur Clément Simon : *Lettres à un médecin praticien sur la Dermatologie et la Vénéréologie*, Masson, éd., 1930. — Docteur Louis Thibault : *Fugues conscientes et inconscientes*, Molinari, éd., Parthenay. — Docteurs Dide et Guiraud : *Psychiatrie du Médecin praticien*, Masson, éd., 1930. — Docteur Marcel Lapasset : *Syndrome Pâleur-Hyperthermie chez les nourrissons opérés*, Thèse de Toulouse, 1930. — Docteur G. Saint-Paul : *Invertis et homosexuels*, Vigot, éd., 1930.

La paralysie spinale infantile fébrile, maladie contagieuse qui affecte surtout la seconde enfance et l'adolescence, est caractérisée par une lésion de la partie antérieure de la substance grise de la moelle épinière, d'où son nom de **poliomyélite** (inflammation de la moelle grise). Comme dans la région touchée par l'infection « systématisée » nichent les cellules « motrices » qui commandent la contractilité et la nutrilité des muscles, cette maladie se traduit par la paralysie et l'atrophie consécutive de ces derniers. Elle commence comme une grippe, se révèle dès la chute de la température par l'impotence complète de membres ou de segments de membre, rétrocède en partie sauf sur plusieurs muscles où s'appesantissent les séquelles. Endémique et sporadique, elle a des réveils épidémiques dangereux. On en a observé plus de 325 cas, à Strasbourg, cette année. On en a signalé d'autres en Moselle, dans le Nord, dans la Marne, dans la Mayenne, dans le Maine-et-Loire, dans l'Isère, dans l'Eure. Le *Siècle Médical* du 1er septembre nous apprend qu'une information mal interprétée a laissé croire à tort qu'une épidémie aurait menacé Paris; il s'agissait simplement de l'ouverture d'un pavillon spécial aux Enfants-Malades. M. Mourier a pris cette décision, pour réunir autour de ce pavillon les moyens de traitement des séquelles. Les malades reconnus sont suffisamment distants les uns des autres pour qu'on ne puisse pas parler de contagion locale. « Des dix-sept cas constatés, un provient du 11e arrondissement, un second du 14e et un troisième du 15e; six ont pris naissance en banlieue, à Ivry et à Saint-Denis; deux à Levallois; deux à Malakoff (chez le frère et la sœur); trois en

Seine-et-Oise dans des communes très éloignées l'une de l'autre, et le dernier cas dans l'Yonne. Il n'y a donc pas de foyer de contamination, et la fréquence de la poliomyélite accidentelle, dans la région parisienne, ne semble pas beaucoup plus grande que les années précédentes. » En Europe, la section d'Hygiène de la Société des Nations signale à peine une légère recrudescence aux Pays-Bas et dans quelque régions de Finlande et de Suède. Aux Etats-Unis, une assez forte épidémie a été observée, surtout en Californie : 88 cas dans la première semaine de juillet, 99 pendant la deuxième, 98 pendant la troisième. — Autrefois désarmés, nous avons aujourd'hui le *sérum antipoliomyélitique* du professeur Pettit, qui, employé précocement et à fortes doses, permet d'obtenir soixante pour cent de guérisons définitives, sans la moindre séquelle. Ce sérum provient soit du cheval, soit du singe. Comme il ne se conserve pas, on ne le trouve pas dans les pharmacies. Les médecins doivent le demander télégraphiquement à l'Institut Pasteur. On a lu dans les journaux comment la T.S.F. et l'avion permirent, dans deux ou trois occasions, l'arrivée rapide du précieux médicament, auprès des malades.

§

Le docteur Clément Simon, médecin de l'Hôpital Saint-Lazare, donne dans ses **Lettres à un médecin praticien sur la Dermatologie et la Vénéréologie**, un délicieux exemple d'enseignement familier d'une spécialité plus austère dans son exposé que dans ses... causes. Il rappelle dans son préambule que, dans la dernière année de la guerre, le hasard des affectations militaires fit désigner, pour le Centre de Dermato-vénéréologie qu'il dirigeait, un jeune médecin de campagne. Ce dernier devint un collaborateur précieux qui se prit lui aussi de passion pour sa nouvelle spécialité. « Si le domaine de la vénéréologie était assez étendu aux armées, celui de la dermatologie était très restreint. Nous y suppléions par des conversations amicales, et je répondais de mon mieux aux nombreuses questions que sa curiosité ne cessait de me poser. En nous séparant après l'armistice, il me fit promettre de continuer par correspondance nos conversations de la

Guerre, et c'est ce que je n'ai pas manqué de faire depuis. » — Ce sont ces lettres que Clément Simon publie chez Masson.

Familières et pratiques, dégagées de tout fatras bibliographique, écrites sous la seule dictée de l'expérience clinique et du souvenir des lectures, elles sont aussi savoureuses qu'instructives. Elles courent au gré du plaisir du moment à travers tous les sujets, des « grains de beauté » au cancer de la peau, du vulgaire furoncle aux taches provoquées par l'eau de Cologne, de la douche filiforme au mariage des syphilitiques, en contant tous les progrès de la syphilithérapie.

Un mot des « taches de l'Eau de Cologne », chapitre nouveau de la pathologie cutanée directement lié au nudisme en plein soleil. Il s'agit de taches brunes en forme de « coulées » siégeant sur le cou, le tronc et les bras. « Ces traînées pigmentaires, brunes, bien délimitées sur les côtés, s'arrêtent brusquement et leur extrémité est souvent élargie et arrondie. La figure générale évoque celle que ferait une coulée de liquide coloré en brun, qui sécherait à mesure sur la peau. » Les médecins qui ont observé de pareils cas ont été, dit Clément Simon, bien embarrassés. Une de ses malades qui était allée consulter un pharmacien et un médecin avait reçu deux explications différentes : l'un tenait pour une intoxication, l'autre pensait à une trace d'insecte, d'une sorte de chenille processionnaire. En réalité, toujours constatées chez des gens qui prennent des bains de mer et de soleil, qui se frictionnent à l'eau de Cologne. C'est l'essence de bergamote qu'il faut incriminer. Elle sensibilise les téguments aux rayons solaires. Ces pigmentations peuvent persister pendant plusieurs mois.

Le mariage des syphilitiques fait l'objet d'une importante lettre. Clément Simon fut, en 1920, rapporteur de la Commission nommée par la Société Française de Dermatologie et de Syphiligraphie, pour étudier cette question. Etablissant d'abord que le critérium de la guérison de la S. reste à trouver, il quitte dans la pratique le domaine de l'absolu et permet, avec l'immense majorité des spécialistes, le mariage, dans des conditions de contrôle et de traitement que je n'ai pas à exposer ici, et pour lesquelles les fiancés doivent faire confiance à leur médecin. La S. paternelle est moins dan-

gereuse que la S. maternelle. On doit donc être plus sévère pour la femme que pour l'homme. Tout praticien possède dans sa clientèle des cas de ce genre. Je n'ai vu dans mon expérience personnelle aucun accident. Je soigne à l'insu du conjoint plusieurs malades des deux sexes. En traitant systématiquement la femme enceinte, malgré l'absence de tout signe de contagion, on met — sauf exception — la descendance à l'abri des tares redoutables.

§

Le docteur Louis Thibault, médecin des Hôpitaux de Nantes, vient de publier les très complètes leçons qu'il a faites dans son service, de décembre 1928 à février 1929, sur **les Fugues Conscientes et Inconscientes.**

Fugues des aliénés, des débiles mentaux, des pervers, des hyperémotifs et des anxieux, de l'encéphalite; fugues des confus, des épileptiques, des hystériques, tout est étudié, discuté, analysé et synthétisé avec l'aide d'une bibliographie abondante. Les moindres notions physiologiques et anatomo pathologiques sont rapportées et aident l'auteur à démontrer la solidarité de l'état psychologique et de l'état cérébral, si fortement niée par les écoles philosophiques. Thibault est très net dans ses conclusions. Les notions qu'il expose diminuent singulièrement le rôle de *l'idée* dans le déterminisme des actes coordonnés, pathologiques et normaux :

Rien n'autorise désormais une distinction de nature entre l'*activité nerveuse* et l'*activité psychique* telle que l'introspection la montre, entre le processus mécanique et un processus métaphysique. Les frontières ont disparu entre le réflexe et l'acte psychomoteur inconscient. L'activité consciente elle-même apparaît mal limitée, pénétrée du bloc des émotions, des sentiments et des instincts, formée de l'inconscient + la conscience...

Naturellement notre esprit se partage entre deux convictions contraires. Nous avons par l'introspection l'intuition d'une personnalité indépendante des organes, capable de connaissance intérieure, de choix et de volonté... Impuissants à discerner d'où vient l'illusion, nous hésitons également à placer dans le déterminisme universel l'exception de l'indéterminisme des actions humaines, l'hypothèse d'une activité étrangère aux échanges organiques — et à imputer au réflexe mécanique et matériel un tel degré de perfection

qu'il en vienne à se connaître lui-même. Forcés d'opter, les anciens ont été matérialistes ou spiritualistes, mais, depuis deux siècles, en France, nous vivons sur un compromis. Nous sommes matérialistes en science, expliquant la vie mécaniquement et, pour les phénomènes accessibles à l'introspection, nous sommes spiritualistes, situant dans le corps de l'animal-machine l'âme humaine raisonnable et libre, généralement en conflit avec lui.

§

Les docteurs Dide et Guiraud, dans la deuxième édition, consciencieusement mise à jour, de leur **Psychiatrie du Médecin Praticien**, tiennent compte à la fois des récentes et importantes conquêtes de l'aliénisme dans le domaine des causes organiques, et des troubles fonctionnels de l'énergie. Ici certains auteurs comme Von Monakow et Mourgue — que suivent en partie Dide et Guiraud — versent trop facilement dans la philosophie — je prononce : la métaphysique — et donnent trop d'importance à l'élan vital bergsonien qu'ils appellent *Hormé*. L'idée dominante de ce très vivant traité est la suivante : Après une période médico-psychologique (Esquirol), nous arrivons à la phase clinique (les Falret, Séglas) en passant par une étape médicale (Régis). Dide et Guiraud visent à être tout cela sans oublier qu'ils sont des philosophes. Une auto peut être détraquée, pensent-ils, parce que détériorée dans ses organes essentiels; elle peut subir un trouble fonctionnel parce que l'énergie lui est mal distribuée (défauts du carburant, mauvais réglage électrique). Les états mentaux appartiennent à ces deux catégories : la première correspond aux lésions circonscrites ou diffuses macroscopiquement appréciables; les actes délirants se rattachent à la seconde. Les auteurs estiment que les automatismes dont il est tant question dans la psychiatrie du moment, dépendent d'un trouble du dynamisme cortical secondaire à des défauts de potentiel, apporté par une vie organique altérée. Cette importance donnée au potentiel vital en fait des bergsoniens. Là est l'originalité — et par suite la partie discutable — de leur très intelligent traité.

§

Le Syndrome Pàleur-Hyperthermie chez les Nourrissons

opérés, auquel le docteur Marcel Lapasset a consacré une excellente thèse inaugurale, revêt une gravité extrême. Quelques heures après l'opération, la température monte, s'élève à 41 et 42 degrés, puis survient une pâleur qui s'exagère et l'enfant meurt dans une syncope. Cette fragilité opératoire des nourrissons est parfois déconcertante, de beaux enfants succombant à des interventions bénignes, et des malingres très débilités résistant à des interventions graves. M. Lapasset s'est livré à une étude prolongée de ce syndrome. Il l'explique par l'état anatomique et physiologique du système nerveux, et montre la valeur de ses conceptions par les heureux résultats qu'il a obtenus en combinant l'anesthésie locale et l'anesthésie générale, de façon à protéger le nourrisson contre les causes centrales et périphériques du shock.

§

Le docteur Saint-Paul, un des premiers en France, avait étudié, sous le pseudonyme de Laupts, les **Invertis et Homosexuels.** Il réédite son livre en y ajoutant les observations de sa longue expérience. Sa nouvelle édition bénéficie des travaux de Lacassagne, Naecke, Eric Simac, Hirschfeld, Nyström, etc... Les causes organiques, psychologiques et sociales de l'homosexualité sont exposées avec cette érudition et cette verve que l'on trouve dans les livres de ce médecin militaire (Directeur du Service de Santé du 20[e] Corps), dont l'œuvre littéraire (sous la signature : Espé de Metz) est aussi riche et variée que l'œuvre scientifique. Il reproduit dans ce volume la très longue et très curieuse observation d'un inverti constitutionnel, qu'il tenait d'Emile Zola.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Jeanne Duprat : *Proudhon sociologue et moraliste*, Alcan. — C. Bouglé : *Réformateurs sociaux : Proudhon*, Alcan. — Henri de Man : *La Joie au travail, enquête basée sur des témoignages d'ouvriers et d'employés*, Alcan. — Mémento.

Il y a des penseurs d'une rectitude continue et d'une clarté parfaite, que tout le monde comprend; il y en a d'au-

tres, plein d'ombres et de rayons, pleins aussi de détours et d'impasses, pour lesquels un guide est indispensable. Proudhon est de ceux-ci. Son œuvre est un labyrinthe où, bien facilement, on peut se perdre. Aussi faut-il être très reconnaissant à Mlle Jeanne Duprat, privat-docent à l'Université de Genève, d'avoir d'abord lu, étudié et compris les trente-deux ouvrages, dont certains en plusieurs tomes, qui constituent ses œuvres complètes et par-dessus le marché les dizaines et dizaines de livres écrits par d'autres sur lui, et ensuite d'en avoir tiré un volume de 300 pages, **Proudhon sociologue et moraliste**, qui constitue le meilleur des éclaircissements de cette pensée aussi vigoureuse que contradictoire.

Ce titre lui-même aurait été plus clair encore s'il avait été libellé : *Proudhon sociologue et avant tout moraliste*. C'est la préoccupation morale qui constitue le tuf de sa doctrine; c'est elle qui le différencie de son antagoniste Karl Marx et qui la situe immensément au-dessus de ce médiocre pédant, car Marx, qui, comme tous les sots, avait la bouche pleine de ce mot « science », ne faisait, en bon juif talmudiste, aucune différence entre l'arbre de science et l'arbre du bien et du mal, que ceux de notre civilisation, d'accord d'ailleurs avec le texte de la Genèse, se font scrupule de distinguer.

Proudhon mettait au-dessus de tout, comme tous les grands sociologues synthétiques, cette notion du bien et du mal, car il était un profond honnête homme, à la différence de nos politiciens marxistes qui ricanent de ces mots, parce que de conception bourgeoise; et en effet Proudhon, bon père de famille, bon citoyen, bon garde national si on veut, était, en dépit de ses rugissements révolutionnaires, un grand bon bourgeois que lesdits marxistes ont parfaitement raison à leur point de vue de conspuer, puisqu'ils méprisent, eux, famille, cité, patrie et honnêteté. De même qu'on a écrit de petits livres d'extraits, *Montaigne chrétien* et *Auguste Comte conservateur*, il serait très facile d'en écrire un troisième, *Proudhon bourgeois libéral*, et l'on pourrait même y mettre les fameux apophtegmes explosifs : « *Dieu c'est le mal* » et « *La propriété c'est le vol* » à condition, bien entendu, d'expliquer aux imbéciles ce que tout ça veut dire.

Mais, alors, pourquoi Proudhon s'exprimait-il ainsi? et pourquoi a-t-il été si longtemps suivi et acclamé par les révolutionnaires? Mais parce que, d'abord, Proudhon appartenait, comme tant d'autres personnes, Joseph de Maistre par exemple, à la catégorie, au fond fâcheuse, des gens aimant à tirer des coups de pistolet dans les caves et à sonner des tocsins dans les clochers, gens d'esprit paradoxal qui se plaisent à ahurir et même exaspérer leur public; et ensuite parce que, probablement, les révolutionnaires de son temps gardaient encore un fonds précieux de moralité et de générosité que le marxisme leur a fait perdre, et que ce qu'ils acclamaient en lui, c'était ce que les marxistes d'aujourd'hui couvriraient d'injures. La Commune de 1871 a été un curieux remous des deux influences, et les quelques honnêtes gens qui s'y jetèrent venaient de Proudhon, alors que les fanatiques massacreurs et incendiaires appartenaient à Karl Marx, et, pour illustrer atrocement cette opposition, ce fut le sinistre Raoul Rigault, digne disciple de Marx, qui fit fusiller Gustave Chaudey, ami et exécuteur testamentaire de Proudhon.

Il semble bien que ce qui est à l'origine du système de Proudhon, ce sont quelques impressions éprouvées à l'âge où les idées se forment et se consolident. Proudhon, jeune plébéien, fils de paysans, ouvrier lui-même, a dû profondément souffrir de voir, en sa bonne ville de Besançon, quelques fils à papa menant la vie à grandes guides, alors que lui, mille fois plus intelligent, savant et moral qu'eux, gagnait péniblement sa journée dans une imprimerie; de là sa haine du riche oisif, qui est la première clé de son système. Il a dû, ensuite, avoir affaire à quelque ensoutané étroit et dur, un de ces prêtres autoritaires et inféodés au pouvoir, comme il y en avait (qu'on pense à Stendhal : *Le Rouge et le Noir*), à la fin de la Restauration, moment où il atteignait sa majorité; de là sa haine du clergé et de l'église catholique, qui est la seconde clé de son système. Et que Proudhon n'ait pas aperçu que ces deux clés étaient des pinces-monseigneur, c'est ce qui prouve que sa sociologie était à courte vue, mais combien d'excuses il pourrait faire valoir! et quel est celui d'entre nous qui n'a pas tiré sa philosophie personnelle de ses joies et de ses peines, également personnelles? Les choses ne nous

semblent vraies que parce qu'elles nous agréent, a dit Spinoza.

Et sans doute tout ceci est hypothétique. Proudhon qui, comme les âmes délicates, n'a jamais parlé de lui (ce sont les exhibitionnistes à la Jean-Jacques qui nous racontent leurs petites affaires) ne nous a pas ainsi expliqué sa haine du prêtre tyrannisant et de l'oisif jouissant, mais je ne crois pas, du point de vue psychologique, qu'il y ait d'autre explication possible. Alors, Proudhon, en grand honnête homme, s'est dressé contre ces deux ennemis et il a glorifié : contre le riche oisif, le travailleur; contre le prêtre dominateur, le rebelle, si l'on veut l'anticlérical puritain; et toute sa vie, jusqu'à son dernier souffle, il a magnifié l'homme de cet idéal, le stoïcien, ne voulant que le prix de son travail propre et de son effort moral indépendant. Et encore une fois, cet idéal est d'un orgueil bien étroit, bien peu social, mais combien, dans son souci altier de liberté et de responsabilité, est-il autrement noble que l'abject amoralisme de Karl Marx!

On comprend, certes, que celui-ci l'ait haï. Proudhon était un grand esprit, Karl Marx n'était qu'un plat sophiste, bon seulement à discutailler et réfutailler, habile d'ailleurs en cette besogne comme tous les sophistes, bon aussi à embrigader, discipliner et fanatiser les gens; il était né pour être directeur de journal d'injures et chef de parti de tape-dur, comme tel ou tel de nos contemporains; mais hors de cela, rien, pas une idée juste, pas un sentiment noble, pas une œuvre bonne. Proudhon, à son tour, haïssait sa séquelle et leur crachait son mépris : « Loin de moi, communistes! Votre présence m'est une puanteur et votre vue me dégoûte! » Les communistes n'ont jamais oublié cette phrase au fer rouge, et quand on leur parle de Proudhon, ils écument!

Tout ceci permet de bien situer Proudhon dans l'histoire des idées. Ce ne fut pas un économiste ni même un sociologue de premier ordre; il n'a rien découvert, rien mis en lumière; son nom ne restera attaché à aucune *loi*, comme on aimait autrefois à dire; et de ce chef il reste bien inférieur, non seulement aux grands fondateurs de la science économique et sociale, mais même à ceux qui de nos jours ont imprimé leur marque personnelle dans ce domaine : Saint-Simon, Comte, Fourier, Bastiat, Le Play, Tarde, bien d'autres.

Ce ne fut qu'un grand remueur d'idées et de passions, un agitateur, et de ce fait il s'égale aux plus grands, même à Jean-Jacques; il est même très supérieur à celui-ci par le bon sens intellectuel et moral; jamais avec lui on ne se demande comme avec Rousseau : est-ce un tartufe? est-ce un fou? Proudhon est un esprit entièrement sain et sincère, et ainsi il peut être un allié très précieux dans le combat éternel que les forces de civilisation livrent contre les forces de barbarie; il a admirablement glorifié l'association, le travail, la sobriété, l'épargne, la famille, la patrie; seule la religion lui est restée étrangère, et encore peut-être ne serait-il pas impossible de tirer de son œuvre un système très religieux, quoique anticlérical. On voit donc qu'on aurait grand tort de le considérer comme l'épouvantail qu'il a parfois, et assez sottement alors, voulu être; ce fut un grand honnête homme, un grand consciencieux ouvrier et un grand bon Français; à tous ces points de vue, c'est avec les conservateurs libéraux et moraux qu'il faut le classer, et non avec les socialistes et étatistes plus ou moins dédaigneux de morale; pour tous ces gens-là Proudhon n'avait que mépris.

Dans la collection de textes *Réformateurs sociaux*, éditée par la librairie Alcan, M. Bouglé a réuni, sous le simple titre **Proudhon**, une quarantaine de fragments très savoureux qu'il a groupés autour de cinq idées : « Expériences personnelles. Religion et morale. Politique et économie. Le Problème de la propriété. Sur les classes sociales » et qu'il a fait précéder d'une *Introduction* très judicieuse et très nuancée et où, même après avoir lu Mlle Duprat, on trouvera à glaner, ne serait-ce que cette idée que Proudhon est avant tout un comptable (Fourier aussi!) un bon et loyal calculateur de bilans financiers, et voilà qui va enchanter cette *Association d'experts-comptables professionnels* dont j'ai parlé ici et qui a raison de réclamer sa place au soleil. La comptabilité est l'antidote de la rêverie socialiste et socialisante.

M. Henri de Man, un ancien marxiste qui a reconnu l'infériorité lamentable de cette doctrine puisqu'il a intitulé son principal ouvrage, dont il a été parlé ici, *Au dela du marxisme*, vient de donner sous le titre **La Joie au travail** une des enquêtes les plus curieuses et précieuses qui soient.

Dans un petit livre qui paraîtra bien sans doute quelque jour, *Le Prix du sourire*, j'ai moi-même distingué les civilisations suivant qu'elles sont souriantes ou non, et de même pourrait-on classer les régimes du travail économique suivant qu'ils favorisent ou non la joie; un travail d'esclave, sans préoccupation de dignité, de responsabilité, de progressivité, ne pourra que rendre les âmes moroses, et les régimes qui tendent à esclavager l'homme et à rapprocher l'atelier de la chiourme, ce qui est le cas des régimes socialistes, sont contraires à la civilisation et au bonheur de la pauvre espèce humaine.

L'enquête de M. Henri de Man a été faite auprès des étudiants et étudiantes de l'Académie du travail de Francfort-sur-le-Mein, et le livre a été écrit primitivement en allemand, bien que l'auteur soit belge; il fait état de 78 rapports, concernant des ouvriers de toutes les industries et de toutes qualifications (l'ouvrier qualifié étant, on le sait, celui qui a la maîtrise d'un métier difficile), et ces rapports, eux-mêmes résumés et clarifiés, constituent une véritable mine d'observation pour le psycho-sociologue. Rien d'aussi intéressant n'avait été fait en science sociale depuis les monographies familiales de Le Play, celles-ci d'ailleurs plus complètes et plus vraiment sociologiques. Dans une seconde partie, plus personnelle et méthodique, l'auteur, profitant des témoignages par lui recueillis, a étudié tour à tour les mobiles et les obstacles de la joie au travail, d'abord le besoin instinctif de cette joie, analysé dans ses instincts élémentaires et ses occasions, auxquels vient se joindre le sentiment du devoir social (et ici M. de Man ne me semble pas avoir suffisamment mis en lumière le sentiment du devoir professionnel qui est autre chose que le devoir social, j'entends, la joie qu'éprouve le bon et consciencieux ouvrier à avoir fait son travail également bon et consciencieux) et ensuite tout ce qui peut paralyser cette joie au travail : obstacles d'ordre technique et obstacles d'ordre social tant au dedans qu'au dehors de l'atelier.

Tout ceci ne peut malheureusement être qu'indiqué; pour apprécier un livre aussi riche de documents, il en faudrait un

autre presque aussi considérable. Je me borne à quelques indications : l'ouvrier non qualifié, le simple manœuvre, semble avoir peu le goût au travail. Sur neuf cas, le livre en indique six où l'ouvrier fait son travail sans joie, deux où il le fait avec une joie très médiocre, un où il le fait avec satisfaction (il s'agit d'une cigarière). Parmi les dix-huit cas d'ouvriers semi-qualifiés, il y a quatre cas de non-joie, six de demi-joie, huit de joie; enfin, parmi les cinquante et un cas d'ouvriers qualifiés, il y a cinq non-joie, onze demi-joie, trente-cinq joie; d'où on peut conclure que l'ouvrier s'intéresse d'autant plus heureusement à son travail que ce travail est intelligent et même difficile. Parmi les obstacles au travail joyeux, les ouvriers interrogés citent, du point de vue technique, le travail parcellaire ou répété, le travail fatigant, le travail mal orgnanisé ou coordonné; du point de vue social, les salaires dits par eux injustes, et la hiérarchie de l'usine (il semble en effet qu'il doit suffire d'un contremaître tyrannique pour rendre l'usine odieuse, comme il suffit d'un adjudant désagréable pour faire de la caserne un enfer).

Il faudrait, d'ailleurs, reprendre toutes ces observations et les voir de près; les soixante-dix-huit ouvriers qui ont répondu à l'enquête sont des Allemands; et peut-être des Français, des Anglais, des Italiens auraient répondu différemment. Certains peuvent juger mal des choses; parmi les ouvriers comme parmi tous les hommes, se rencontrent des paresseux, des insociables, des rebelles, des incapables; quand on voit que, dans la même catégorie, par exemple employés municipaux, cas 12 et 13, l'un fait son travail sans la moindre joie et l'autre avec une joie très vive, on est bien obligé de reconnaître que le travail importe moins que le caractère du travailleur; le n° 12 est un envieux qui avoue « de la haine » pour les fonctionnaires dirigeants de l'administration, tandis que le n° 13 est un consciencieux-affectueux, lequel a gardé un très bon souvenir, même du régiment où il a vu ce que c'était que la vie de camaraderie. De même, la préoccupation politique et politicienne est quelque chose dont il faut tenir compte; beaucoup de répondants jugent leur travail au point de vue des facilités qu'il leur donne en vue de la propagande pour leur parti, social-démocrate ou autre; c'est là

un point de vue bien particulier et qui ne regarde pas du tout le travail proprement dit.

Néanmoins, dans l'ensemble, ces réponses donnent une bonne idée de l'homme en général et de l'ouvrier allemand en particulier, et il semble qu'on pourrait obtenir beaucoup au point de vue de la paix sociale avec un peu plus de doigté et de cordialité.

Mémento. — Pierre Bonnet, président de chambre au tribunal de commerce de la Seine : *La Commercialisation de la Vie française, du premier Empire à nos jours,* Plon. Excellent ouvrage, qu'on devra lire attentivement; c'est au fond une véritable histoire économique du XIXe siècle, et dont l'intérêt s'accroît au fur et à mesure qu'on s'approche de notre temps. Le chapitre qui s'occupe de ce temps-ci en constitue une bonne synthèse : raisons d'angoisse (les pertes humaines, la mauvaise monnaie, la vie chère, le bolchévisme), raisons d'espérance (ressources nouvelles, méthodes nouvelles, mentalité nouvelle). Peu à peu, l'Europe se relève, la production dépasse déjà les chiffres d'avant-guerre, sauf en Russie bien entendu, les prévisions optimistes s'accentuent, mais il faut que nos efforts s'accentuent plus encore, et qu'avant tout on favorise la natalité, la productivité, l'épargne, l'initiative, la moralité. Vraiment le livre de M. Pierre Bonnet devrait être lu et médité par tout le monde, surtout par ceux qui ont mission de préparer les générations montantes, instituteurs et professeurs. — J. Morini-Comby : *Mercantilisme et protectionnisme, essai sur les doctrines interventionnistes en politique commerciale, du XVe au XIXe siècle,* Alcan. Encore un livre du plus haut intérêt et qui représente un travail des plus considérables. L'auteur a raison de dire que les deux grandes périodes bouleversantes de l'histoire humaine sont le siècle 1450-1550 et le siècle en cours 1850-1950. Le protectionnisme, lié au mercantilisme, dont il procède, a pris depuis la grande guerre une extension si démesurée qu'on comprend les efforts, encore bien timides, que fait la Société des Nations pour le combattre et pour intégrer les diverses économies nationales dans une économie internationale qui devra les harmoniser. L'auteur rend ici justice à l'économiste Cauwès et à son disciple Brocard qu'il regarde comme les précurseurs de l'Economie nouvelle en train de s'instaurer. Une préface de M. Alfred Zimmern, lui-même directeur adjoint de l'Institut de coopération intellectuelle, appuie les vues du livre en rappelant la définition qu'on a donnée de la Société des Nations: « le maximum de coopération possible entre les gouvernements » —

1930. Des faits et des chiffres sur l'industrie automobile française, Michelin, Clermont-Ferrand. Cette brochure de propagande économique est infiniment précieuse, instructive et réconfortante pour nous Français. Notre pays tient le deuxième rang dans le monde pour la production annuelle (245.610, soit 818 par jour) des automobiles, le premier rang étant occupé par les Etats-Unis que nous ne suivons que de très loin (5 millions 1/2 d'autos construites par eux) alors que la Grande-Bretagne qui tient le troisième rang, nous suit de près, avec 225.526). La production est en progrès partout, bientôt chacun aura son auto. Déjà nous avons 1 auto par 31 habitants (Seine 1 par 22 h., Alpes-Maritimes 1 par 15 h., tel village, comme Espinchal, en a 1 par 8 h., la proportion de New-York). Pour le nombre des autos, la France est dépassée non seulement par les Etats-Unis (26 millions et demi), mais par la Grande-Bretagne (1.484.567) ; elle ne vient qu'au troisième rang, avec 1.322.387, mais le chiffre est honorable ! Comme pays exportateur, la France remonte au deuxième rang avec 57.200 contre 835.527 aux Etats-Unis et 42.321 à la Grande-Bretagne. Tout cela est fort bien, et M. Michelin a raison de le souligner. Au fait, puisque M. Michelin est grand industriel, grand philanthrope, grand protecteur des familles nombreuses, pourquoi ne le nommerions-nous pas président de la République française dans quelque temps?

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Albert Baldit : *Météorologie du relief terrestre, vents et nuages*, 1 vol. in-8°, Paris, Gauthier-Villars, 1929. — Ushisaburo Kobayashi : *The basic industries and social history of Japan, 1914-1918*, 1 vol. in-8°, Yale University Press, New Haven, Connecticut, 1930. — Claire Raymond-Duchosal : *Les étrangers en Suisse*, 1 vol. in-8°, Paris, Félix Alcan, s. d. [1929]. — Mémento.

Le livre de M. Albert Baldit, **Météorologie du relief terrestre, vents et nuages,** paraît bien marquer une étape intéressante dans le développement des recherches météorologiques. Il considère deux grands ordres de faits, — la direction et l'aire d'extension des vents, la formation et la nature des nuages, — uniquement en fonction des accidents du relief terrestre avec lesquels les vents et les nuages se trouvent en contact.

Il ne serait pas juste de dire que les considérations de cet ordre sont entièrement nouvelles. Les météorologistes en ont toujours tenu plus ou moins compte : on le voit en se reportant aux travaux d'Angot, de Teisserenc de Bort et de Bjerknes.

Mais il est certain que la météorologie, à la recherche des lois générales qui devaient, pensait-on, lui permettre d'édifier les prévisions, avait tendance à se confiner, d'une manière exclusive, dans l'étude de l'atmosphère. Cette méthode permettait bien des constructions abstraites; les résultats pratiques lui étaient interdits.

La méthode inaugurée par M. Baldit est directement inspirée par les leçons de l'expérience. Elle vise surtout à prémunir, le plus possible, les aviateurs contre les dangers, très souvent inattendus, que leur font courir les accidents du relief terrestre, à la suite des remous provoqués par ces accidents dans les couches d'air. L'étude expérimentale, faite à l'aide des cerfs-volants, des avions eux-mêmes et des ballons-pilotes, et fortifiée par les procédés ordinaires de la météorologie, montre avec quelle netteté les accidents du relief terrestre se réfléchissent sur les couches d'air situées immédiatement au-dessus d'eux.

Une protubérance terrestre isolée, par exemple, se continue par une protubérance atmosphérique dont le vent épouse la forme, et qui existe jusqu'à une hauteur que l'on peut mesurer et que M. Baldit nomme *hauteur d'influence*. Au vent d'une montagne se forment des tourbillons sur les flancs de la montagne; sous le vent, il s'en forme d'autres. La profondeur et la direction des vallées orientent les courants d'une manière qu'il est possible de figurer et de mesurer. Les îles isolées et les côtes déterminent des orientations positives et presque permanentes. Il en est de même pour la formation des nuages; toutefois, pour les nuages, les actions principales du relief se présentent sous une forme double : l'action thermique et l'action dynamique.

Il est certain qu'il n'est pas facile de classer à leur vraie place toutes les contingences, pour définir leur action dans l'atmosphère. Il y a autre chose que le relief proprement dit. Il y a la nature du sol, le tapis végétal, les nappes d'eaux de surface, les marques du travail humain Tout cela intervient d'une manière foisonnante et locale, mais jamais négligeable; et ce sont toutes ces actions secondaires que M. Baldit tend à grouper sous le nom *d'actions de turbulence*. J'aimerais mieux un autre mot. Ce n'est pas une question indifférente. Rappe-

lons-nous ce que disait Condillac : « Toute science est une langue bien faite. »

Il y aurait lieu aussi, peut-être, de revoir et de compléter le classement des formes du terrain, en relation avec les faits météorologiques, que donne M. Baldit. Son livre, comme il le dit lui-même, n'est qu'un essai. Mais c'est un de ces essais qui font époque.

J'ai préconisé, dans mon traité sur les *Sciences Géographiques*, une étude de plus en plus serrée des connexions entre les grands faits de l'atmosphère, de la lithosphère et de l'hydrosphère; je vois dans cette orientation la meilleure chance de développement et d'avenir pour la Géographie Physique. L'importance nouvelle que les récentes recherches océanographiques attribuent au relief sous-marin, pour la connaissance de la physique et de la chimie de la mer, justifie de ce côté ma manière de voir. Le livre de M. Baldit la justifie également, en ce qui concerne les relations de la lithosphère et de l'atmosphère. On me permettra d'en ressentir la satisfaction légitime qui doit être celle de tout chercheur, quand les faits lui démontrent qu'il ne s'est pas trompé.

§

Nous croyons volontiers que les désastres économiques et sociaux provoqués par la grande guerre n'ont atteint que les peuples directement mêlés au conflit sur le continent d'Europe et sur les mers voisines. Nous nous figurons que tous les autres peuples ont été des spectateurs joyeux et des profiteurs sans vergogne. Encore une idée à redreser. Ne nous laissons pas tromper par la pléthore américaine, qui peut-être ménage aux Etats-Unis de mauvais lendemains. La guerre de 1914-1918 a été un désastre planétaire. Voici un livre, fort bien fait et fort précis, qui le montre pour le Japon : **The Basic Industries and Social History of Japan, 1914-1918**, par M. Ushisaburo Kobayashi, professeur d'économie politique à l'Université de Tokyo.

Sans doute, le Japon a pris part à la guerre. Mais sa part directe a été faible. Son territoire, ses armées et ses flottes n'ont pas souffert. Après avoir vivement expulsé les Allemands de Kiao Tcheou, en août 1914, il n'a plus participé au conflit

qu'en fournissant aux Alliés des approvisionnements et des munitions. Cela lui donnait cette position privilégiée de pourvoyeur dont les Etats-Unis ont tant profité. Et cependant, le grand conflit a été désastreux pour le Japon. Il lui a valu des crises économiques et sociales d'une gravité extrême.

Tous les maux que nous avons connus : développement factice d'industries nouvelles, hauts salaires ouvriers pour des œuvres de mort, vie chère, luxe insolent des nouveaux riches, enflure du parasitisme commercial, ruine des classes moyennes, — tous ces maux, le Japon les a connus aussi; la dépréciation monétaire est le seul qu'il ait évité; en revanche, sur certains points d'une importance vitale, la crise économique, dans ce pays surpeuplé, a été encore plus grave qu'en Europe. Bien significatives, à ce point de vue, ont été les *émeutes du riz* de 1920. Toute l'année fut remplie par les troubles que causait le prix élevé de cette céréale, aliment de première nécessité pour les Japonais, et à peu près le seul, avec le poisson, pour la grande masse du peuple. On peut noter aussi le nombre des grèves dans l'industrie. Il y en avait en moyenne 30 seulement par an avant 1914; il y en a eu, en 1919, 497 portant sur 63.000 ouvriers.

On pourrait multiplier les faits de cette nature. Ils sont d'autant plus saisissants qu'il s'agit d'un pays lointain, que les effets de la guerre semblaient avoir à peine touché. Ils nous permettent de mesurer la portée exacte de la catastrophe. Le monde entier, civilisé ou non, n'avait encore rien vu de pareil. Nous voudrions que le retour de telles calamités fût impossible. Ce n'est pas l'avis de certains trublions qui agitent l'Europe en ce moment. Il y a des hommes qui, pour faire diversion à des difficultés intérieures, n'hésiteraient pas à « remettre ça». Ils n'y parviendront pas, nous l'espérons. Mais, en attendant, ils se rendent dignes, par leurs déclamations furieuses, d'une exécration générale et éternelle.

§

Parmi les difficultés d'ordre géographique et économique où se débat la vieille Europe et qui expliquent, sans les excuser, les intempérances de langage que je viens de signaler, une des plus grandes est assurément l'inégalité de croissance et de dé-

veloppement démographique des nations. Il y en a où la population augmente vite, d'autres où elle augmente lentement, d'autres où elle est à peu près stationnaire. Les pays économiquement développés, qui offrent des possibilités de travail, de salaire et de bien-être, attirent naturellement à eux les populations des pays pauvres. De là une série de mouvements d'émigration et d'immigration. Si ces mouvements se faisaient librement, ils rétabliraient l'équilibre. Mais souvent les gouvernements interviennent, soit pour encadrer les mouvements, soit pour les discipliner, soit pour les contrecarrer, soit pour les empêcher. Ces actions diverses contiennent en germe une multitude de conflits. C'est un des plus grands dangers pour le maintien de la paix.

Ces considérations donnent un intérêt non seulement scientifique, mais pratique, à l'étude des courants d'émigration et d'immigration. Une étude très complète de ces courants a été faite pour la Suisse, lieu de rencontre des grandes nations européennes dont beaucoup de ressortissants se coudoient sur le territoire des Cantons : c'est le volume sur **Les Etrangers en Suisse**, publié par Mme Claire Raymond-Duchosal. Cette étude est appuyée sur des statistiques très minutieuses pour l'ensemble de la Suisse; mais les renseignements les plus détaillés et les plus significatifs ont trait au canton de Genève. Les Allemands, les Français et les Italiens forment naturellement, les premiers surtout, les contingents les plus nombreux d'étrangers fixés en Suisse. L'auteur étudie successivement les contingents étrangers au point de vue de leur démographie, du rang qu'ils tiennent dans la production et dans les profession, de leur moralité individuelle, familiale et collective, et de leur place dans la vie publique, intellectuelle et religieuse de la Suisse. Mme Raymond-Duchosal est assez optimiste au point de vue des conséquences que peut avoir pour la Suisse l'apport matériel et moral des étrangers. Elle admet qu'une partie au moins de leurs caractères nationaux respectifs peut se maintenir chez eux sans nuire à la nationalité suisse.

MÉMENTO. — Très intéressante relation de voyage d'études économiques sur les ports du Nord, publiée par Pierre Clerget (*En mer du Nord et en Baltique*, Lyon, imprimerie du *Salut Public*, 1930). — Le n° 1 des *Etudes Rhodaniennes* de 1930 contient une étude de P.

Méjean sur les *Zones franches* de Savoie qui ont tant fait parler d'elles, un tableau de la *Houille blanche en Suisse au 1er janvier 1928* par Frantz Molino, et un article de Maurice Pardé sur les *Grandes crues aux Etats-Unis*. — La *Revue de Géographie marocaine* contient, dans ses numéros 1 et 2 de 1929, une étude très neuve sur les *Pays inaccessibles du Haut-Draa* : cette étude a été faite au moyen de reconnaissances aériennes; rapprochées et mises au point, elles ont permi au capitaine Pennes et au lieutenant Spillmann d'exécuter, pour la première fois, une bonne carte générale de cette région à peu près inconnue.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

W. D. Hambly : *Origins of Education among primitive peoples*, Macmillan, ill. — Du même : *Tribal Dancing and Social Development*, Witherby, ill. — Du même : *The History of Tattooing and its Signifcance*, Wittherby, ill. — Baldwin Spencer et F. J. Gillen : *The Arunta, a Study of a Stone Age People*, 2 vol., Macmillan, nombr. ill. — Ernest Crawley : *The Mystic Rose, A Study of primitive Marriage and of primitive Thought in its Bearing on Marriage*, nouv. éd. par Théodore Bestermann, 2 vol., Methuen.

En quelques années, M. W. D. Hambly, diplômé d'Anthropologie d'Oxford et membre de l'Expédition Wellcome au Soudan, s'est acquis un nom dans l'ethnographie générale par trois volumes qui traitent de sujets vraiment intéressants. Le premier, sur les **Origines de l'Education chez les Peuples primitifs**,, montre que, même chez les prétendus « sauvages », ils existe de véritables systèmes, parfaitement ordonnés selon les besoins sociaux, qui assurent la transition régulière de chaque individu des deux sexes de la première enfance à l'âge adulte. L'auteur étudie d'abord en détail « l'entraînement » des garçons en vue des fonctions sociales ultérieures dans la vie tribale, puis pour leurs fonctions spécialisées (magiciens, chefs, activités économiques); ensuite vient une étude de l'éducation des filles pour le service dans les temples, la sorcellerie, la maternité, la guerre. Le dernier chapitre considère le problème de la pédagogie primitive du point de vue éthique et montre comment, par elle, s'établit une moralité collective, différente de la nôtre, mais qui existe sur des bases traditionnelles, peu à peu modifiées par l'expérience.

L'auteur a utilisé la méthode comparative dans laquelle tant d'auteurs anglais, Tylor, Hartland, Frazer, etc., se sont illustrés et déclare que son livre a aussi un but pratique : permettre aux fonctionnaires coloniaux et aux missionnaires de comprendre, au lieu de les heurter, les règles de la pédagogie primitive, adaptée aux besoins et aux milieux locaux. Bonnes illustrations et riche bibliographie à la fin, très utile.

C'est également comme fait social que l'auteur a étudié les **Danses Tribales.** Il reprend d'abord rapidement les textes de l'antiquité orientale et classique pour rappeler l'importance de la danse et du chant dans les civilisations anciennes et leur compare les textes semblables de l'Extrême-Orient et de l'Amérique précolombienne. Puis il passe aux peuples « sauvages », et décrit les danses guerrières, celles des chasseurs de têtes, etc. Le chapitre suivant traite des danses sexuelles et des danses d'initiation. Après un chapitre sur les instruments de musique primitifs, viennent les danses magiques et de sorcières. Enfin l'auteur décrit dans un chapitre, qui est l'un des plus intéressants, les danses funéraires. En somme, toutes les danses se classent selon trois grands motifs qui sont l'alimentation, l'impulsion sexuelle et le contact avec le monde des esprits. Ici aussi, bonnes illustrations et riche bibliographie.

Le troisième volume de M. Hambly est consacré à un sujet plus spécial, sur lequel existe déjà une forte littérature et qu'étudie en ce moment au Maroc et comparativement mon ami le docteur Herber. Aussi dois-je dire (Herber m'ayant montré ses milliers de relevés) que ce volume de M. Hambly sur l'**Histoire du Tatouage** me satisfait moins que les précédents au point de vue théorique général. Mais c'est un excellent exposé des faits connus. Tour à tour sont étudiés les tatouages médicaux, les tatouages à fonction magique contre le mauvais œil, les tatouages sexuels destinés à attirer et conserver l'amour, enfin les tatouages servant de signes d'identification tribale et individuelle. Après le chapitre sur la technique du tatouage chez divers peuples en vient un consacré à la répartition géographique de cette coutume aux époques préhistorique, historique et actuelle; on trouvera ici une intéressante discussion des textes classiques. Il ne semble pas exister de zone délimitée, et d'autant moins que le plus son-

vent coexistent le tatouage, la scarification et la peinture corporelle. Le dernier chapitre expose ce qu'on sait actuellement du tatouage et pratiques connexes chez les anciens Sumériens, Egyptiens, Aryens, Chinois, Péruviens, etc. C'est au Japon et en Polynésie que la technique a atteint son plus haut degré, jusqu'à devenir un art véritable. A mon goût, les illustrations ne sont pas assez nombreuses; insuffisante aussi est l'étude des types de dessins. Mais il faut dire, en faveur de l'auteur, que très rares sont encore les bonnes monographies, vraiment détaillées, sur le tatouage de tels ou tels peuples. Samoa, les Maori, les Japonais, les Indiens nord-américains, ont été bien étudiés; mais pour la plupart des autres peuples, on n'a que des documents fragmentaires.

§

Il est peu de livres qui aient suscité un enthousiasme aussi grand dans le monde des ethnographes, en 1899, que celui de Spencer et Gillen sur les **Arunta de l'Australie centrale.** Pour la première fois, on avait des descriptions complètes, avec photos excellentes, des divers stades des cérémonies d'une population vraiment primitive, vivant à l'Age de la Pierre, de cueillette et de chasse, habitant de simples huttes de branchages et possédant pourtant des systèmes d'organisation sociale très complexes. Toute les théories sur la famille primitive, sur la religion et la magie primitives, sur le totémisme, etc., durent être révisées. Et sur les recherches de Spencer et Gillen, les théoriciens généraux, Frazer, Durkheim, Thurnwald et bien d'autres, construisirent de nouveaux systèmes d'explication. Aussi faut-il vivement féliciter les éditeurs Macmillan d'avoir réédité cet ouvrage avec les compléments que Spencer et Gillen, morts tous deux depuis, avaient accumulés. Leurs descriptions avaient été critiquées de divers côtés, notamment par les missionnaires allemands Strehlow et autres. On trouvera dans cette nouvelle édition les justifications désirées. Inutile de dire que ces deux volumes sont fondamentaux autant maintenant qu'autrefois. J'en conseille surtout l'étude à ceux qui s'intéressent aux théories durkheimiennes sur les débuts de la religion, de la magie et de la société.

§

Autre ouvrage qui marque aussi le début d'une époque de recherches fécondes : **La Rose Mystique**, de feu Crawley. Pieusement, M. Besteramnn a revu les notes de Crawley, contrôlé l'effet de ses points de vue sur d'autres théoriciens, complété de son mieux la documentation. De sorte qu'il s'agit en somme d'un ouvrage nouveau; il est indispensable aux historiens de la civilisation et des religions. La bibliographie et l'index, très détaillé, sont excellents. Je rappelle que Crawley a montré le premier le rôle du contact et de la transmission à distance dans les croyances et rites magico-religieux, surtout sexuels, en prenant pour point de départ les peuples dits primitifs. C'était un aspect du mécanisme reliant le monde visible au monde invisible qui avait été négligé par les théoriciens; cette conception du bien ou du mal possibles du contact magique joue pourtant un rôle considérable, non seulement dans les religions, mais aussi dans la vie courante. En groupant les faits, Crawlay fit brusquement tomber toutes sortes d'interprétations devenues classiques et renouvela ainsi la recherche. Depuis, les explorateurs ethnographes ont découvert une masse de faits qui confirment les interprétations de Crawley. De son vivant, l'Angleterre ne lui rendit pas assez justice. Sa vie fut pénible. Grâce à M. Bestermann, la postérité au moins ne l'oubliera pas; la première édition de *Mystic Rose* avait été tirée à petit nombre et était introuvable.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Les Marges : sur le naturalisme et sur « la prochaine guerre », opinions de MM. Le Blond, D. Saurat et divers. — *Le Correspondant* : histoire d'un prince russe qui passe des blancs aux rouges. — *Latinité* : traductions nouvelles des « Bucoliques », en hommage à Virgile. — *Revue bleue* : un gentilhomme de France. — Mémento.

Les Marges (n° 9 de la nouvelle série) célèbrent le naturalisme et « les Soirées de Médan » par de bons articles d'aujourd'hui et d'hier. M. Maurice Le Blond en particulier traite avec compétence de la « survivance du naturalisme ». S'il nie l'action du symbolisme sur le roman et « défie bien quiconque aujourd'hui de citer sérieusement un roman symbo-

liste » — double affirmation aventurée — il montre avec sûreté la filiation des Flaubert, des Zola, à travers les écoles qui bataillèrent. Au nom de Gourmont qu'il cite avec celui de Marcel Schwob, on en pourrait justement ajouter plusieurs. Contentons-nous de nommer M. Henri de Régnier, romancier aussi grand qu'il est grand poète, accordons un souvenir à Rebell et assurons que l'œuvre de Paul Adam révèle une personnalité très puissante qui s'est dégagée très tôt de l'influence d'Emile Zola. Les *Lettres de Malaisie*, entre autres, et le *Trust*, témoignent d'un tempérament original comme l'était celui du père des Rougon.

Mais c'est depuis la guerre, semble-t-il, que l'esprit du Naturalisme reprend surtout de l'importance, écrit M. Le Blond. Les constructions doctrinaires du passé paraissent suffisantes aux mentalités nouvelles. Plus de querelles de cénacles; on se moque d'être idéologue ou esthéticien, on veut seulement être des hommes. Sollicité par des problèmes formidables, on ne se préoccupe plus des questions de métier ou de forme. On recherche, on enquête. On scrute, avec des sens neufs et des moyens d'investigation centuplés, des horizons dont les bouleversantes découvertes scientifiques ont démesurément élargi l'étendue. Fait étrange, la poésie lyrique, fleur et trésor des générations antérieures, s'étiole et se ternit. Par contre, voici naître une génération sans précédent de romans qui vont trouver un public innombrable et passionné. Et, fait non moins étrange, ces romanciers nouveaux, si divers qu'ils soient, observent devant la vie, sinon l'attitude pessimiste et railleuse des premiers naturalistes, tout au moins leur méthode et quelquefois même, leurs procédés.

M. Denis Saurat consacre à Zola une étude de qualité. Par des exemples heureux et que l'on multiplierait aisément, il défend le style de l'écrivain « qu'on a tant décrié » :

J'ouvre *Germinal* au hasard, deux fois :
« Brusquement, M. Hennebeau quitta sa chaise, en disant que « le café était trop chaud et qu'il le boirait après. Comme il sor- « tait, il posa un doigt sur sa bouche, pour recommander la pru- « dence. Tous s'étaient rassis, et ils restèrent à table, muets, n'osant « plus remuer, l'oreille tendue, dans le malaise de ces grosses voix « d'hommes. »
Il n'y a pas un mot de trop; il n'y a pas un mot faux. La

simplicité la plus parfaite transmet au lecteur l'impression de la scène .C'est le style idéal du narrateur.

« L'enfant répondit d'abord avec gêne aux questions : non, son « papa n'y était pas, il était allé au lavoir rejoindre la mère « Brûlé, pour rapporter le paquet de linge. Elle se troubla ensuite, « refusa de dire ce que sa maman faisait. Enfin, elle lâcha tout, « dans un rire sournois de rancune : sa maman l'avait flanquée à « la porte parce que M. Dansaert était là, et qu'elle les empêchait « de causer. »

C'est l'intérêt de la matière elle-même qui fait l'intérêt du style, les subdivisions de l'idée, les détours et les évolutions se présentant immédiatement dans la phrase. C'est du grand style français, cela atteint cette simplicité qui est le but de tout grand art, et qui exige beaucoup de métier et de goût. Très souvent, en lisant Zola, on oublie qu'il écrit, on oublie qu'on lit : on est devant la scène, l'intermédiaire a disparu. Quelle plus haute louange peut-on donner à un style?

En somme, les péchés de Zola sont surtout ceux de son époque, et peuvent se caractériser d'un mot : matérialisme. Mais ses qualités humaines et artistiques sont à lui-même et dans une très grande mesure transforment ses défauts mêmes en forces. Il a réussi deux ou trois grands livres. Il gardera sa belle place dans les lettres françaises, aux côtés de Balzac et de Flaubert.

Quelques écrivains questionnés par *les Marges* sur le « livre de guerre » qu'est le volume des « six », se prononcent pour ou contre le naturalisme, il va de soi. Mais, l'après de « la prochaine guerre » mis en cause, les réponses deviennent d'ordre général et valent plus d'être signalées.

M. Marcel Batilliat déclare :

Si nous devions être les témoins de ce crime et de cette catastrophe, il n'y aurait plus ensuite de littérature, parce qu'il n'y aurait plus de civilisation européenne. Il n'y aurait plus rien.

Et il appartiendrait au génie d'une autre race d'évoquer *la Mort de l'Occident*...

M. Louis Dumur proteste contre l'amour de la guerre qui a inspiré le livre posthume de René Quinton.

M. Fagus est net :

Après la prochaine guerre, il n'y aura plus de littérature, car il n'y aura plus de France.

M. Joseph Jolinon écrit :

Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je proclame, en dépit de l'admiration que je voue aux maîtres inventeurs du genre, que le chef-d'œuvre à retardement du naturalisme intégral, eh bien, c'est *Le Feu*.

Un livre comme les *Soirées de Médan*, aujourd'hui, soulèverait selon moi quelque scandale, si blasé que soit le public, si les écrivains de guerre osaient dire ce qui reste à dire. Car peut-on le concevoir autrement! Et je le souhaite pour ma part sans réticence. Tenter l'expérience (n'ai-je pas eu dernièrement, à l'invitation de Marcel Berger, le culot d'essayer!...), n'estimez-vous pas que ce serait piquant et utile?

Retenons ceci, qui est de M. Marcel Prévost :

« Mlle Fifi » reste ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui un magnifique ouvrage de guerre.

Il y a un souci évident, dans les plus beaux livres contemporains, de ne pas magnifier la guerre. Mais hélas, les hommes ne changent point, et l'appareil de la force, du mépris de la vie, de la victoire, aura toujours une influence d'entraînement sur les esprits.

M. Gabriel Reuillard fait cette courageuse déclaration :

La guerre continue à appuyer sur nous dans l'après-guerre, et c'est justice puisque nous avons eu l'imbécillité de la faire ou la lâcheté de la laisser faire. Si la littérature d'après-guerre veut, par je ne sais quelle aberration l'ignorer, elle aura failli à sa mission la plus essentielle. Mais, je ne le crois pas.

C'est dans le même sens que M. André Salmon — naturaliste bien souvent, quoiqu'il n'aime guère le naturalisme — s'exprime :

Que si l'on croit à la réalité, à la fatalité de cette prochaine guerre, dont votre questionnaire apporte la promesse, ce qu'il faut c'est, sans plus attendre, donner non pas une nigaude *anticipation*, mais au peuple français, et au monde entier si le monde entier en veut, le livre, le roman vrai du peuple français devant cette guerre et dire, en outre, honnêtement, s'étant bien battu la poitrine, s'il la faut faire ou s'il la faut refuser, cette guerre!

§

M. Jacques d'Espagnat a commandé « Un escadron fran-

çais à travers l'Ukraine ». Il publie au **Correspondant** (10 octobre) ses souvenirs de ce stade de sa carrière. L'histoire que voici nous semble russe au superlatif, russe ancien régime et russe nouveau modèle. C'est celle du narrateur avec l'interprète qu'on lui avait donné et qu'il désigne sous cette appellation discrète : le prince G... :

Il était devenu sombre et taciturne, il n'avait plus ces mouvements d'expansion qui, parfois lui faisaient embrasser sur la bouche les moujiks qu'il questionnait (quitte à les rouer de coups quelques instants après). Il avait cessé d'avoir ces emballements excessifs que suivait souvent une sorte de prostration bien spéciale au caractère russe et contre lesquels je m'étais vainement efforcé de le mettre en garde.

Il était devenu un tout autre homme, et je fus frappé de son air un peu bizarre et embarrassé, le soir où il vint me trouver dans ma chambre, où j'étais déjà au lit, pour me demander l'autorisation d'aller coucher en ville au lieu de rester à la caserne où nous logions tous. Je lui fis remarquer qu'il ferait mieux de rester parmi nous, qu'il pourrait courir des dangers en ville et qu'au surplus nous devions partir le lendemain de très bonne heure pour une reconnaissance où sa présence m'était nécessaire. Il me répondit que c'était la dernière fois qu'il me demandait une semblable permission et qu'il serait rentré le lendemain bien avant l'heure du départ.

Je n'insistai pas, je lui serrai affectueusement la main en lui faisant remarquer en riant qu'il ne risquait pas d'avoir froid pendant la nuit, avec les couvertures et les manteaux qu'il emportait. Il avait, en effet, sous le bras les deux couvertures de son lit et, sur lui, deux manteaux, le tout, bien entendu, appartenant à l'armée française. Il me dit aimablement au revoir, me salua avec beaucoup de courtoisie et sortit.

Je ne devais plus le revoir. Le lendemain, au moment de monter à cheval, il n'était pas là, et mon brigadier d'ordinaire me dit que la veille, quand il était allé avec lui au marché et à la coopérative pour faire les achats de notre popote, le prince G... lui avait emprunté 100 francs qu'il avait dépensés en achats de provisions pour son usage personnel.

Mon élégant et charmant prince interprète était passé aux bolchevik, mais je ne puis m'empêcher de penser que son départ avait manqué de grâce et que ce « tapage » d'un pauvre brigadier, ainsi que cet emport d'effets militaires n'étaient pas dans les manières d'un honnête homme, au sens que donnaient nos aïeux à cette

expression. La noblesse française souffrit, elle aussi, affreusement de la révolution; les émigrés dont Chateaubriand, dans ses *Mémoire d'Outre-Tombe*, a laissé une peinture saisissante, menèrent une existence précaire et misérable, mais ils étaient plus talon rouge, et quel prince français eût pu faire un pareil geste?

§

Latinité voue un double numéro (septembre-octobre) à Virgile et à Mistral. M. Jacques Reynaud traite durement de « vieillard stupide et incorrigible » le Romantisme qui vaut mieux que cela et mériterait au moins de « mourir en paix, dans sa chambre », si l'on nous convainquait de sa fin. Chateaubriand, Hugo, Vigny vivent toujours et, d'une existence robuste, dans la mémoire des lettrés et par une influence toujours sensible. Mais, ne chicanons pas, pour un excès de plume, un .directeur de revue assez bien avisé pour demander à d'authentiques poètes les heureuses versions nouvelles des « Bucoliques » réunies dans l'hommage au Mantouan. M. Jacques Reynaud traduit avec élégance *Tityre* et *Alexis*. Ceci est harmonieux et aussi fidèle que possible à l'original :

O cruel Alexis, non? mes chants ne te touchent point?
Non? tu ne me prends pas en pitié? C'est à la mort,
pour finir, que tu me pousseras.
A cette heure, les troupeaux eux-mêmes recherchent
l'ombre fraîche;
A cette heure, le lézard vert lui-même se cache sous
un buisson d'épines;
Et Thestylis, pour les moissonneurs accablés par la
chaleur dévorante,
Pile l'ail et le serpolet au pénétrant arome.
Mais, sous le soleil brûlant, tandis que je te suis à
la trace,
Les arbres résonnent de ma plainte et de rauques cigales.
N'eût-il pas mieux valu endurer les tristes colères
d'Amaryllis
Et ses orgueilleux rebuts? Endurer Ménalque,
Malgré sa peau noire, malgré ton teint de lis?
O bel enfant, ne te fie pas trop à ce teint :
Les blancs troënes tombent, mais les airelles noires,
on les cueille.

La transcription française du *Silène,* par M. Edouard Marye, cause une joie complète. On n'en saurait douter, de lire ce fragment :

Et puis Silène chante
La pucelle admirant les fruits des Hespérides;
Les sœurs de Phaéton, qu'étreint l'écorce amère
Et la mousse, érigeant des aulnes élancés.
Et puis Gallus, errant sur les bords du Permesse,
Qu'aux monts aoniens l'une des sœurs conduit;
Tout le chœur de Phébus, debout, honorant l'homme
A qui Linus pasteur, en un carme divin,
D'ache amère et de fleurs la crinière embellie,
Dit : « Tiens, prends ce flûteau que les Muses te donnent
Comme au vieillard d'Ascra jadis, dont il soulait,
En chantant, avaler des monts les ornes roides.
Des bosquets grynéens célèbre le parage,
Qu'il n'en soit que chérisse Apollon davantage. »
Du renom de Scylla, rejeton de Nisus,
Que dire : aine écumant, d'aboyants monstres ceinte,
Tirant les nefs d'Ithaque à son gouffre sans fond,
Où le naute éperdu ses chiens marins déchirent?
Que dire de Térée aux membres transformés?
Des mets, des dons que Philomèle a préparés
Pour lui? Du vol qui la conduit aux solitudes,
Des ailes dont il plane au-dessus de son toit?
Tout ce que l'Eurotas bienheureux put entendre
De Phébus, méditant sur ses bords autrefois;
Tout ce qu'à ses lauriers il ordonna d'apprendre,
Silène le répète; et l'écho des vallées
L'emporte jusqu'aux cieux, — tant qu'enfin les bergers,
Rassemblant leurs brebis, pour l'étable les comptent :
Vesper le veut, qui vers l'Olympe attristé monte.

§

Mme la comtesse d'Abzac donne à la **Revue bleue** (4 octobre) des « Silhouettes périmées » dont l'une fait songer à quelque personnage de Barbey d'Aurevilly. Il s'agit d'un marquis de Laval-Montmorency devenu, par pauvreté, jardinier au château de Loupiac. Le propriétaire — comte d'Hauterive — peu riche, avait donné le couvert et la table à l'indigent qui avait choisi de travailler au potager en échange du

service qu'on lui rendait. « Misérablement vêtu », « droit comme une canne », il « cultivait, à merveille », « heureux » dans sa solitude de plein air avec ses souvenirs d'un « passé brillant ». Il déjeunait avec les châtelains, bien entendu. Et voici ce que Mme d'Abzec se rappelle :

C'était un grand vieillard au profil accusé. Il était vêtu d'un habit bleu barbeau et de culottes nankin. Des dentelles roussies retombaient sur des mains impressionnantes. Un jabot s'échappait de l'ouverture de l'habit. Des bas de coton blanc, bien tirés, gainaient les jambes maigres, et des escarpins qui ne tenaient plus complétaient l'ensemble. Les cheveux d'argent, rejetés en arrière et comme soufflés par le vent, élargissaient les tempes. Le visage était d'un beau dessin et d'une indéniable aristocratie.

Sans un mot, le vieux gentilhomme s'assit au bout de la table et se mit à manger. Quand il eut terminé son repas, il se leva, fit un grand signe de croix et sortit.

— Tous les jours, à midi, il revêt son habit — nous dit M. d'Hauterive. J'ai voulu lui donner un vêtement plus conforme à nos occupations. Il l'a repoussé avec fierté et dédain et j'ai compris qu'en insistant je tuais en lui la dernière illusion... Tous les jours, et une heure par jour, il redevient le marquis de Laval et cela suffit à ses yeux pour sauvegarder sa dignité... Le soir, il soupe dans sa chambre d'un bol de lait et ne se montre pas... L'habit, comme l'homme, a besoin de repos.

L'année suivante nous revînmes à Loupiac. Je souhaitais, par-dessus tout, revoir le jardinier grand seigneur qui avait si vivement frappé mon imagination.

— Et M. de Laval, questionna mon père ne le voyant pas au repas de midi.

— Mort cet automne... Tombé avec les feuilles !... Il est parti sans bruit comme il a vécu et, jusqu'au dernier moment, il a conservé sa dignité et sa conscience professionnelle. Comme on venait de l'administrer, il a ouvert les yeux; son regard voilé m'a cherché :

— Il faudra faire arroser les courges — a-t-il dit dans un souffle — sans cela, elles sécheraient.

Et d'Hauterive ajouta tandis qu'une larme discrète glissait le long de son nez :

— C'était une grande âme que le mauvais destin n'a pu faire plier...

Mémento. — *Heures perdues* (octobre), cahiers rédigés par M. Jean

Desthieux qui traite avec un verveux bon sens des conditions de la paix, de l'éloquence, de la critique, des poètes « maudits ».

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : « Le problème allemand » par ***. — Une correspondance d'Emile Ollivier avec le prince Jérôme Napoléon. — « Pénétration des Etats-Unis en Amérique latine », de M. J. Kulp. — « Sur la danse grecque », par M. R. Demangel.

La Revue mondiale (15 octobre) : Lettres de Dostoïewsky. — « Zola », par M. Torrès. — « Fantaisies universitaires » par M. Henri Stat.

Bulletin Marcel Proust (N° 1, octobre) publié par MM. Louis Emié et H. Bonnet. Ce premier cahier, fort de 176 pages, porte en titre : « Défense de Marcel Proust ». Il est tiré « volontairement limité à 675 exemplaires ». Son but est « d'organiser la gloire de Marcel Proust ». MM. Jacques Chabannes, Louis Emié, H. Bonnet, A. Dandieu, M. Fombeure y collaborent. M. Sylvain Bonmariage s'y flatte d'avoir, par une fiche de son cru, inspiré à Proust son M. de Charlus.

La Revue de Paris (15 octobre) : « Vie de Henri IV au Louvre » par M. Louis Batifol. — De M. Abel Bonnard : « La peinture flamande à Anvers ».

La Muse française (10 août-10 octobre) : « La poésie romantique », ensemble très heureux de pages inédites de romantiques et d'essais de contemporains sur la glorieuse école.

Le Crapouillot (octobre) : « Les Américains », numéro spécial sur les Etats-Unis et leurs indigènes.

La Revue de France (15 octobre) : « La langue de Mistral » par M. Pierre Devoluy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

A. Boinet : *Le Château de Pierrefonds*, Henri Laurens. — Marius Boisson : *Coins et Recoins de Paris*, Editions Bossard, Paris.

Le Château de Pierrefonds, dont nous parle M. A. Boinet, et à propos duquel la librairie Laurens vient de publier une de ses plus intéressantes monographies, a surtout été célébré de nos jours à cause des restaurations de Viollet-le-Duc. La Cour de Napoléon III séjournant volontiers à Compiègne, l'architecte, qui avait beaucoup d'entregent, sut intéresser l'Empereur, si connu pour son goût très vif de l'archéologie, à une restauration du château qui subsistait, assez ruiné, en un

joli site, lequel est d'ailleurs un des buts de promenade de la région. Le château de Pierrefonds remonte à Louis d'Orléans, qui lui donnait place dans la série des forteresses stratégiques qu'il établit non loin de Paris. Ce fut plus tard un des repaires de la Ligue, puis des mécontents avec le XVII[e] siècle, si bien que Louis XIII le fit démanteler en mai 1617. — Viollet-le-Duc commença ses travaux en 1857; mais il ne s'agissait d'abord que d'une restauration partielle comprenant le donjon et deux tours sur la face nord. L'entreprise eut un tel succès, nous dit-on, que l'Empereur décida la réfection totale de l'édifice. La guerre de 1870 arrêta les travaux; l'ensemble de la construction était terminé, mais sa décoration intérieure restait à faire en grande partie, ce qui peut se constater aujourd'hui encore. Quand on visite le manoir, en ouvrant une porte, on tombe sur des salles blanches que les maçons, semble-t-il, viennent seulement de quitter. A côté du château existe encore une maison du XV[e] siècle avec tourelle d'escalier; elle fut habitée par Viollet-le-Duc pendant les travaux et endommagée par une bombe allemande en 1918. L'église paroissiale, qui a au moins le mérite d'une architecture authentique, est un curieux édifice à deux nefs et dont l'abside, également endommagée par les torpilles allemandes, possédait un beau vitrail suisse qui semble avoir été détruit. Aux environs de Pierrefonds, on peut voir diverses curiosités archéologiques, comme les mines gallo-romaines de Champlien; la belle église romane de Morienval; l'ancienne abbaye fortifiée de Saint-Jean-au-Bois; les restes de l'église de Saint-Nicolas de Courson et le chevet avec corniche de la chapelle de Sainte-Perrine, dite de l'Ermite, fondée au XIII[e] siècle par Philippe-Auguste. Une illustration très remarquable décore la publication si intéressante de M. A. Boinet. Nous y renvoyons volontiers les nombreux amateurs des curiosités de notre pays.

Coins et Recoins de Paris, de Marius Boisson, est un recueil d'articles concernant diverses curiosités de la capitale qui ont été successivement d'actualité à différentes époques. C'est le Topol ou Sébastopol et diverses particularités le caractérisant; le boulevard de Clichy et la rue Pigalle, avec leurs boîtes nocturnes; la rue La Rochefoucauld, où habitèrent Gou-

nod et Halévy, Cabanel, Gustave Moreau, Victor Hugo; la calme rue de La Tour-des-Dames, qui tient son nom d'un ancien moulin des dames de l'abbaye de Montmartre et où demeurèrent Talma, Horace Vernet, etc. Nous changeons de quartier avec Bercy, où M. Marius Boisson signale spécialement le vieux cimetière rue de Charenton, et dont la maison du conservateur est jolie et pittoresque. Ailleurs, rue des Lombards, on nous parle de la chapelle des Irlandais, édifice de basse époque sur laquelle le volume donne quelques indications.

Plus intéressante est la petite église Saint-Germain de Charonne, rue de Bagnolet, que des dégagements d'époque récente ont contribué à mettre en valeur, assez contrairement à l'usage; son chœur date du XIe siècle et le clocher du XIIe.

Puis on nous parle de la rotonde de la Villette, un des restes de l'enceinte des Fermiers Généraux et dont le Métropolitain a si fâcheusement coupé la perspective. Sa démolition, dès ce moment, était envisagée par le Conseil municipal, et on devait la remplacer par des immeubles à loyer modéré. On sait que les terres de la Grande-Villette appartenaient aux religieux de Saint-Lazare, qui y possédaient un pressoir. C'est, a dit M. Fernand Bournon, autour de ce pressoir que la population commença à se grouper.

Une page intéressante encore est celle que consacre M. Boisson à l'hôtel de la Vieuville, rue Saint-Paul, récemment détruit et même exécuté en cachette. C'est une des jolies choses de Paris dont on ne peut que regretter la disparition. La disparition également des derniers restes de la Cour des Miracles, dont on trouvait l'entrée sur la rue Réaumur, peut être regrettée aussi, mais pour d'autres causes. Le volume donne des détails assez curieux sur l'emplacement et l'organisation de cette truanderie qui ne disparut que sous Louis XIV, après que les troupes lui eurent livré une véritable bataille, comme l'a rapporté Théophile Lavallée dans son histoire de Paris. On trouvera encore dans le volume un intéressant récit du massacre des otages de la rue Haxo pendant la Commune; des indications curieuses sur la place Maubert et, non loin de là, sur la maison d'Alfred de Musset, sur quelques vieux cimetières parisiens et enfin un cocasse chapitre sur le douanier Rousseau, dont le hasard fit le peintre extraordinaire que

l'on a connu et dont les toiles, paraît-il, se couvrent d'or! Il est seulement regrettable que l'auteur s'étende trop complaisamment, au sujet de certains quartiers et surtout Montmartre, sur les maisons de rendez-vous et autres similaires; car ceci ne concerne plus l'archéologie.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Visages sans bouche dans l'antiquité méditerranéenne et chinoise. — Dans les fouilles d'Hissarlik, au niveau correspondant, d'après Schliemann, à la Troie antique, on a découvert des vases nombreux (ils sont au musée de Berlin) portant un visage sans bouche. Le fait est connu.

Or, en Chine, sur l'autre versant de l'Asie, les vases de bronze datant du XVIIIe au IIIe siècle avant J.-C., portent pour la plupart un visage sans bouche.

Quelle signification donne-t-on et doit-on donner à cet étrange élément décoratif? Quelles sont à cet égard les connaissances de l'Europe et de la Chine?

L'identité de cet ornement aux deux extrémités de l'Asie est-elle fortuite, les deux peuples ayant eu en même temps la même pensée? Y a-t-il eu au contraire copie ou imitation de l'un par l'autre, et dans ce cas quel est celui qui a inspiré l'autre? Se sont-ils inspirés d'une antiquité commune?

Intéressant problème qui met en jeu la succession des civilisations, et les relations des peuples à travers les déserts de l'Asie dans les millénaires précédant l'ère chrétienne.

Les données sont les suivantes : d'abord dans le proche Orient, puis en Chine.

En 1870-1873, Schliemann dirigea des fouilles à l'entrée des Dardanelles sur le plateau asiatique d'Hissarlik, site présumé de l'ancienne Troie. Il découvrit sept villes superposées. Des fouilles ultérieures devaient en découvrir deux en plus.

Au niveau que, d'après l'ensemble des trouvailles, il supposa celui de Troie, et tout autour d'un palais attribué à Priam, à une profondeur de neuf mètres environ, il rencontra un très grand nombre de vases de terres cuites portant un même ornement.

Un dessin en fort relief y reproduit, toujours sur le haut du col, de longs et épais sourcils se rejoignant, un nez court et droit; deux yeux ronds; la bouche manque. Dans plusieurs cas, ce dessin est accompagné, sur la panse, par deux protubérances pointues et, un peu plus bas, par un rond en relief. Sur le rond, en quelques cas, on voit une croix de Saint-André incisée, avec un point entre chaque branche. Parfois, un collier en relief entoure la base du col. De plus, une large chaîne passe en bandoulière sur l'épaule gauche du vase, descend en travers entre les deux pointes et va sur le côté droit, au ras du pied du vase (fig. 1).

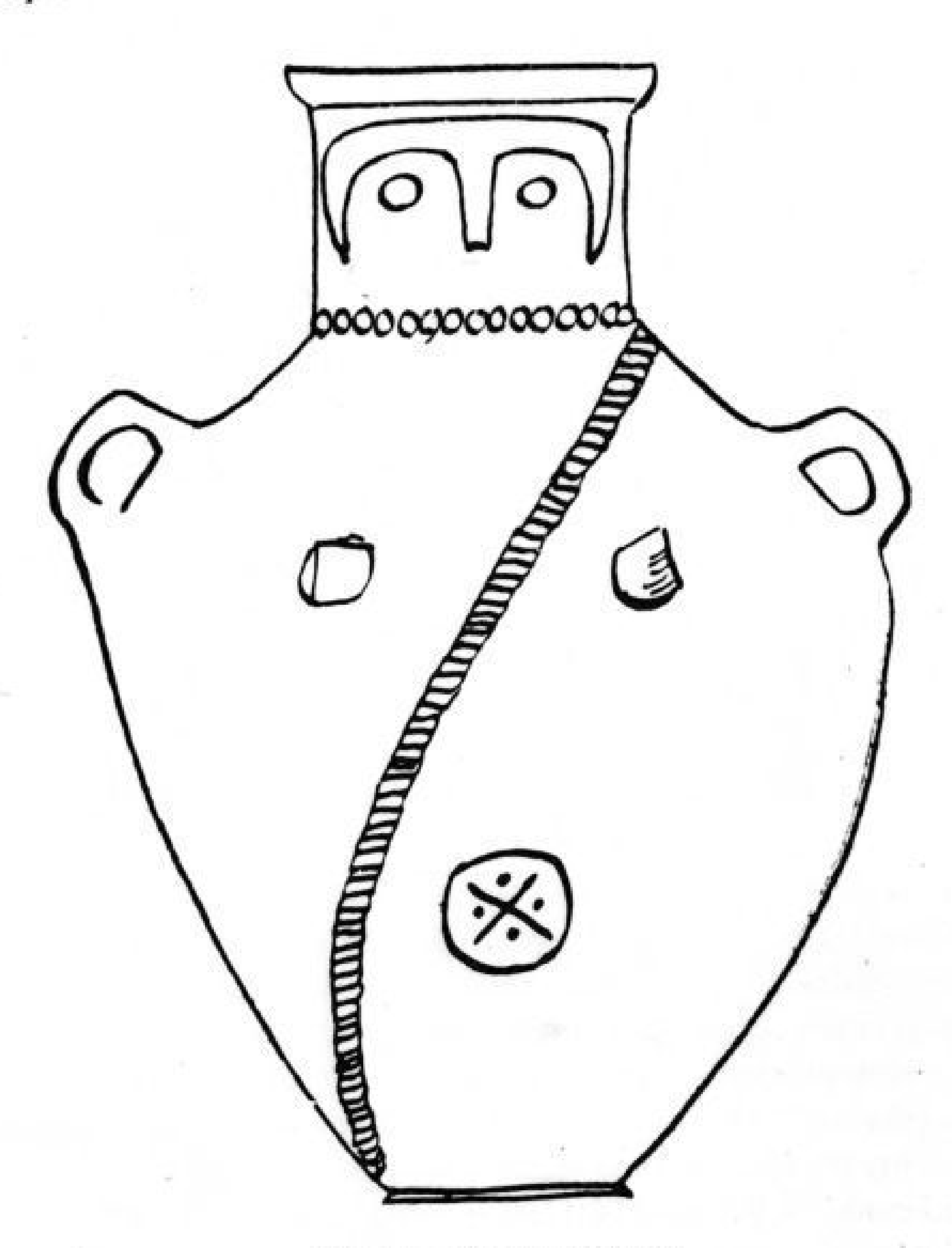


Fig. 1. — Vase dit troyen.

D'autres poteries portant le même visage sans bouche sont un cylindre court fermé en haut par un cône très évasé, surmonté au milieu d'une pointe tordue en corne (fig. 2). Ils s'adapteraient exactement en couvercles sur d'autres vases marqués, sur la panse, des deux protubérances et du rond.

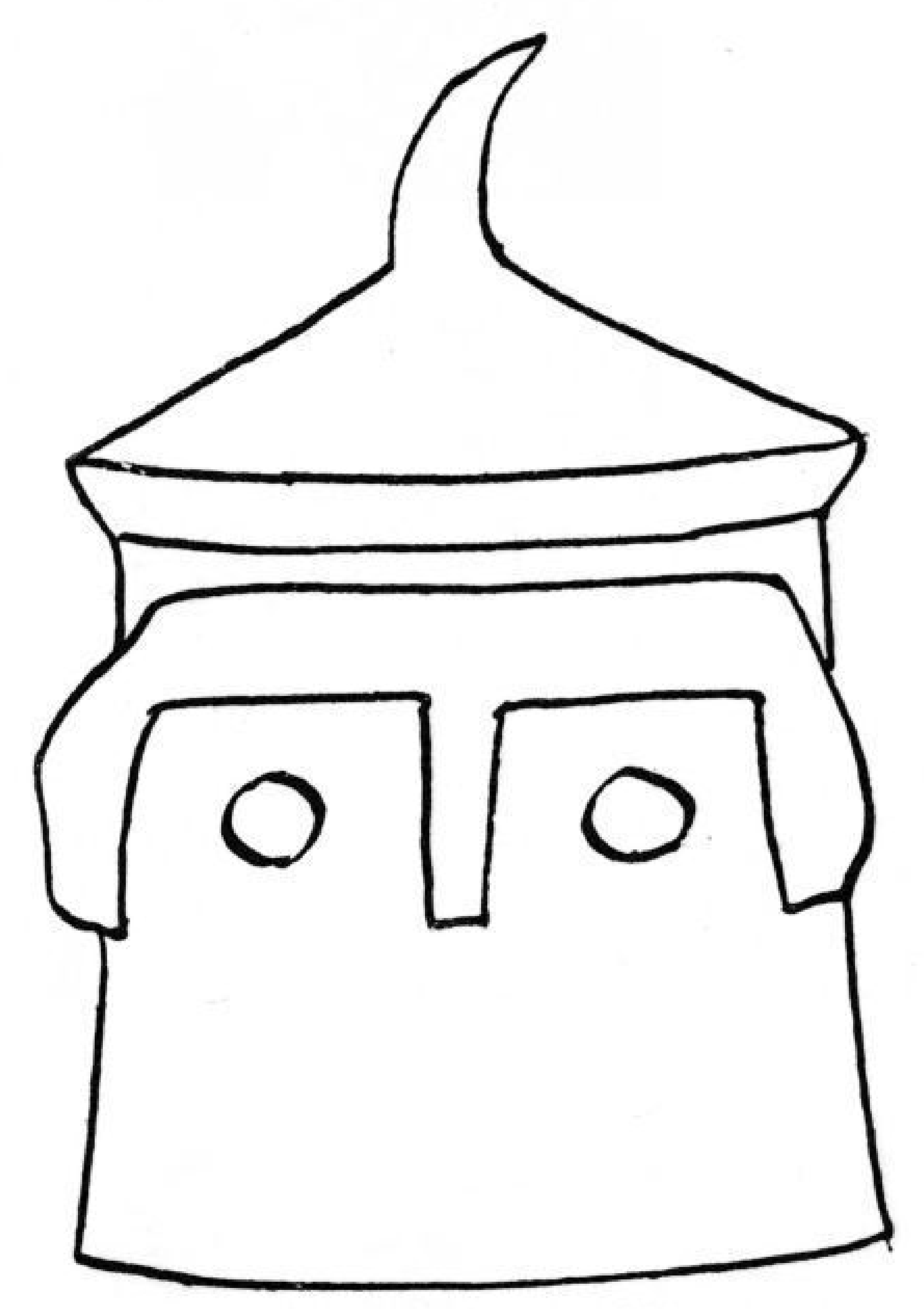


Fig. 2. — Couvercle de vase dit troyen.

Aucune explication contemporaine, aucune inscription n'accompagne et n'explique cet étrange ornement. Aucune préci-

sion n'est donnée sur l'usage des vases où il se trouve modelé.

En Chine, à la même époque, un symbole analogue se retrouve. Il n'est guère de vases de bronze attribués aux dynasties antérieures à l'ère chrétienne et jusqu'aux plus anciens, remontant au XVIII[e] ou XIX[e] siècle, qui ne portent (généralement sur la panse) et plus ou moins défigurée ou stylisée, la reproduction d'un visage sans bouche : sourcils longs et contournés, yeux ronds, nez court et droit (fig. 3, 4 et 5).



Fig. 3. — *Tsoun*, genre balustre des Tcheou, 12[e]-3[e] s. av. J.-C.

Mes recherches, jusqu'à présent, ne m'ont pas permis de retrouver, au-dessous de ce masque, des pointes doubles ou un rond analogue à ceux des vases d'Hissarlik. Mais les bronzes antiques chinois sont rares, et l'ornementation en est toujours

si peu naturelle, tellement torturée, qu'il est difficile d'affirmer dans un sens ou dans l'autre.

Les explications de ce singulier ornement sont aussi intéressantes à comparer que les vases même qui les provoquent. Pour les vases supposés troyens et admis pour authentiques, aucune explication contemporaine, nous l'avons dit, n'a été recueillie. La tradition a été interrompue et demeure muette. Il reste seulement les hypothèses ou déductions des savants modernes.



Fig. 4. — Y, légumier à deux anses des Tcheou, 12e-3e s. av. J.-C.

Schliemann écrit (*Atlas des antiquités troyennes*, p. 12) au sujet du vase de la fig. 1 et qu'il représente sous le n° 1275 :

Un des plus beaux vases que j'ai retirés des profondeurs de Troie. Il représente une magnifique image de la Minerve Glaukôpis avec sa tête de chouette artistement modelée, ses deux seins virginaux et ses organes sexuels qui sont ornés d'une croix et des marques de quatre clous avec lesquels celle-ci était consolidée. Cette croix représente les deux morceaux de bois (arani) dans la jointure desquels nos ancêtres aryens tournaient avec vitesse la lance de bois (pramantha) et produisaient par friction le feu sacré (agni).

Le visage sans bouche serait donc, d'après lui, la chouette, image de la Vigilance, Prudence et Sagesse personnifiées par

Pallas-Athêna (la Minerve romaine), aux yeux pers, protectrice de Troie (Ilion, Pergame).

Examinons donc les attributs obligatoires de Minerve-Athêna : 1° un casque *représentant un visage sans bouche;* 2° la tête de Méduse sur l'égide; 3° une lance. Les autres attributs : bouclier, victoire, etc., sont facultatifs. La chouette ou hibou était souvent représentée près d'elle.



Fig. 5. — *Si*, cuvette de bronze, daté de 135 ap. J.-C.

La tête de Méduse transformant en pierre celui qui la regarde en face est visiblement un double symbole : d'abord de mort, puis un symbole du Soleil et du feu que l'on ne peut regarder directement.

La lance d'Athêna ayant été utilisée par elle pour faire jaillir du sol l'olivier, source de vie, fait songer à quelque symbole de naissance, et rappelle le pramantha aryen produisant

le feu, donc la vie, comme la lance d'Achille, forgée par Athêna et qui donnait la mort et la vie.

La chouette, qui demeure éveillée dans la nuit et qui était censée ne jamais dormir, était un symbole de vigilance, mais aussi de non-sommeil, donc de non-mort.

Si la croix qui est portée sur les vases d'Hissarlik n'avait été qu'un symbole du feu, sa présence dans les organes féminins de la froide Athêna, toujours vierge, eût été surprenante. Pour Vénus, elle eût été mieux appropriée, semble-t-il. Mais l'image du feu avait encore un autre sens, car le feu exige une lance, ce qui, à cet endroit, suggère l'idée d'une autre lance, génératrice de vie.

Il semble bien qu'il s'agisse en même temps du feu et de la vie. La croix en est le double symbole dans bien des religions. Dans le Zoroastrinisme, pour produire le feu sacré, on se sert d'une croix retenue par des clous, œuvre de l'Humble Charpentier. Sur elle, par l'entremise de Maïa, l'Illusion toujours vierge, on fait naître d'un coup de lance le feu, vie éternelle. Dans le christianisme, les mêmes symboles reviennent : l'Agneau (Agnus, Agni) entouré de rayons lumineux, est fils de la Vierge Maria et du Charpentier. Il est fixé sur la croix par des clous (quand les Romains attachaient sur un T avec des cordes), et il donne, au coup de lance qui le frappe, la vie éternelle au monde.

En Chine, la croix gammée semble d'importation hindoue et bouddhique. Elle est appelée *oann* et serait une abréviation de l'idéogramme signifiant myriade, nombre infini, qui se prononce de la même manière. Or, cet idéogramme, d'après le dict. *Chouo Oènn* du IIe siècle après J.-C. signifiait primitivement « scorpion », qu'il reproduit en dessin. Et le scorpion se trouve sur les bronzes chinois antiques.

L'Enclyc. *Tsre-iuann* explique ainsi la croix gammée :

Mot sanscrit. Se lit comme *oann, dix mille. Le Leng-iènn tsing* [Soutra bouddhique traduit en chinois au VIe siècle] porte : à ce moment, le Bouddha fit jallir, du *oann* inscrit sur sa poitrine, une lumière précieuse dont l'éclat était éblouissant et contenait des milliers et des centaines de couleurs. Le *Sio kou piènn*, « tablettes d'étude sur l'antiquité » [par Ou Tsiou-ìènn, XIIIe siècle] porte : Ce signe est, dit-on, le mot oann, « myriade, scorpion ». Alors il

viendrait de monnaies antiques. Le *Roa iènn inn i* porte : au début, nous n'avions pas ce signe. Mais en la 2e année Tchrang-cheou des Tcheou (693 ap. J.-C.), on fabriqua par ordre ce signe et on le grava sur le Pilier céleste [colonne géante de bronze élevée en 700]. On lui donna le son de *oann*, « myriade », pour dire qu'il accumule des myriades de vertus et de chances favorables.

Symbole donc du feu divin d'après le soutra hindou; diminutif du scorpion antique chinois, contenant des myriades de vertus et de chances.

Au Thibet, la croix gammée a deux formes : l'une, avec les coins à gauche des barres, est employée par les lamas de tradition bouddhique. L'autre, avec les coins à droite, est celle des antiques magiciens Bonn. Or, les lamas pratiquent la perambulation autour du feu et des lieux sacrés, dans le sens dextrogyre (aiguilles d'une montre); et les Bonn, dans le sens senestrogyre.

La croix avec les coins à droite des barres apparaît sur plusieurs vases d'Hissarlik. Qu'étaient donc ces vases? Leur emploi, non expliqué par les découvreurs, donnerait peut-être une idée de la signification des symboles.

Vases usuels? Cela n'est guère probable. Les symboles sacrés ne sont pas ainsi vulgarisés, même de nos jours. Les ornements des vases dits troyens ne peuvent être considérés comme sans signification.

Vases sacrés, donc, ou religieux. Mais de quel groupe? Offrandes? Provisions des temples? On est plutôt tenté, à cause des symboles représentés, de voir en eux des urnes cinéraires et de traduire ainsi les symboles. « De même que la chouette qui voit dans la nuit, ne dort jamais, de même l'âme ne s'endort jamais : elle veille. Et de même que le feu qui semble inexistant naît d'un coup de lance sur la croix, et frappés d'une autre lance, les organes féminins donnent mystérieusement la vie, l'âme renaîtra, lors même qu'elle semble anéantie par la mort. »

Il resterait à expliquer le collier et l'écharpe. S'agit-il de la chaîne des générations et d'une immortalité par les descendants? Il n'est pas aisé d'affirmer en pareille matière. Le symbolisme religieux est toujours à sens multiples, surtout dans les religions ésotériques comme celles de l'antiquité.

Les couvercles avec leur pointe en corne sont donnés par Schliemann comme figurant le casque d'Athêna, mais pourquoi la corne? Il ne le dit pas. Celle-ci, pourtant, dans le monde entier, a toujours été, phalliquement, une image de Vie et de Force. Et si ces vases représentent Athêna, pourquoi les statues de la déesse n'ont-elles pas la croix gammée? La tête de Méduse-Soleil suffit-elle?

Les symboles de la déesse grecque sortant du cerveau de Zeus évoquent une personnification de l'Unité de la Mort et de la Vie, de l'immortalité, expression de la Sagesse divine.

En Chine, la tradition millénaire a été presque ininterrompue, et la plupart des bronzes antiques portent des inscriptions qui devraient permettre d'en préciser l'emploi. La question, pourtant, n'est pas claire.

Le visage sans bouche qui se retrouve sur la plupart des vases, a toujours porté le même nom. On l'appelle *trao-t'ié*, que l'on traduit par « l'Insatiable, le Glouton ».

Les idéogrammes, dont nous donnons la représentation avec celle de l'ornement (fig. 6), sont formés tous deux de l'idée radicale de « nourriture ». Le premier y ajoute l'idée de « clameur », ce qui donne « crier pour de la nourriture ». Le second, l'idée de « épuisement », ce qui donne l'idée de « manger jusqu'à en mourir ».

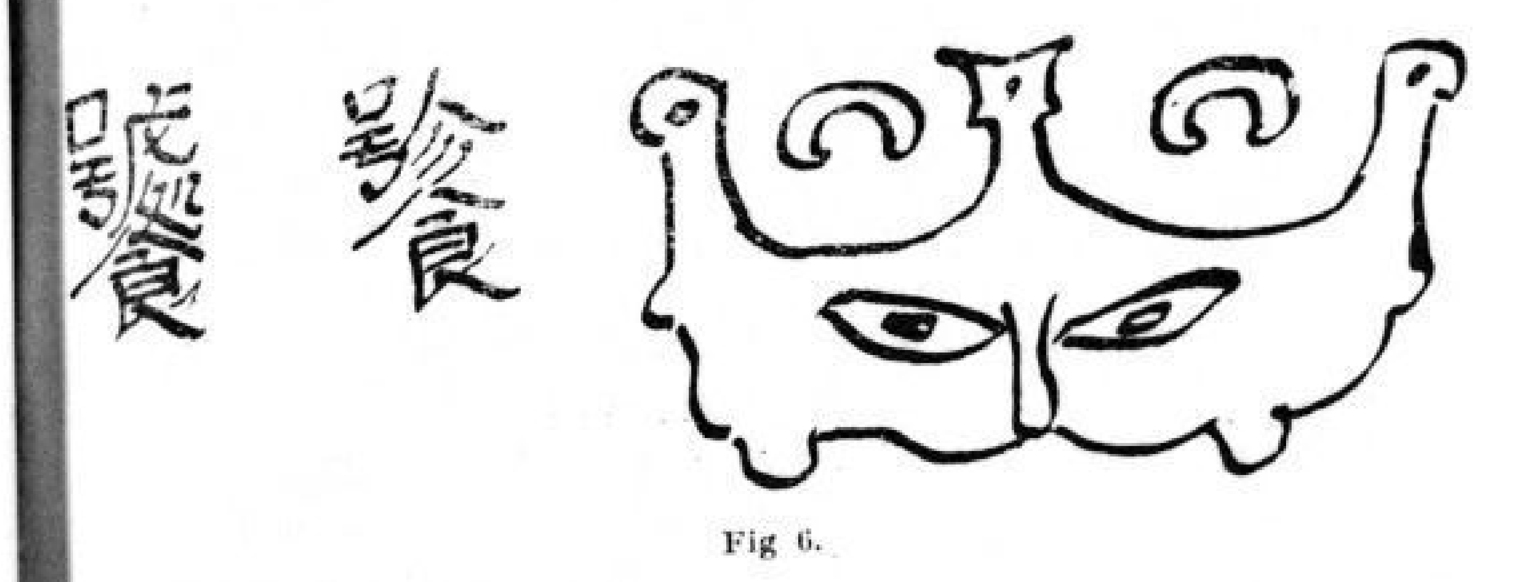


Fig 6.

L'Encyclopédie *Tsre iuann* (« Source des Expressions ») donne, avec le dessin de l'ornement (fig. 6), l'explication suivante pour la double expression *trao-t'ié* :

1° Nom d'animal méchant. Des vases et ustensiles en bronze de

l'antiquité, beaucoup portent sa silhouette gravée ou en relief comme ornement. D'après le *Tchroun tsiou* [« Printemps et Automne »] du Maître Lu [encyclopédie par Lu Pou-oé, attribuée au IIIe siècle avant J.-C.], le *trao-t'ié* sur les vases de la dynastie Tcheou [1122-256 av. J.-C.] a une tête sans corps. C'est celui-là. Celui que nous figurons est le *trao-t'ié* ornement de vases de la dynastie Rann [206 ap. J.-C.].

2° Emprunté comme symbole d'une personne destructrice. D'après le *Tsouo-tchoann* [Comment. de l'œuvre de Krong-tse, ve siècle av. J.-C.] : les peuples de l'univers, comme comparaison de la plus grande destruction, disent *trao-t'ié* [Commentaire]. Le désir immodéré de richesses est *trao*; le désir immodéré de nouriture est *t'ié*. Le *Chenn i tsing* [« Classique des Etrangetés du corps mental, écrit vers 130 av. J.-C. par Tong-Fang Chouo] porte : Dans les régions du Sud-Ouest il y a des êtres humains au corps couvert de poils, qui, sur la tête, portent un pourceau, et dont les désirs immodérés sont aussi dangereux que ceux des loups. Ils aiment accumuler des richesses, mais ne mangent pas de nourriture humaine. Les forts écrasent les faibles et les vieux. Ils redoutent les foules et saisissent les isolés. On les appelle *trao-t'ié*.

Les Chinois, fait curieux, remarquent seulement l'absence de corps et n'ont pas été frappés de voir représenter par l'absence de bouche l'idée d'un être insatiable. L'extrême n'est-il pas souvent représenté par son contraire? Beaucoup se dit en chinois « ce qui n'est pas peu ».

Si cette explication n'était pas admise, on serait amené à penser, ou que la signification du dessin était ésotérique et s'est perdue depuis; ou que le dessin, sans être compris par les fondeurs, a été reproduit d'objets plus anciens ou étrangers; ou qu'il s'agit d'une simple invention décorative.

Les inscriptions sur les vases, malheureusement, ne donnent aucune explication semblant se rapporter au *trao-t'ié*.

L'usage réservé à ces bronzes pourrait éclairer l'esprit : en réalité, on l'ignore. Chinois et étrangers sont d'accord pour les appeler « rituels », donc sacrés, mais servant à quels rites?

Dans mon *Histoire de l'Art chinois* et dans un opuscule séparé, j'ai donné en détail les contradictions irréconciliables de ces vases que l'on trouve dans des tombeaux, mais qui portent souvent l'inscription : « pour l'usage éternel de mes enfants et petits-enfants » et sont censés contenir les offrandes

aux temples des Ancêtres, cependant qu'ils ne portent pas les signes extérieurs des offrandes et ont une même ornementation, malgré leurs différences de forme. Leur matière, leur épaisseur et leur contenance les marquent comme entièrement différents des vases usuels, alors que tous les textes précisent qu'au temple des Ancêtres, on servait le mort dans ses ustensiles usuels, en lui donnant les plats qu'il préférait. L'absence de tout vase en poterie Tcheou est curieux, etc.

D'innombrables fraudes opérées par les magiciens maîtres de la cour de Chine au IIe siècle avant J.-C., sont racontées par l'histoire. La découverte de vases antiques par les émanations du métal ou du jade était un sûr moyen de parvenir aux richesses et aux honneurs. Des vases faux, datant de ce temps, sont donc à coup sûr mélangés aux vrais datant des siècles précédents.

Mais qui avait instruit ces magiciens? La magie s'opposait alors aux Confucianistes nationaux. La Chine venait de conquérir le Turkestan, touchant l'ancienne satrapie persane de Bessus, conquise en 325 par Alexandre et occupée depuis par un royaume grec. Des Initiés perses ou grecs avaient-ils pénétré en Chine?

Examinons cependant les autres éléments décoratifs des vases chinois : leur sens peut nous éclairer. On trouve : 1° Ce que les Européens appellent palmettes, et les Chinois *tchrann oènn*, « ornement de cigales », car ils représentent en effet des cigales. Or cet insecte, d'après la tradition, s'enfoncerait en hiver dans le sol pour en ressortir au printemps (comme les tortues) : c'est un symbole de renaissance et d'immortalité comme la tortue des stèles. 2° Un oiseau qui serait le phœnix : symbole d'immortalité en tous pays. 3° Le Scorpion, *oann*, dont nous avons donné plus haut le lien avec la croix gammée. 4° Une ligne en éclair appelée *lei-oènn*, «ornement en éclair», donc le feu céleste. 5° Enfin le porc, *tchou*, symbole de voracité.

J'avais autrefois supposé qu'il s'agissait de vases donnés en cadeau et portant des souhaits d'immortalité et de nourriture inépuisable. Mais il s'agit d'insatiabilité et non de nourriture : le porc le confirme. Le caractère sacré attribué aux vases rend invraisemblable un souhait de gloutonnerie et fait rechercher

une autre interprétation. On se demande quelle était la vraie signification des symboles d'Insatiabilité accompagnant ainsi les idées d'immortabilité ou de renaissance, et on ne peut s'empêcher de penser que l'Immortalité s'oppose et s'unit à la Mort, et que la Mort est bien l'Insatiable, le Glouton *trao-t'ié*, visage sans bouche.

Les symboles de renaissance et d'immortalité : cigale et scorpion, n'ont pas été jusqu'à présent signalés comme employés avec ce sens par notre antiquité occidentale. Quant au phœnix, nous le faisons bien renaître de ses cendres, mais notre haute antiquité l'ignorait. Il nous vient de l'Orient, Inde ou Chine, par la Perse. Les Chinois ont sa légende antique en commun avec l'Inde. On peut donc considérer les symboles de vie et de renaissance comme chinois uniquement.

Le symbole du *trao-t'ié, visage sans bouche,* vient-il de l'antiquité chinoise ou a-t-il été introduit par les magiciens étrangers qui découvraient les vases? S'il était trouvé sur des vases prouvés comme antiques, la question serait résolue. Mais comment distinguer si un bronze a 2.200 ou 2500 ans; s'il est du IIIe ou du VIe siècle avant J.-C.?

Cependant, si tous les symboles autres que le visage sans bouche sont à coup sûr chinois, celui-ci, seul, aurait-il pu être introduit de l'étranger sans être aussitôt signalé par des ennemis jaloux? Les faussaires sont obligés d'être d'étroits conformistes. Les nombreuses exécutions de magiciens mentionnées par l'histoire prouvent qu'il y eut des vases faux. Elles prouvent aussi que les détails devaient être particulièrement soignés pour que des faux aient pu échapper aux dénonciations.

Les archéologues chinois et collectionneurs, enfin, qui dès le 2e siècle avant J.-C. se disputèrent les bronzes antiques et les étudièrent en de nombreux écrits, n'auraient pas manqué de relever un détail suspect.

Il y a donc de fortes présomptions pour que le *trao-t'ié* sans bouche soit un symbole authentiquement chinois.

Il resterait à rechercher si le visage sans bouche a été inventé séparément aux deux extrémités de l'Asie, ou s'il viendrait d'ancêtres communs.

D'antiques poteries chinoises, remontant, pense-t-on, au

xxxe siècle, ont bien été découvertes en 1925. Mais elles n'ont aucun signe. Il faut attendre.

L'existence aux époques néolithiques en Europe et en Asie de visages sans bouche aurait donc une importance considérable et expliquerait à la fois les attributs de l'Athêna grecque, des vases d'Hissarlik et des bronzes antiques chinois. Le problème vaut mieux que ce court exposé.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

LETTRES ITALIENNES

Guglielmo Ferrero : *Sudore e Sangue*, Mondadori, Milan. — Ugo Ojetti : *Bello e* ***Brutto***, Treves, Milan. — Oreste Ferrara : *Machiavelli*, Treves, Milan. — Grazia Deledda : *La Casa del Poeta*, Treves, Milan. — Mémento.

Avec **Sudore e Sangue**, Guglielmo Ferrero nous donne la troisième partie de sa tétralogie, les deux premières étant *Les Deux Vérités* et la *Révolte du Fils*. Ces deux premiers livres étaient, on s'en souvient, plutôt des chroniques politiques de la *Terza Roma* que de véritables romans, quoique tous les personnages, ou à peu près, en fussent d'imagination. Le héros, Olivier Alamanni, nous y était présenté comme affligé d'une immense fortune, de loisirs et de certaines inquiétudes.

Faut-il avouer que nous n'entrions pas dans toutes les raisons de ces dernières? Nous sommes fort loin du romantisme. Et puis nous en avons tant vu de ces inquiets qui racontaient leurs peines en des volumes et n'en menaient pas moins joyeuse vie, que nous sommes devenus méfiants.

Quoi qu'il en soit, pour trouver cette vie nouvelle qui, sous des formes très diverses, est un thème constant de la littérature italienne, Olivier part en Afrique. Officier, il va rejoindre le corps expéditionnaire qui opère contre les armées de Ménélik. La saine rudesse de cette pleine vie, nous dit l'auteur, sauve peu à peu son héros. Nous l'en croyons sur parole. Ces grands renouvellements sont affaire de vie intérieure, d'expériences morales appuyées sur une métaphysique positive. Or, de la philosophie véritable, nous en voyons peu dans *Sueur et Sang*, car nous écartons résolument les dissertations théosophiques d'un compagnon d'infortune auxquelles Olivier a le bon sens de contredire. Mais il y a plus qu'une

thèse sur laquelle, à vrai dire, l'auteur n'insiste guère; et plus aussi qu'une rédemption dont nous ne voyons pas complètement les fins. Il y a un livre dru, vivant, malgré quelques longueurs; un récit singulièrement prenant et tout animé de ce don de présense qui est la marque des véritables narrateurs. Historien, Guglielmo Ferrero excelle à mettre les faits en valeur, et ce récit a toute la précision d'une chronique. Mais sans sécheresse. On y sent un riche substratum de pensée; et en même temps une facilité, un enchaînement, une mise en place libre et aisée qu'on ne trouvait pas encore dans les deux premiers romans.

Aussi bien, la matière de celui-ci est-elle des plus attachantes. Il s'ouvre par la bataille d'Adoua vue par Olivier. Quelque chose de différent, certes, de la bataille de Waterloo vue par Fabrice, mais dans la même ligne. C'est-à-dire un récit direct, et qui marche sans disgressions, tout ramassé autour d'un seul personnage. Rien de faussement dramatique. Une observation lucide, sereine; un rendu très net et plein de mouvement. Ensuite, c'est la captivité parmi les Barbares, et la longue et pénible marche à travers un pays difficile et parfois désertique jusqu'à Addis-Abeba. Nous oublions que nous ne lisons qu'un roman. C'est plutôt un livre d'aventures que la donnée première rend fort curieuses; et l'exotisme dont on a trop usé est ici atténué, ou plutôt coloré lui-même par ces soldats européens qui le traversent tout en le dominant. Du premier coup, en ce livre de mœurs coloniales et militaires, Guglielmo Ferrero a su trouver la note juste, évitant le faux enthousiasme ainsi que certaines vulgarités auxquelles le genre invite. C'est toujours viril, plein d'entrain, et imprégné parfois de cet indulgent humour qui trouve sa source dans Manzoni. Tout au plus pourrait-on trouver que le personnage d'Amaresch, qui a commencé par être *petite alliée* chez les officiers italiens et puis finit marquise chez les nègres, est un peu trop dans la manière de Pierre Benoit. Mais complexivement, cette troisième partie, qui peut d'ailleurs se détacher de l'ensemble, est bonne; et elle sera certainement fort lue en Italie, et aussi hors d'Italie. Car c'est un de ces livres, plus rares qu'on ne croirait, qui supportent la traduction.

Le mot nous manque pour définir justement Ugo Ojetti.

L'appellerons-nous un artiste? Plutôt un *intendente* doué de beaucoup de curiosité, d'une sensibilité très fine et d'une grande intelligence. Son livre **Bello e Brutto**, *le Beau et le Laid*, se présente modestement comme un recueil d'articles. Mais les idées y abondent tellement que pour en bien juger il faudrait les grouper en synthèse, et selon un système d'esthétique défini.

Si l'on essaie de le faire, on s'aperçoit vite que l'esthétique d'Ugo Ojetti, comme toute l'esthétique italienne actuelle, est plutôt critique que reconstructive. Benedetto Croce y est assez souvent pris à parti. Mais il est à remarquer que, si ses théories ne sont plus considérées comme valables, aucun *corpus doctrinæ* n'est venu jusqu'ici les remplacer. On a bien pu donner des coups de pic dans ce formidable édifice; et si bien des matériaux s'en sont détachés, la masse n'est pas encore ébranlée.

C'est que dans son ensemble, et surtout dans les parties pertinentes à l'esthétique, la philosophie italienne ne s'est guère renouvelée. Elle est toujours sous le coup de l'idéalisme allemand. Le pragmatisme n'a été qu'un épisode dont nous avons de la peine à retrouver des traces dans la littérature d'aujourd'hui, puisqu'un jeune comme Leo Ferrero, dans un écrit de pure esthétique, ne s'en tient guère qu'aux Allemands. Comment l'esthétique italienne pourrait-elle se renouveler tout à fait en se dégageant définitivement de Croce? En reprenant la tradition des esthéticiens du XVe et du XVIe siècle? C'est aujourd'hui difficile. En cherchant des idées en France? L'esthétique n'a jamais été et ne sera pas de longtemps une science française. L'Angleterre donnerait davantage. Mais ce qu'il y a de plus vivant dans l'actuelle philosophie italienne semble pour le moment fort occupé par les problèmes religieux et l'étude de saint Thomas. Préoccupation légitime et respectable, et qui fera différer encore à une génération au moins cette rénovation de l'esthétique. Il faut attendre que la nouvelle physique soit très largement admise dans les idées communes.

Ugo Ojetti le pressent-il? Il a des vues très neuves sur l'évolution de la peinture depuis la fin du XIXe siècle. Il montre avec beaucoup de sagacité quelle a été sa réaction contre la

photographie. Avant cette invention, la peinture avait le monopole de la représentation des personnes et des objets. Et l'intention, nous dirions aujourd'hui documentaire, n'en était jamais complètement absente. Aujourd'hui, cette valeur d'exactitude lui a été enlevée par la photographie. D'où le papillotement des couleurs impressionistes et les déformations du style moderne. La vision picturale en a été profondément modifiée, ainsi que les théories. Beau sujet d'étude dont Ugo Ojetti fixe les termes dans son chapitre *La Peinture et la Photographie*. Et l'on peut dire en effet que, depuis ce temps, la peinture a cherché, sans pouvoir définitivement le trouver, son domaine propre. Les autres articles abondent aussi en idées justes et nettes; soit qu'Ugo Ojetti montre que tout notre art occidental est sorti de la France et de l'Italie qui ont été alternativement en tête de son développement, soit qu'il analyse la manière d'un grand artiste. Et les pages qu'il a écrites sur Goya sont particulièrement brillantes. Pour les raisons que j'ai dites, sur les théories générales, il s'en tient à une sorte d'agnosticisme. Mais dans les jugements particuliers, il est difficile de le prendre en défaut. Nulle question d'art ne lui est indifférente. Et nous lui sommes reconnaissants qu'il ait protesté contre le comblement, à Milan, du *Naviglio* de Léonard de Vinci, ce qui rend toute cette partie de la vieille ville d'une insupportable banalité; et qu'il ait fait les plus expresses réserves sur les projets de dégagement du monument du roi Victor-Emmanuel à Rome, dont la fâcheuse laideur s'en trouve plus accusée et la perspective du Capitole bien gâtée. Les Italiens, qui ont fait, ces dernières années, de si belles choses à Gênes, à Florence, à Rome même, devraient y penser. Et si nous nous permettons cette protestation, c'est qu'hélas! nous souffrons beaucoup de la barbarie de certains embellissements dont furent victimes dans le même temps nos villes et nos paysages de France. Les semblants de bourgeois et la fausse richesse de l'après-guerre auront fait bien des ravages.

Après tant d'autres, Oreste Ferrara a fait un livre sur **Machiavelli.** Dans sa préface, il s'en justifie en nous disant qu'il a appris la politique à Cuba. Il eût, certes, mieux fait de l'apprendre en 1919 à Versailles et environ. C'est là qu'un ter-

rible témoin comme Machiavel nous aurait servi. Il nous a manqué. Et nous nous contentons de nous essayer à des explications de la figure et des idées du grand Florentin. Le dernier travail d'ensemble que nous ayons sur Machiavel est encore celui de Pasquale Villari. Mais il date. Il nous est aujourd'hui impossible de nous en tenir à ses jugements, et même à sa documentation. Mais personne cependant ne s'est hasardé à le refaire. Depuis lors, sur l'auteur du *Prince*, nous n'avons eu que des essais, les uns brillants, les autres médiocres, mais tous roulant sur un fond d'idées qui nous apparaît bien désuet.

Oreste Ferrara n'a certes pas la prétention de nous apporter sur ce gigantesque sujet une synthèse définitive. Ce n'est, somme toute, qu'un amateur assez audacieux pour s'attaquer à un nom dont l'intérêt est immense. Il ne le fait pas sans préparation; et il a, chemin faisant, quelques idées qui ne sont pas communes. Il apprécie les Borgia à leur juste valeur d'hommes d'Etat; et il donne de la fameuse lettre dans laquelle Machiavel annonce à Francesco Vettori la composition du *Prince* une explication bien éloignée des grotesques contresens que la plupart ont commis.

Cette idée juste eût dû l'éclairer pour le reste de son livre. Elle lui aurait permis de nous présenter un Machiavel vrai, et hors de la convention à travers laquelle il continue d'être vu. Machiavel est un éminent représentant de l'esprit florentin, et pas si éloigné de Dante qu'on le croirait. Cet esprit est terriblement incisif. Il ne peut y avoir d'erreur de raisonnement qu'il ne découvre et qu'il ne redresse avec une logique dont la précision n'exclut ni l'âpreté ni parfois la truculence.

On a voulu donner Machiavel comme un grand réaliste et un homme d'action. Or, c'est un spéculatif. Ce n'est point tant la réalité qui l'intéresse que ce qu'il tente de construire par-dessus. Homme d'action, il a montré qu'il ne l'était pas. Ce n'était pas un fort. Il avait la faiblesse psychologique de tous les purs théoriciens de la force qui s'en prennent, par cette autocritique, à leur propre inaptitude à agir. Sur un plan différent, on peut ainsi le comparer à Nietzsche. Le *Prince* et les *Discours* sont bien loin d'avoir, en politique, une valeur

positive. A une époque historique décisive et de plein mouvement, Machiavel a vivement senti les erreurs des gens qui étaient engagés dans la bataille, et il les a relevées. Proprement, c'est un satirique.

Encore beaucoup de ces gens étaient-ils d'une belle trempe: les Médicis, les Borgia, Caterina Sforza, Louis XII, Jules II, Ludovic le More, le cardinal de Rohan. Qu'aurait-il dit s'il avait vu faire, ou plutôt ne pas faire, les nains qui sont nos contemporains? Car c'est un sujet de stupeur que les événements historiques de toute première importance auxquels nous assistons depuis vingt ans n'aient suscité personne qui ressemble, et de fort loin à un véritable politique. Et le pis est qu'à notre époque de liberté de pensée un esprit vraiment libre ne trouverait aucun journal dans l'univers qui accueillît ses critiques. Les feuilles d'opinion ont une ligne de conduite tracée trop strictement, et les journaux dits par antiphrase d'information sont d'une veulerie désespérante. Décidément, il nous faudrait un Machiavel. Oreste Ferrara ne le pense-t-il pas?

C'est un repos, après un sujet si tendu, que de passer à un livre de Grazia Deledda. Surtout lorsqu'il est aussi charmant que **La Casa del Poeta.** C'est un recueil de nouvelles où l'auteur a voulu se distraire de ses romans plus composés. On ne peut guère l'analyser, si grande est la délicatesse des notations. Il n'y est point parlé de la Sardaigne, quoique certains détails, inconsciemment, nous y ramènent. Ainsi cette fiancée abandonnée qui sert de mère à ces jeunes frères. Allant procéder à la toilette de l'un d'eux, elle le trouve nu sur le lit défait et n'en est nullement choquée. Ce qui pourrait étonner ceux qui ne savent pas qu'en Sardaigne la chemise de nuit est une pièce de lingerie absolument inconnue. L'admirable sens de féminité propre à Grazia Deledda apparaît dans toutes ces nouvelles. Le portrait de toute jeune fille qu'elle nous donne dans *La Nostra Orfanella* est à cet égard un merveilleux exemple de finesse psychologique. Décidément, cette *Maison du Poète* contient beaucoup de riches choses.

MÉMENTO. — Renzo Martinelli a donné chez Vallecchi, à Florence, *Sud*, récit de voyage en Erythrée et en Ethiopie, illustré, bien présenté, pittoresque et en même temps instructif. Ce sont des choses

vues et senties. — Chez Bemporad, Ludovico M. Nesbitt donne un livre similaire, *La Dancalia*, de grande étendue et très abondamment illustré. On remarquera l'intérêt qu'attachent actuellement les Italiens aux questions coloniales. — Pietro Gori publie chez Bemporad *Firenze Magnifica*, très intéressante monographie sur les fêtes à Florence à travers les siècles. Les illustrations sont à la fois artistiques et documentaires. — La commune de Milan publie sous le titre de *Raccolta Vinciana* des études inédites sur Léonard de Vinci faites par les adhérents au groupe. Le fascicule est fort bien présenté. — La « Nuova Italia » entreprend la publication des sermons de Savonarole. Le premier volume contient ceux qui furent prononcés en novembre et décembre 1494. — Manlio Barilli nous donne des renseignements fort intéressants et piquants sur D'Annunzio dans *Al Vittoriale con Gabriele D'Annunzio*. — La « Vita e Pensiero », société d'édition de l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan, continue la série de ses sérieuses publications philosophiques avec deux livres d'Amato Masnovo : *Problemi di Metafisica e di Criteriologia*, et le premier volume *Da Guglielmo D'Auvergne a San Tomaso d'Aquino*.

PAUL GUITON.

LETTRES PORTUGAISES

M. Teixeira Gomes : *Agosto azul;* Seara Nova, Lisbonne. — Augusto de Castro : *O amôr e o Tempo;* Emprêsa nacional de publicidade, Lisbonne. — Augusto Casimiro : *Nova Largada;* Seara Nova, Lisbonne. — Maria Angelina et Paul Brandão : *Portugal pequenino;* Edition d'auteur, Lisbonne. — Orlando Marçal : *Horas suaves;* Livraria central, Aveiro. — Orlando Marçal : *Aguas claras;* Arcadia de Portugal, Lisbonne. — Henrique de Vilhena : *Campo Santo* (de Jeronimo Valverde) ; Ed. d'auteur, Lisbonne. — Mémento.

A tout seigneur tout honneur! S'il est toujours de bon ton pour un homme d'Etat d'être un parfait lettré, il est pourtant devenu plus rare, à notre époque d'affairisme exaspéré, en dehors de la diplomatie tout au moins, que l'homme d'Etat puisse porter jusqu'à la perfection les qualités d'artiste créateur, dont il se serait montré un instant doué par la nature. Aussi bien, le cas de M. Teixeira Gomes, ancien Ministre de Portugal à Londres, ancien Président de la République, est-il particulièrement digne d'attention. Fils de la magnifique Algarve ensoleillée, que parent jardins, vergers et vignobles abondants en fruits de tout ordre, amoureux passionné de la Mer et des scènes pittoresques qu'elle provoque sur ses bords dans la lumière du Sud, le chatoyant styliste d'Août bleu

excelle à orchestrer les couleurs et les lignes par symphonies grandioses. Il se grise de spectacles païens et de vie sans entraves; mais il n'y a en lui nulle fièvre. Il est possédé, au contraire, d'un infini désir de calme. « Dans l'énervement d'une nature chaude et somnolente, ses sens, dit-il, atteignent toute leur acuité. » Tels paysages, alors, dégagent pour lui une si enchanteresse volupté qu'il se sent porté vers eux par une sorte d'élan charnel, analogue à l'amour physique. C'est pourquoi tout est vibration de lumière, tout est frémissement et caresse, tout est ondoiement et couleur changeante dans la phrase impressionniste de M. Teixeira Gomes, et je n'hésite pas à le considérer comme l'un des maîtres les plus séduisants de la prose portugaise. Il est de sa race intensément, et il ne semble pas qu'aucune influence ait déteint sur lui de façon sérieuse. Epistolier remarquable, ce magicien du verbe conte comme sans effort. Il cause et, tout en causant, il peint. La richesse de sa palette et de sa langue est incomparable.

Qu'il nous emmène de Rouen à Anvers ou à Cologne, qu'il écrive de Florence, de Séville, de Pise, de Tunis, de Blidah ou de Portimão, partout il apparaît passionnément mêlé aux choses dont il nous entretient, et le moindre détail du paysage lui est prétexte à évoquer des souvenirs, à nous livrer quelque chose de son âme et de sa vie. Que de confidences précieuses ne fait-il pas à son cher Henrique de Vasconcellos, et quel sentiment de délivrance n'éprouve-t-il pas à jeter bas les soucis du pouvoir! Qui sait si ses voyages ont jamais eu d'autre but que de lui permettre de mieux sentir à distance le charme de sa propre terre natale? Et voici le programme qu'il s'est tracé pour la fin de sa vie :

> Jouir, immobile, du monde entier, du paysage dans ses lignes et dans ses couleurs, sans perdre aucun mouvement des êtres perceptibles qui l'animent; jouir sans exaltation, sans anxiété ni tristesse, en prenant tout le temps de savourer la volupté. Complexe et admirable chose que la vie! Elle est si riche d'aspects qu'un seul, pour insignifiant qu'il paraisse, peut accaparer l'activité investigatrice d'une longue existence.

Et voilà qui nous montre comment l'infatigable chercheur

de beaux spectacles devient tour à tour le plus attachant des essayistes, comme dans les pages qu'il adresse de Pise au grand poète Jean de Barros *Sur la Mort de Shelley*, ou d'Alger *Sur la Grèce, Muse de l'Occident*, ou conteur aux effets intensément lumineux, comme dans *Les Harponneurs de thon*, et surtout dans *Une Scène grecque*, où à travers d'aimables réminiscences il brosse une fresque incomparable, digne de *l'Odyssée*.

Grand voyageur également, M. Augusto de Castro sait goûter la vie en artiste délicat et, dans le charme des terres de soleil aussi bien que dans celui de la femme, il excelle à puiser, pour bercer son incurable nostalgie, d'exquises variations musicales, où se retrouve toute l'âme des *quadras* traditionnelles d'amour portugais.

Les trois nouvelles qu'il assemble sous le titre évocateur : **L'Amour et le Temps** nous montrent le conteur, le styliste et le psychologue dans la plénitude et la variété de ses dons, lesquels sont proprement le legs d'une race ardente, façonnée séculairement par la Montagne et par la Mer. Et le simple récit d'une escapade amoureuse à *Venise*, entre un jeune architecte sans famille et une jeune femme anglo-slave, mal mariée à un Polonais brutal, pourrait manquer d'originalité, malgré le suicide final de l'héroïne qui a voulu mourir de bonheur, si le séduisant écrivain n'avait paré Sofia de traits de sensibilité qui en font la sœur de Mariana Alcoforado, et si Venise dans tous ses aspects n'était si intimement mêlée aux gestes de l'amour. La torture du mari trompé à qui la femme aimée lègue en mourant un fils, dont il sait n'être pas le père, nous est de même détaillée de façon poignante dans *Une Nuit*. Il y a là une profondeur d'humanité rarement dépassée dans la littérature portugaise; mais peut-être est-ce dans *Solar de Frades* que M. A. de Castro s'est montré plus complètement lui-même. La lettre de Luisa à Carlos, qu'elle aime depuis toujours, mais qu'elle n'épousera point, parce qu'elle fait corps avec la terre de la patrie, tandis que le déraciné cherche à tromper son perpétuel ennui en d'interminables voyages, est une merveille où se résument tous les contrastes du tempérament lusitanien et de l'histoire portugaise. L'esprit d'aventure entraîne la jeunesse à travers le

monde; la *saudade* ramène vers le foyer familial l'exilé vieilli et désabusé.

Si la splendeur du jour est belle en n'importe quel coin du monde, dit M. de Castro, il n'y a que dans la terre maternelle que le couchant est doux. Au surplus, dit-il ailleurs, la beauté des choses ne réside pas seulement en elles, mais en nous-mêmes, dans l'âme que nous portons dans les yeux, au moment que nous les voyons. La Beauté, quelle qu'elle soit, n'est pas matérialité pure; c'est une spiritualité.

Augusto Casimiro, qui sut durant la guerre célébrer en vers fortement rythmés *l'Heure de Nun'Alvares* et mettre toute la grâce lyrique de son âme chevaleresque dans le *Livre des Bien aimées,* le chroniqueur émouvant et sincère de *Calvaires des Flandres,* ne se contente pas d'un art purement spectaculaire. Conscient des nécessités de son époque, il va, comme Verhaeren et João de Barros, éperdument du côté de la vie et de l'action. Le roman d'Afrique qu'il nous offre aujourd'hui : **Voile au vent de nouveau** est d'abord un plaidoyer dicté par le souci angoissé des destins de la patrie. Privée de ses colonies, celle-ci ne tarderait pas à s'absorber au sein de la grande Ibérie, sous l'hégémonie de la Castille. Il faut organiser, profiter de tous les progrès modernes; mais, pour quiconque se sent l'âme d'un chef, il y a dans la métropole trop de moisissure séculaire, trop de routine, trop de préjugés, trop de stérile politique. Ce roman, d'un style net et durement ordonné, il ne l'a, nous dit-il, ni inventé ni vécu. Chaque phrase en a pourtant jailli du tréfonds même de sa conscience d'homme aux larges vues généreuses, au courage invaincu. La guerre, le Portugal n'y était-il pas entré pour la sauvegarde de ses domaines d'outre-mer? Il faut maintenant mettre en valeur ce riche empire encore en friche.

Augusto Casimiro désire « faire sonner, comme en un tétracorde, l'humble et haute chanson de geste qui peut rythmer encore l'action des hommes de Portugal, avides de servir leur patrie et de rouvrir les grandes routes nécessaires ». Car ces hommes existent encore, qui possèdent des âmes de constructeurs, non d'empires, mais de féconde humanité. Il y a encore des miracles possibles dans les terres jeunes, qui sont

les prolongements de la patrie. De la phalange des cœurs énergiques et fidèles, le vaillant écrivain a tiré trois volontés, trois existences. Dans le moule de ces trois figures il a versé le bronze de multiples vies, et les rêves, les décisions, la foi éparpillés au gré des vents sur les terres portugaises d'Outre-Mer.

Augusto Casimiro, qui connaît admirablement l'Afrique portugaise, sait bien ce dont il parle, et nous apprenons grâce à lui maints détails captivants sur la colonie, sur ses habitants, sur la vie qu'on y mène. Ce livre, qu'un petit glossaire indigène accompagne, vient à son heure et marque une époque. En fait, la substance de l'ouvrage est toute poétique, et si la poésie veut survivre, peut-être doit-elle récupérer d'abord le sens de l'action.

N'est-elle pas le meilleur langage à parler au peuple aussi bien qu'aux enfants? Et elle peut employer une certaine prose à l'égal du vers. C'est ce qu'ont pensé sans doute Maria Angelina et Raoul Brandão, qui dédient aux Enfants des autres leur **Petit Portugal**. Admirable colloboration du grand prosateur péninsulaire et d'un talent féminin tout de grâce, de fraîcheur et de simplicité.

Tout est mouvement, couleur et vie active en ce livre aux cent tableaux changeants, pleins de cris d'oiseaux, de rumeurs du travail, de crissements d'insectes, de ravissements ingénus et d'enfantines surprises. Tout le charme des *Géorgiques*, sans la préoccupation trop évidente d'enseigner. C'est bien là l'épopée de la Nature portugaise de la Montagne à la Mer, de l'Algarve au Ribatejo et du Tage au Douro, sans oublier Coimbre, le Marão et la Serra d'Estrella. Douleurs et joies, hirondelles et moineaux, marins, pêcheurs et laboureurs. Il est rare qu'un écrivain de haute marque se mette à écrire pour la jeunesse. Maria Angelina et Raoul Brandão ont réalisé un tour de force peu commun; car les plus fins lettrés peuvent puiser autant de joie dans la lecture de ce chef-d'œuvre que les jeunes esprits auxquels il est destiné.

Héritier des Fialho d'Almeida et des Trindade Coelho, M. Orlando Marçal, dont le beau talent a la limpidité du ciel de sa Beira natale, et qui par ses premiers poèmes, autant que par ses contes de vie libre et forte, sut s'imposer de bonne

heure à l'attention de ses contemporains, manifeste des dons d'un autre ordre. Il aime pour leur beauté propre, pour les harmonies qui les rendent sensibles à notre âme, les choses et les mots mystérieusement enlacés les uns aux autres. Dans une prose amoureusement ouvrée, orfévrée, couleurs et lignes se viennent transmuer en sonorités verbales, qui chantent comme les notes d'une symphonie et, malgré tout le talent dépensé dans le gracieux petit poème dramatique du *Pèlerin*, dans les variations sentimentales dédiées à *Marie*, dans les vers puissamment orchestrés, émus, sincères de *Jeunesse fleurie*, je ne sais si le paysagiste vibrant d'**Heures suaves**, où tels morceaux : *Terre du regret*, *Un Château historique*, *Poésie des bords*, *Sonate du soir qui tombe* dégagent une atmosphère de lyrisme musical intense, si le délicat fantaisiste d'**Eaux claires**, qui excelle à marier l'amour et le regret aux moindres nuances du paysage, et qui parfois laisse un instant gronder sa colère généreuse, n'éveille pas dans mon âme un émoi plus intense. En tout cas, il faut admirer sans réserve l'extraordinaire aptitude de M. Orlando Marçal à se renouveler d'une œuvre à l'autre. Avocat, M. Marçal est également l'auteur de travaux juridiques estimés (*Os Baldios*, *Da Imputabilidade criminal*, etc. Ce sont uniquement des paysages intérieurs que nous offre, sous forme de confessions lyriques, M. Henrique de Vilhena dans **Campo Santo.** Toute l'angoisse de l'âme portugaise d'aujourd'hui s'incarne là dans Jeronimo Valverde. Chaque chapitre est une méditation et un poème. Livre impressionnant, sincère, d'un style sûr et sobre. M. Henrique de Vilhena n'est pas un esprit vulgaire.

Mémento. — Force nous est de remettre à plus tard l'alerte roman de mœurs de M. Luis de Sà Cardoso : *A Mulher que parecia de gelo*, qui révèle de solides qualités d'observation et de mise en scène. A plus tard également : *A Marquesa de Alorna*, de M. Hernani Cidade; *Aspectos da Litteratura portuguesa* par Camara Reys; *Historia de Portugal*, par Antonio Sergio de Souza; *Odes e Eglogas*, *Redondilhas* de Camoens, présentées par Antonio Sergio; *A Geografia da Prehistoria*, par Mendes Corrêa; *Os Caminos da Vida*, par Ramon Otero Pedrayo (Galice), etc. Viennent de paraître : *Coimbra amada* (derniers vers), par le grand écrivain Alberto d'Oliveira, qui s'affirme là sonnettiste hors de pair; les Œuvres complètes de Teixeira de Pascoaes, édition définitive. Disons tout de suite qu'un

Choix de Poésies de Pascoaes, traduction de Mlle Suzanne Jeusse, vient d'être mis en vente, à Paris, chez l'éditeur Messein. Ce n'est que le début d'une consécration que nous attendons plus complète.

Portucale poursuit sa marche ascendante. Lire au N° 14 (mars-avril 1930) *L'Ile des Amours dans un conte oriental arabe*, par David Lopes, *La Rime et son action...* par J. da Silva Correia; au N° 15 (mai-juin) *Stations paléolithiques du Haut-Minho*, par Abel Viana, avec 62 figures. Lire à *Celtiga* (de Buenos-Aires) (25 juin 1930) de beaux vers, *Lex Suprema*, du maître *gallego* Antonio Noriega Varela; à *Nos* (Ourense) *Vidas non parallelas*, par Otero Pedrayo; à *Aguia* (4ᵉ série, N° 12), *Carta-prefacio do livro « Nos »*, par Léonardo Coimbra, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

N. I. Gretch : *Le Journal de ma vie*, Editions Acadœmia, 1930.

La maison d'édition *Acadœmia* continue la publication, sous la direction de M. A. Lounatcharsky, de sa remarquable collection de *Mémoires*. Un des derniers volumes parus est le **Journal de ma vie, de N. I. Gretch**. On a dit qu'après la guerre et la révolution il fallait réviser toutes les valeurs; après ces *Mémoires* que publient *Acadœmia, Terre et Fabrique, Gosisdat* et d'autres, il faut aussi réviser toutes les valeurs historiques.

Gretch, journaliste de talent, avait, comme son confrère Boulgarine, la réputation bien établie, dans les milieux littéraires russes, d'être un vil flagorneur du pouvoir en même temps que mouchard.. A. S. Tourguénev écrivait de Paris au prince Viazemski, le 17 septembre 1843 :

> J'ai rencontré Gretch dans la rue. Au premier abord, je ne me suis pas rappelé qui c'était et je lui ai tendu la main.

Pendant le séjour de Gretch à Paris, quelqu'un fit imprimer des cartes de visite à son nom avec la mention : « Espion de Sa Majesté Impériale », et les déposa chez les connaissances qu'avait Gretch, à Paris. On a toujours pensé que c'était A. Tourguéniev qui lui avait joué ce tour.

Mais dans le *Journal* de Gretch, le flagorneur-espion devient souvent un observateur avisé, un juge sévère et juste. Bien que laudateur de Nicolas Iᵉʳ, il écarte le voile sur la dépra-

vation de sa cour et de ses ministres, et, pour flétrir les turpitudes et les crimes, il a parfois des accents dignes de la plume vengeresse d'Alexandre Herzen.

Une partie du journal de Gretch parut dans les revues historiques des années 60 et 70. En 1886, Souvorine en donna une édition soi-disant complète. En réalité, il y avait pratiqué d'importantes coupures, puisque l'édition actuelle est deux fois plus volumineuse. En outre Souvorine avait tiré une édition « complète » pour quelques amis, en tout dix exemplaires. Cependant l'édition d'*Acadœmia* contient encore beaucoup de pages inédites.

Gretch a laissé plusieurs dizaines de volumes, mais seuls ses *Mémoires* resteront, et non seulement à cause de leur intérêt politique et littéraire, mais aussi en raison de leur intérêt anecdotique. C'est comme en raccourci la vie romancée, en même temps que véridique de toute une série de personnages : la grande Catherine, Paul, Alexandre Ier, Nicolas Ier, Araktchéiev, Speransky, Magnitzky, etc.

D'Alexandre Ier, il écrit :

Alexandre était une énigme pour ses contemporains, et je doute que la postérité le comprenne jamais. La nature l'avait doué d'un cœur généreux, d'un esprit clair, mais il manquait d'indépendance de caractère, et cette faiblesse souvent se transformait en obstination. Il était bon, mais rancunier. Il ne tuait pas les hommes, il les persécutait lentement, avec tous les signes extérieurs de la bienveillance et de la faveur. On disait de lui qu'il se servait d'un knout entouré d'ouate. Cette duplicité lui avait été inspirée par son précepteur La Harpe. — Républicain intelligent et sévère, La Harpe haïssait tous ces dignitaires et aristocrates qu'il voyait ramper servilement devant lui, depuis qu'il était chargé de l'éducation de l'héritier impérial : « Vois ces crapauds, disait-il à Alexandre, méfie-toi d'eux. Témoigne-leur de la bienveillance, donne-leur des décorations, mais n'aie pour eux que du mépris. »

L'élève se montrait docile à ces enseignements. Dans une lettre du commencement de 1796, adressée par Alexandre à son ami le comte V. L. Kotchoubeï, ambassadeur à Constantinople, il se plaint d'être obligé de vivre au milieu de vils courtisans, il dit qu'il est horrifié à la pensée de régner sur de pareils lâches, et que volontiers il renoncerait à l'héritage

du trône pour vivre caché quelque part avec sa famille.

Mais entre autres conseils, Le Harpe lui disait encore : « Trouve-toi un ami en dehors de toute cette valetaille et tu seras heureux. » Or, devenu empereur, Alexandre se choisit un ami... l'ignoble Araktchéiev.

Le caractère d'Alexandre Ier a été aussi fortement influencé par la mort tragique de son père, Paul Ier. Gretch écrit :

Bien qu'il ne fût pas coupable de ce meurtre, l'ombre de son père le poursuivait partout. La moindre allusion à cet événement le mettait hors de soi. C'est une allusion pareille que Napoléon paya de son trône et de sa vie...

C'était après l'exécution du duc d'Enghien. Toute l'Europe tremblait devant Bonaparte. Seul, Alexandre remit à l'Empereur une note de protestation, tant contre l'exécution du duc que contre ce qu'il appelait la violation de la neutralité allemande. La note d'Alexandre était écrite d'un ton ferme, mais courtois. Celle que Napoléon lui envoya en réponse n'était pas sans insolence. Après avoir rappelé les attentats manigancés contre lui par les Bourbons, il ajoutait : « A ma place l'Empereur de Russie aurait agi comme je l'ai fait. S'il avait su que les assassins de Paul Ier s'étaient réunis, pour se concerter, tout près de la frontière russe, ne se serait-il pas empressé de les saisir et de conserver une vie qui lui était si précieuse? » Alexandre ne lui pardonna jamais cette offense.

Les événements importants de l'histoire de la Russie pendant plus de la moitié du XIXe siècle nous sont ainsi contés par Gretch. Il parle longuement de la révolte du régiment Semionovsky, de la révolte des Décembristes; près de cent pages de son *Journal* sont consacrées aux plus célèbres de ces derniers. On a beaucoup écrit sur ces grandes dames russes, les princesses Troubetzkoï et Volkonski, et d'autres, qui suivirent leurs maris en Sibérie et supportèrent avec eux les rigueurs du bagne. Mais Gretch nous conte aussi une histoire fort peu connue, celle d'une jeune couturière française, Justine, l'amie du lieutenant de la Garde Annenkov, l'un des conjurés de décembre. Un mois avant la révolte, Annenkov était chez elle, triste et soucieux.

— Qu'as-tu? lui demanda Justine.

— Je m'ennuie. Je n'ai pas un seul ami. S'il m'arrivait malheur,

tous m'abandonneraient. Maintenant on me choie parce que je suis riche.

— Tu te trompes, tu as une amie. Moi.

— Oui. Mais si l'on m'arrête, si l'on me déporte en Sibérie?

— Je ne t'abandonnerai pas. J'irai avec toi partout.

Ces paroles ont tellement touché Annenkov que, le lendemain, il fit don à Justine de 50.000 roubles. Un mois plus tard, il était arrêté, jugé, déporté en Sibérie. Justine, fidèle à sa parole, fit tout pour l'aller rejoindre. Un jour, dans la rue, sur le passage du cortège impérial, elle se jeta aux genoux de Nicolas Ier et le supplia de lui accorder l'autorisation d'aller en Sibérie pour épouser Annenkov, l'Empereur agréa sa demande. Justine alla vivre en Sibérie où elle mourut.

A côté, des personnages politiques qu'il caractérise toujours avec justesse, Gretch fait dans son Journal une large place aux littérateurs de son temps : Derjavine, Joukovsky, Pouchkine, Voiéikov, Boulgarine, sur lesquels, du reste, il ne se faisait par scrupule de renseigner la police impériale, comme il résulte de sa correspondance avec Benkendorf, chef de la gendarmerie politique, correspondance qui a été retrouvée dans les archives.

Il arrive aussi à Gretch de quitter le monde de la politique et des lettres pour raconter quelques événements intéressants ou pittoresques touchant lui ou les siens. Entre autres épisodes amusants, il cite une rencontre que fit son père, en Hollande, où il avait été envoyé comme courrier diplomatique :

En Hollande, il fit la connaissance d'un Italien très aimable, le colonel Pellegrini, qui voyageait avec sa femme. Le propriétaire de l'hôtel ayant voulu filouter mon père, jeune étranger, l'Italien, plus expérimenté, l'avait prévenu, à la suite de quoi des relations amicales s'étaient établies entre eux. Tout le temps du voyage ils furent inséparables. Quand ils se quittèrent, Pellegrini fit présent à mon père d'une canne à pomme d'or et lui fit promettre de le venir voir dans sa propriété, près de Gênes. Dix ans plus tard, mon père, se trouvant à Gênes, s'informa où se trouvait la propriété du colonel Pellegrini. On lui donna l'adresse et on lui demanda avec étonnement s'il connaissait le colonel?

— « Oui, répondit mon père, je l'ai rencontré en Hollande il y a dix ans. » — « Mais c'est impossible, lui dit-on, depuis trente

ans le colonel Pellegrini est aveugle et ne quitte pas sa villa. » Quelques années plus tard, mon père apprit que l'homme aimable qu'il avait rencontré en Hollande n'était autre que Cagliostro, qui voyageait sous le nom de Pellegrini.

La dernière partie du *Journal* de Gretch est consacrée à son ami, le fameux Boulgarine, duquel Pouchkine a dit :

Se jouant du double serment,
Le Polonais a atteint un double but :
Il a délivré la Pologne d'une crapule
Et sali la Russie de son amitié.

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES CHINOISES

Les derniers événements. — Les dernières œuvres : Tchang Jo-kou (Tsang Zaco) : *Tou-roé tsiao siang tsiou*, Shanghaï, 1929. — Tchang Jo-kou (Tsang Zaco) : *Sinn tou siunnli*, Shanghaï, 1929.

Depuis juillet, la France n'est plus, en droit, forcée de ne connaître l'Asie orientale qu'au travers des nouvelles tendancieuses anglaises et américaines. L'Agence Radio de l'Indo-Chine et du Pacifique, installée à Shanghaï, doit publier en Chine 400 mots par jour sur l'Europe; et nous envoyer 200 mots sur les événements de Chine.

En fait, la situation est inchangée : notre presse publie seulement de rares télégrammes dont l'origine anglo-saxonne est décelée par la romanisation imprononçable pour nous des noms de personnes et de lieux.

Aucun de nos journaux n'a reproduit la protestation officielle du gouvernement du Nord contre l'Allemagne et les Etats-Unis. Qui se rappelle d'ailleurs que le traité de Versailles (art. 170, 171) interdit à l'Allemagne de permettre l'existence de missions militaires allemandes à l'étranger; de fabriquer, d'employer et d'exporter des obus à gaz, et que les Conférences de Washington, menées à grand bruit par les Etats-Unis, interdisent la vente d'avions et munitions de guerre à la Chine?

Mission militaire allemande (tout l'ancien état-major de Ludendorff et de nombreux officiers), obus à gaz allemands, armes allemandes, 40 avions américains ont donné au Sud la force que les Russes lui avaient donnée il y a trois ans.

Ils ont bombardé Pékin, ville ouverte. Ces obus ont asphyxié des milliers de femmes et d'enfants, là et ailleurs.

Mais en même temps la diplomatie opérait une singulière manœuvre. La Mandchourie, où les Japonais ne veulent pas d'autre influence que la leur était restée neutre dans le conflit Nord contre Sud. Tchang Sioléang, son jeune chef (il a 30 ans depuis cet été), était naturellement sollicité par les deux parties.

Or, la Mandchourie est intervenue, et brutalement. Message de paix aux deux adversaires et le lendemain, 150.000 hommes franchissaient la Grande Muraille. Le Nord, semblant accueillir le fait comme une aide, s'est replié avant contact et se retranche derrière les montagnes de l'ouest. Le Sud, qui clame victoire, n'occupe toujours que l'espace entre Yang-Tsé et Fleuve jaune.

A ces deux adversaires épuisés dans leurs forces et dans l'opinion, le nouveau combattant peut imposer les conditions qu'il choisira. Quelles seront-elles?

Il est impossible qu'un acte aussi grave de la Mandchourie ait été fait contre les idées du Japon : les intérêts de celui-ci sont trop grands. Il a donc approuvé, peut-être appuyé ce mouvement.

C'est donc, matériellement, une victoire pour l'influence japonaise; une défaite pour le Nord et ses amis (Fong est-il toujours à la solde des Soviets?), ainsi que pour Nankin et ses amis Allemands et Américains.

Rappelons qu'au Sud du Yang-Tsé, dix provinces échappent entièrement à l'autorité du gouvernement de Nankin reconnu (ô ridicule) par les puissances. Les unes sont indépendantes, les autres au pouvoir de bandes qui se proclament armées, organisées et dirigées par les Soviets.

Inutile de dire que des informations si importantes pour la paix du monde ne sont parvenues en France ni par l'Agence Havas, ni par la Radio de l'Indo-Chine et du Pacifique.

Pour l'avenir prochain, les uns supposent que Tchang Sioléang tentera d'établir son autorité jusqu'au Yang-Tsé. Les Japonais ne veulent-ils pas être tranquilles au Chann-Tong, ancien fief allemand, peut-être promis par Nankin à ses

amis de Berlin? D'autres supposent qu'ayant montré sa force, Tchang voudra conquérir l'opinion publique en imposant la paix et en assurant des élections libres et un gouvernement par le peuple et se retirera en Mandchourie avec menace d'intervention nouvelle si l'ordre était troublé.

Quant à la France, elle commence d'être sérieusement menacée par les germano-russes des organisations soviétiques qui fonctionnent sur nos frontières d'Indo-Chine. Si notre gouvernement peut attendre sans trouble ce qui sera un nouveau prétexte à impôt, les familles de nos troupes d'Indo-Chine apprendront avec un autre sentiment que le plan soviétique mis sur pied depuis deux ans, et dont les révoltes de Yen-bay sont le début, est en voie d'exécution. En Indo-Chine, révoltes partout : notre autorité minée ou rendue obligatoirement brutale, donc odieuse. Sur nos frontières, raids incessants de bandes désavouées par les pauvres autorités chinoises, raids qui nous montreront méprisables si nous n'y mettons pas fin; qui nous obligeront à d'énormes dépenses pour la garde des frontières (avec pertes de vies par maladies et combats capables d'exciter un mouvement d'opinion en France). Et, si nous rendons la Chine responsable de son incapacité complaisante, nous soulèverons, grâce aux soins des Soviets, un tolle général de l'opinion chinoise.

La littérature, dans tout cela, continue de refléter l'incertitude d'une âme chinoise ballottée entre deux civilisations inconciliables.

L'œuvre remarquable de *Tchang Jo-kou* (Tsang Zaco) à Shanghaï donne la plus curieuse et la plus vivide impression de ce mouvement angoissé (et cela dans un style parfait de clarté et de ponctuation).

Tou roe tsiao siang tsiou « Symphonie d'union universelle » est divisé en cinq parties : Ouverture; Symphonie d'Union, Sonate au clair de lune, Concerto, Nocturne, Sérénade d'automne. Devant les yeux, défilent les types nouveaux de la Chine : étudiants instruits en Occident, passionnés de musique européenne, qu'ils connaissent par les disques et par les concerts maintenant nombreux de l'immense ville; politiciens idéalistes rêvant d'un ordre parfait; jeunes filles libérées des anciennes contraintes, mais non de la prudence et

du respect de soi-même; métiers bizarres de cet étonnant Shanghaï, la seule Ville Libre du Monde.

Sinn tou siunn li, « Rites d'un voyage à la Nouvelle Capitale », subtiles impressions devant cet agrégat d'intérêts financiers, militaristes, politiques, de respect cependant de l'opinion publique; du vieux sens des réalités qui a fait de la Chine une civilisation plus qu'un pays. Etranges cerveaux devant lesquels défilent les théories destructives des Soviets, le militarisme et le culte de la force de l'Allemagne, la passion du gain des Anglo-Saxons, le goût de vie de la France!

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Kadmi-Cohen : *L'Etat d'Israël*, Kra. — Roger Dumon : *Germanisme et Latinité, le rôle du Rhin*, Editions Prométhée, Paris. — Raoul Chélard : *Responsabilité de la Hongrie dans la Guerre mondiale* (1914-1918), Editions Bossard, Paris. — P. Zavarzine : *Souvenirs d'un chef de l'Okhrana*, Payot. — Hélène Iswolsky : *La Vie de Bakounine*, *Gallimard*. — André Andréadès : *Philippe Snowden*, Alcan. — Mémento.

Le *Mercure de France* a fait en 1928 et 1929 une large place aux articles où M. Kadmi-Cohen exposait ses opinions sur la question sioniste. Ces articles, nécessairement résumés et destinés à prendre date, ont soulevé une grande émotion dans les milieux juifs. Sans craindre la gravité des termes employés, il avait intitulé sa première étude *La Faillite Sioniste*. Soumettant les méthodes et les applications du régime actuel à une critique sévère et perspicace, il conclut à l'échec de l'expérience tentée et crut pouvoir démontrer son insuccès certain et proche. A travers les lignes, il était aisé de découvrir que si la logique le conduisait à désespérer du présent, du moins ses considérations n'avaient-elles aucun accent triomphant. En dépit de leur allure parfois batailleuse, elles étaient empreintes de douloureuse mélancolie. M. Kadmi-Cohen est en effet un Sioniste sincère. Obligé de constater le néant où conduisait la route habituellement suivie, il a tenu à avertir du danger avant qu'il fût trop tard pour pouvoir apporter des remèdes. Dès l'automne 1928, il exposa dans *Les principes de la politique sioniste* qu'il ne fallait pas rechercher le fondement de l'organisation nouvelle dans une communauté dont l'unité purement mystique formerait le lien, mais aussi et plutôt dans les nécessités de tout ordre qu'une

collectivité ne peut négliger lorsqu'elle veut établir un ordre social.

Les événements survenus en Palestine au mois d'août 1929 fournirent une éclatante et très malheureuse illustration à une thèse qui n'avait trouvé que trop de détracteurs. Dès octobre 1929, M. Kadmi-Cohen en tira de nouvelles et non moins justes conclusions. Loin de rechercher la responsabilité des émeutes du côté de l'administration palestinienne, il dénonça la politique du gouvernement central de Londres, et l'on dut constater la clairvoyance de l'auteur lorsqu'on connut le rapport présenté par la commission des mandats au Conseil de la S.D.N. en août 1930. M. Kadmi-Cohen avait prétendu qu'on se faisait de tristes illusions sur la valeur de la Déclaration Balfour, et qu'il ne fallait y voir en réalité qu'un subterfuge temporaire du gouvernement britannique pour se concilier les sympathies juives à l'époque troublée de la guerre. Ce but lui semblait atteint et il exposait qu'après dix ans d'habiles manœuvres la Grande-Bretagne tendait, tout en conservant le contrôle de la Palestine, à s'affranchir de l'interprétation trop littérale de sa déclaration déjà ancienne touchant l'édification du Foyer National. L'accusation était grave. La publication récente du *Livre Blanc* en a montré le bien-fondé. Déjà le gouvernement anglais déclare qu'il est « totalement erroné » d'interpréter la Déclaration Balfour comme ayant pour principal souci de constituer un Foyer National. Cette interprétation officielle, après treize ans, paraîtra peut-être un peu tardive; son prétexte apparent est la sauvegarde des droits arabes et la protection du misérable fellah. Le prétexte est pitoyable et démenti par les faits. En 1922 un projet d'accord, près de se conclure entre les Sionistes et les Arabes, n'avait échoué que sur l'opposition du gouvernement britannique, et, récemment, une lettre collective envoyée au *Times* par MM. Stanley Baldwin, ancien premier ministre conservateur, Austen Chamberlain et Amery, ministres des Affaires étrangères et des Colonies, a révélé qu'en 1929 et 1930 les Sionistes avaient sollicité en vain la réunion d'une conférence de la Table Ronde où Anglais, Sionistes et Arabes eussent siégé à égalité. Londres s'y était opposé.

Les critiques parfois acerbes de M. Kadmi-Cohen s'adressaient également tant à la loyauté anglaise qu'aux Sionistes au pouvoir. Il contestait autant les méthodes de colonisation que la capacité des organisateurs. Il montrait que, si à grand renfort de publicité, on avait investi des milliards dans l'entreprise, les résultats acquis étaient peu encourageants. Après dix ans, Sion n'est point encore autonome, demeure impuissante et incapable de vivre par elle-même. Il suffit de couper, par l'interdiction de l'immigration et par le « contrôle » du transfert des terres, les relations entre la Palestine et le corps du Judaïsme mondial pour que toute la construction risque de s'effondrer.

Peut-être reprochera-t-on à M. Kadmi-Cohen d'avoir, dans le feu de la discussion, sous-estimé parfois l'effort sioniste. Du moins faut-il reconnaître que sa perspicacité fut rarement prise en défaut. Le retentissement de ses publications fut considérable. Si les lecteurs impartiaux et dégagés de soucis confessionnels n'y virent qu'une étude et une analyse objectives, dignes de provoquer des méditations, les Sionistes « officiels », directement mis en cause, crièrent à la trahison. Ces derniers montrèrent d'autant plus de dépit que leur adversaire se montrait particulièrement averti de tout. Palestinien, ancien élève du lycée hébraïque de Tel-Aviv, issu d'une famille de vieux et ardents Sionistes, il avait conservé assez d'amis en Palestine pour qu'il fût impossible de mettre en doute sa sincérité et sa bonne foi. Avocat à la Cour de Paris, sa vie était à l'abri des attaques. Pourtant on commença contre lui une campagne de dénigrement systématique et les sourdes persécutions dont il fut l'objet s'étendirent même à sa famille demeurée en Palestine. Malgré les menaces non déguisées de violences dont il fut l'objet, il refusa de transiger sur ses opinions. J'eus personnellement l'occasion d'apprécier la fermeté de son caractère et la modération de sa dialectique lorsque, abandonné de tous, il vint me prier de prendre la défense de ses intérêts dans les poursuites judiciaires qu'il se vit obligé d'intenter contre ses détracteurs. En vain des antisionistes crurent trouver un allié en l'homme rebuté par les siens, il refusa de faire leur jeu.

La vérification que les événements se chargèrent de four-

nir à ses opinions lui ont rallié aujourd'hui de chauds partisans. Beaucoup ne sont pas loin de considérer qu'il est maintenant le seul qui ait vu clair.

Pourtant rien ne sert de démolir si l'on n'est capable ensuite de reconstruire. Peu soucieux de jouir aujourd'hui du triomphe de ses idées par des considérations qui deviendraient rétrospectives et ne seraient propres qu'à faire perdre le temps, M. Kadmi-Cohen échappe au reproche qu'on pourrait lui faire de n'être qu'un destructeur, en posant dans un nouveau livre, *l'Etat d'Israël*, les bases d'une expérience sociale nouvelle, sans aucun rapport avec l'ancienne dont l'échec paraît total.

L'auteur pose d'abord le principe de la nécessité du Sionisme. Le fondement de cette institution ne lui paraît pas contestable, mais il y apporte de sages tempéraments. Sans vouloir songer à réaliser l'utopie du transport de tous les Juifs en Palestine, il estime au contraire que si le Sionisme est indispensable aux masses persécutées de l'Europe orientale, l'Occident juif doit au contraire renoncer à son particularisme et s'assimiler. Ainsi il conjugue d'abord deux actions : savoir, rassemblement en Palestine des Juifs inassimilés et, au contraire, amputation du Judaïsme de ses rameaux, qui ne tiennent au tronc que par la réprobation qui s'attacherait à l'abandon des malheureux à leur triste sort. Il est difficile de critiquer M. Kadmi-Cohen lorsqu'il analyse les courants profonds qui parcourent les masses juives. Il tire ses renseignements d'une littérature hébraïque moderne, inaccessible au public non initié à la langue, du moins doit-on trouver dans ce qu'il dit un aperçu précieux sur une âme généralement inconnue. L'auteur trouve par ce procédé le moyen habile de ne pas isoler le Sionisme de l'ensemble des problèmes que pose le fait juif. La question, dit-il, est intégrale et il veut la résoudre intégralement.

Après avoir posé ces principes généraux, M. Kadmi-Cohen consacre une importante partie de son ouvrage à l'aspect international du problème. Pour lui, le Sionisme doit cesser d'être un monopole anglais. Il étend l'aire de colonisation sioniste à la Syrie et veut résoudre le problème arabe par une entente libre entre les parties sous l'égide et avec le

concours des deux puissances mandataires. Il tire la possibilité de cette dernière solution de l'accord intervenu en 1922 et qui aurait eu plein succès sans le mauvais vouloir de l'Angleterre. Il refuse de croire à l'antagonisme hébréo-arabe, qu'il prétend provoqué et entretenu pour des raisons politiques par les fonctionnaires du Colonial Office et veut que la Palestine et la Syrie avec leurs populations qui ont un intérêt identique forment une « tête de pont de l'Europe vers l'Asie, un balcon de l'Orient sur l'Occident ».

Reste l'organisation intérieure. M. Kadmi-Cohen y a songé. Rejetant délibérément les institutions comme la nationalisation du sol, qu'il trouve puériles, il imagine la formation d'une manière de Compagnie des Indes chargée de la mise en valeur du pays et revêtue d'une autorité suffisante pour mener à bien la tâche entreprise. C'est sur le terrain pratique d'une Compagnie à Charte que, sous l'égide franco-anglaise, il veut associer les Juifs et les Arabes. Le problème social qui ne peut manquer de naître serait résolu non par la voie socialiste, mais par la collaboration du capital et du travail. L'auteur s'est soumis à l'épreuve d'exposer son projet à quelques personnalités éminentes éclectiquement choisies dans des mondes divers, et il publie impartialement leurs critiques en observant qu'aucune n'est parvenue à y trouver de défaut fondamental.

Pour entrer directement dans le domaine pratique, M. Kadmi-Cohen a proposé un projet de Constitution. Nous en détachons le préambule qui constitue une déclaration de principe.

1. Le Sionisme a pour but final la solution de la question juive dans le monde. Ce but ne pourra être atteint que par le concours unanime des Juifs, tous également intéressés à la solution de ce problème.

2. Cette solution sous-entend l'assimilation totale, réserve faite de la religion, d'une partie du Judaïsme mondial et comporte, pour l'autre partie, l'édification d'un Etat, au sens politique du mot. Ces deux éléments du problème sont inséparables et se conjuguent dans le nouveau Sionisme.

3. La religion juive est placée à la base du nouveau Sionisme. Celui-ci conserve, outre l'élément national intégré dans le Ju-

daïsme, son élément religieux, qui, le premier, a mis dans le domaine moral et social un évolutionnisme constant.

4. Pour atteindre le but assigné au Sionisme, la collaboration du monde civilisé tout entier est indispensable. Inversement cette réalisation sera pour le monde un bienfait par la suppression de la question juive avec les multiples inconvénients et dangers qu'elle comporte.

5. La doctrine sioniste place les lieux saints de la Chrétienté, avec des voies d'accès appropriées, sous le régime de l'exterritorialité; la tâche de l'organisation de ces enclaves étant laissée aux organismes et nations intéressés.

6. L'action politique du Sionisme est basée sur le Pansémitisme, compris comme parité hébréo-arabe dans les territoires de colonisation sioniste et comme alliance permanente avec les pays arabes environnants.

7. Les territoires de colonisation sionistes s'étendent sur toute la région mentionnée dans la Bible, c'est-à-dire du Sinaï au Sud jusqu'à la région des Deux-Fleuves au Nord. Les provinces maritimes de la Syrie centrale et septentrionale en sont exclues.

8. Les pays arabes avec lesquels le nouveau Sionisme envisage une alliance permanente sont : l'Arabie avec ses différents éléments, l'Iraq et les parties de la Syrie non comprises dans les territoires de colonisation sioniste.

9. En vue de sa mise en œuvre, le Sionisme a deux organes : l'Organisation Politique et la Compagnie à Charte. L'Organisation Politique est basée sur la Constitution qui suit. La Compagnie à Charte est un organe autonome.

Il s'agit là, on le voit, d'un projet de grande envergure. Sans doute peut-on considérer que la perfection ne s'obtient pas d'un coup et que cette Constitution subira quelques amendements de détail, mais il ne paraît pas que le principe en doive subir de retouches.

Après la première aventure née à Vienne et qui s'est terminée par un coûteux et pitoyable échec à Londres, il est à souhaiter que ce nouveau projet né en France aboutisse au résultat espéré. Fruit des méditations d'un homme ardemment sioniste, sensé et pratique, on peut penser que cette entreprise est appelée à un grand succès et qu'elle permettra la réalisation d'une ambition aujourd'hui millénaire et dont il faut voir dans la pérennité la preuve la plus sûre de sa légitimité.

MAURICE GARÇON.

§

La notion d'un « Rhin médiateur » dans le conflit du Germanisme et de la Latinité est loin d'être neuve. Il y a longtemps que l'on a cru voir dans ce fleuve la limite naturelle entre deux civilisations. Souvent aussi on a supprimé cette limite au profit de l'une des deux civilisations. Le titre d'une des plus célèbres brochures du poète Arndt reste une formule du pangermanisme : *Der Rhein, Deutschlands Strom aber nicht Deutschlands Grenze.*

C'est contre cette interprétation du problème rhénan que s'élève M. Dumon, barrésien et connaisseur averti des choses d'Alsace. Son livre est une synthèse habile d'articles de revues et de journaux, de conférences et d'ouvrages allemands comme celui de Georg Moonius. On peut regretter que l'auteur se soit volontairement borné à l'étude du « drame psychologique » qui se joue au bord du Rhin; des considérations sur l'aspect politique et social du problème rhénan n'eussent pas été superflues.

La distinction latente entre prussianisme et germanisme, l'un principe d'ordre, d'autorité et de discipline, l'autre principe d'individualisme et de liberté, n'est guère nouvelle non plus. Bien avant la tentative de formation d'une république rhéno-westphalienne, en 1839, le comte de Mérode écrivait à Thiers : « La population du territoire rhénan est presque entièrement hostile à la Prusse d'aujourd'hui. » Et, dix ans auparavant, le comte d'Agoult, notre représentant à Berlin, tenait un langage analogue : « Le fait est certain : la majeure partie des habitants, ceux mêmes qui sont rentrés avec plaisir dans le sein de leur ancienne patrie, préfèrent l'organisation et l'administration françaises et nos lois à celles qui leur sont annoncées. » Mais dans quelle mesure peut-on développer cette thèse pour accréditer l'existence de deux Allemagnes?

M. Dumon paraît croire — il est souvent difficile d'apprécier la mesure dans laquelle il s'identifie avec les personnages qu'il fait parler — que l'Autriche pourrait apporter un élément de solution au problème posé par l'antagonisme du germanisme et de la latinité. Il nous apprend — c'est le cas de

le dire — que la culture autrichienne plonge ses racines les plus profondes dans la culture romane, « ce qui est également le cas pour la Bohême, la Pologne et la Hongrie ». Il parle d'une alliance de l'Autriche avec ces pays. Ces affirmations simplifiées et ces suggestions passablement confuses nous donnent lieu de craindre que l'auteur soit moins familiarisé avec les réalités présentes de l'Europe orientale qu'avec le problème rhénan. Ailleurs, il rappelle un mot sur « Wilna, pointe extrême de la latinité ». Tout cela demanderait à être expliqué; tout cela en tout cas est en contradiction assez fâcheuse avec le renouveau des traditions nationales, linguistiques ou religieuses dans les pays issus du partage de l'Autriche, renouveau qui oppose aux progrès du germanisme une barrière autrement solide que des constructions artificielles fondées sur des affinités plus que discutables. Puis l'auteur paraît ignorer ou sous-estimer l'influence du slavisme, si profonde hors même des pays slaves (à Vienne, par exemple). Au surplus, la « romanité » — « l'esprit gréco-latin enrichi de tout l'apport de la pensée chrétienne » — compte aujourd'hui un nouveau champion, un peu bruyant sans doute, mais non dénué de titres, sur le bord du Tibre...

Responsabilité de la Hongrie dans la Guerre mondiale, c'est toute l'histoire de la Hongrie, de son orgueil, de ses appétits millénaires et de ses traits asiatiques que M. Chélard nous retrace en un style plein de vie et de couleur. Il existe fort peu de Français spécialisés dans les questions magyares, et c'est d'ailleurs ce qui a permis à bien des légendes de s'accréditer chez nous sur le pays de la couronne de saint Etienne.

L'auteur connaît admirablement son sujet. Il a vécu longtemps en Hongrie et y a fréquenté de nombreux hommes politiques. Le tableau qu'il nous présente est souvent cruel; c'est un réquisitoire terrible contre « la cupidité, l'esprit de clan, l'instinct de tyrannie » du Magyar. Il emprunte ses témoignages les plus accablants aux auteurs nationaux eux-mêmes. Il nous montre la psychologie du Hongrois se maintenant intacte à la faveur de l'isolement linguistique du pays et échappant pour la même raison aux investigations des historiens ou des politiciens occidentaux. Pour lui, les Magyars n'ont jamais cherché auprès de l'Autriche que la confirmation

de leur « hégémonie digestive sur les races allogènes ». Quand l'Autriche a paru s'affaiblir ou voir dans une éventuelle diversion trialiste un dérivatif à ses difficultés intérieures, les gouvernants de Budapest — en l'espèce Tisza père et fils — ont misé, en sous-main, sur la carte allemande. M. Chélard aperçoit dans cette collusion germano-magyare une des causes de la grande guerre, qui devait assurer aux hobereaux poméraniens et magyars la suprématie mondiale.

Il a soin, il est vrai, de nous avertir qu'il n'entend nullement charger le peuple hongrois, qui, de temps immémoriaux, est « victime de la perversité de sa caste dirigeante ».

Néanmoins, l'impression qui se dégage de son livre n'est pas favorable à un peuple dont le patriotisme farouche force la sympathie, même lorsqu'il inspire l'inquiétude. Il le dépeint écrasé par dix siècles de servage, attardé à ses traditions ancestrales, « tels le culte du chevet, le goût de l'ostentation, des goinfreries, des chamarrures et colifichets, l'amour de la *fête*, des danses, des vieux airs d'antan »...

Un des meilleurs chapitres du livre est celui qui relate la révolution de 1848. Kossuth et ses amis étaient, nous dit M. Chélard, « des illuminés, des impubères, mais avaient, comme tous les révolutionnaires de cette époque, les mains propres. Leurs torts étaient fonctions de leur caractère; leurs idées de liberté étaient, inconsciemment, celles qui furent admirablement définies en 1808 par un des leurs, le comte Dessewffy, quand il dit à l'adresse de Napoléon Ier : « Les Hongrois sont de petits tyrans qui ne veulent pas être tyrannisés. » Chaque peuple a son idée à lui de la liberté, ajoute M. Chélard; si, pour le Français, être libre veut dire l'égal de son supérieur, pour le Magyar, cela signifie être le supérieur de son égal.

Même notation humoristique, et malheureusement trop exacte, des hommes d'Etat qui poussèrent la Hongrie dans les bras de l'Autriche et de l'Allemagne. Coloman Tisza, « cocardier cérébral, froid, méthodique, rusé, opiniâtre, stratège habile, hobereau dans l'âme..., persuadé de l'infaillible supériorité de l'Allemagne en toute chose ». Stefan Tisza — le Tisza de la guerre — « tenait du papa pour l'astuce, la foi aux amis et camarades, le puritanisme protestant, l'entête-

ment et l'obstination... Le peuple l'avait surnommé « l'homme aux deux mains gauches », car en effet tous ses gestes étaient maladroits... Education remarquable, mais mal digérée, inexpérience primaire en politique... Lorsqu'il prit le pouvoir, en 1903, les vieilles barbes de la politique prédirent qu'il ferait le singe dans le magasin de porcelaine, mission à laquelle il n'a pas failli, en effet ».

M. Chélard laisse entendre que Tisza et sa « clique » ont trempé leurs mains dans le sang de l'archiduc François-Ferdinand. J'avoue que cette thèse me paraît assez peu vraisemblable, et l'auteur l'étaye sur des présomptions d'ordre moral plutôt que sur des faits concrets. Je crois que la responsabilité de Tisza est déjà suffisamment engagée dans les origines diplomatiques de la guerre mondiale pour qu'il soit superflu de charger sa mémoire de ce méfait. C'est offrir aux partisans de la réhabilitation du vieil homme d'Etat hongrois — il y en a en France — un argument trop facile. Par contre, le livre de M. Chélard met en lumière un esprit de suite, une continuité de la politique d'hégémonie hongroise qui suffisent à justifier son titre.

ALBERT MOUSSET.

§

Les Souvenirs d'un ancien chef de l'Okhrana, du général P. Zavarzine sont un livre vraiment captivant. L'auteur servit dans le corps des gendarmes de 1900 à 1917 et était en dernier lieu chef de l'Okhrana de Moscou. Il a donc bien vu le mouvement révolutionnaire et surtout la lutte contre lui. Après avoir décrit l'organisation de la gendarmerie et de l'Okhrana, corps n'ayant, à la différence de la Tchéka, d'autorité que pour les recherches et non pour punir, il raconte les plus importantes affaires dont il a été témoin, depuis son premier poste à Kichinev. C'est une série de petites histoires de recherches et de crimes où l'on admire la prodigieuse mémoire de l'auteur et son talent pour décrire, raconter et expliquer. Comme bien d'autres policiers, il n'était pas un ennemi des réformes et parle avec sympathie du plan que préconisait en 1903 le « chef des agents du service intérieur à Moscou » pour « créer une organisation nationale russe par

l'intervention du pouvoir entre patrons et ouvriers ». Zavarzine regretta alors « que la mission d'organiser et d'assurer la sécurité de l'Etat se trouvât confiée à des gens à la fois éloignés du monde militaire et du monde bureaucratique », mais « le manque de profondeur, un certain don quichottisme et la force des traditions... étaient un obstacle à la formation dans ces deux milieux de personnalités capables de s'acquitter d'une pareille mission ». Le gouvernement fut donc, en 1905, « pris à l'improviste... mais il ne tarda pas à se raviser et, faisant usage de tout son pouvoir, à rétablir son prestige ».

Vers 1907, Zavarzine fut nommé à Varsovie.. Il eut à y lutter contre l'organisation révolutionnaire dirigée à Cracovie par Pilsudski (« Dziouk ») où « il formait des assassins et des pillards par douzaine... plus de 1.000 agents du gouvernement et particuliers furent assassinés, plus de 30 pillages plus ou moins importants commis par les soins du parti socialiste polonais ». La situation s'améliora après le sauvage massacre d'un patron « des plus humains de Lodz » par ses ouvriers avec lesquels il avait voulu parlementer en personne : les industriels comprirent « ce qu'il y avait de dangereux dans l'appui matériel qu'ils prêtaient au parti populiste dont ils utilisaient les détachements de combat pour la garde de leurs usines ».

Zavarzine revenait de Sibérie quand fut connu le meurtre de Raspoutine. Les conversations qu'il entendit sur ce sujet et qu'il relate donnent une idée de « l'odieuse atmosphère raspoutinienne ». Un peu après, il apprit que les officiers, « redoutant la vengeance de leurs subordonnés », n'osaient plus les punir, même en cas de vol. « Il était évident que si les soldats refusaient d'obéir à leurs supérieurs, le gouvernement serait impuissant à se maintenir. » Zavarzine assista de chez lui à la révolution et commença à en réaliser la profondeur quand, ayant dit le 28 février à son estafette : « Allume le poële », celui-ci lui répondit : « Nous avons l'ordre de ne plus vous servir, mais de vous surveiller, afin qu'il n'y ait pas de troubles. »

D'une plume alerte, Mlle Hélène Iswolsky nous raconte la **Vie de Bakounine**. Ce fameux révolutionnaire russe était le fils d'un noble qui avait été diplomate à Paris lors de la

prise de la Bastille et qui possédait 1200 serfs. Quand son fils Michel eut quatorze ans, il le fit entrer à l'Ecole d'Artillerie de Pétersbourg. Désireux d'étudier, Michel quitta l'armée en 1835. Il alla à Moscou et, en 1839, s'y lia avec Alexandre Herzen et Ogaref qui revenaient d'exil. Conquis par Herzen aux doctrines révolutionnaires, il alla alors en Allemagne et en France et s'y lia avec des communistes et des Polonais. En 1847, assistant à Paris à un banquet en souvenir de l'insurrection polonaise du 29 novembre 1831, il s'écria : « Nous avons tous les malheurs de la Pologne, moins l'honneur! » Sur la demande de l'ambassadeur de Russie, il fut expulsé de France, mais y revint après la révolution de février 1848. Il prêchait alors « la libération de tous les Slaves ». Pour y travailler il retourna en Allemagne, y fut arrêté, condamné à mort en Saxe et ensuite livré successivement à l'Autriche et à la Russie. Le tzar Nicolas envoya alors le comte Orlof lui dire : « Ecrivez à l'Empereur comme un fils écrirait à son père spirituel. » La prison avait dompté Bakounine : il écrivit une longue confession, déclarant « rougir de tout ce qu'il avait pu dire et écrire au sujet de la sévérité implacable du Tzar ». Il s'abstint seulement « de confesser les péchés des autres ». L'Empereur trouva le document si intéressant qu'il l'envoya à son fils, mais, considérant « que seule une confession entière et inconditionnée pouvait être considérée comme valable », il ne le gracia pas. Après la mort de Nicolas Ier, Bakounine adressa une supplique à Alexandre II : « Je reconnais en toute sincérité, y disait-il, que l'idée de mourir solitaire dans cette prison m'effraie bien plus que la mort même. » Le tzar écrivit au bas de la supplique : « Je ne vois rien d'autre pour lui que la déportation. » Elle le conduisit en Sibérie, d'où il s'évada en 1859. Il reprit alors son activité de révolutionnaire, à laquelle seule la mort, en 1876, mit fin. Disposant d'une riche documentation, Mlle Iswolsky s'est attachée surtout à peindre la vie privée, les passions et les amours de Bakounine. Elle a ainsi fait revivre avec une rare intensité la physionomie curieuse de ce vieux révolté.

Philippe Snowden, actuellement chancelier de l'Echiquier, s'est fait une réputation peu souhaitable par son habitude

« de vider sur ses adversaires le revolver de la franchise ». Ce fils d'ouvriers n'en est pas moins un économiste instruit, et la brochure que M. Andréadès lui a consacrée est aussi intéressante qu'instructive. Il explique avec une clarté remarquable l'histoire financière récente de la Grande-Bretagne et fait comprendre la gravité de sa crise économique causée par le poids écrasant des impôts que les partis obligent sans cesse à augmenter par leur politique de surenchère électorale.

ÉMILE LALOY.

§

MÉMENTO. — *Abendland, deutsche Monatshefte für europäische Kultur, Politik u. Wirtschaft*, Köln, Gilde-Verlag (Mai 1930 : Pour la plus grande partie des catholiques français, le patriotisme n'est plus une vertu comme une autre, mais une monomanie; pour eux, le mérite des missions est de répandre la civilisation « française »; le patriotisme allemand, au contraire, depuis 1918, s'est élargi et vise avant tout au maintien des liens avec les Allemands dispersés. En Italie, les nationalistes ont une culture qui leur est particulière, mais c'est celle de Maurras adaptée à l'esprit italien; les catholiques fascistes font valoir les doctrines de Bonald et de Maistre sur l'autorité; les syndicalistes s'efforcent de mettre leurs conceptions en harmonie avec Marx et Sorel; le fascisme fait le caméléon au milieu de tous les courants intellectuels). — *Cahiers bleus pour la république syndicale, organe hebdomadaire*, Valois (n° 69 : E. Berth, le Syndicalisme révolutionnaire est-il possible? oui, par « l'autonomie syndicale » qui « relèvera le drapeau de la Révolution », la Révolution bolchévique « ayant déjà eu son Thermidor »). — *Deutsch-französische Rundschau*, Berlin-Grunewald, W. Rothschild (le but, pour l'Europe, doit être l'établissement d'une union douanière). — *Europäische Gespräche, Hamburger Monatshefte für auswätige Politik*, Berlin-Grunewald, W. Rothschild (Mendelssohn Bartholdy : pour la réconciliation de l'Allemagne et de la Pologne, bien des renonciations seront nécessaires, en particulier, la Pologne devra renoncer à l'alliance française, devenir la cliente du commerce allemand et se servir de la langue allemande). — *Le Monde nouveau, revue mensuelle de culture, de documentation et d'information internationales*, 42, boul. Raspail (le mécontentement des paysans a obligé à enlever aux soldats de l'armée rouge leurs fusils dans plusieurs casernes; 40 % des soldats-paysans ont été réformés et remplacés par des éléments nouveaux, incorporés con-

trairement à la loi et qui doivent témoigner de leurs sentiments de loyauté). — *Revue des Balkans*, 71, rue de Rennes (le royaume de Serbie, devenu depuis le 3 octobre 1929 royaume yougoslave, en est à la seconde période de la dictature, celle de simplification de la procédure administrative).

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français (1871-1914)*. 1re série (1871-1900), Tome Ier (10 mai 1870-30 juin 1875), A. Costes. — Mémento.

Le t. I de la 1re série des **Documents diplomatiques français** relatifs aux origines de la guerre a les mêmes qualités que le t. I de la 3e *série* dont nous avons rendu compte dans le *Mercure* du 15 août 1930, mais on ne peut lui faire le reproche que nous avons fait à ce dernier : de trop entrer dans le détail. Le volume que nous annonçons comprend en effet les documents de plus de quatre années. On en a élagué toute la correspondance sur les affaires secondaires (négociations commerciales, Egypte, Suez, frontières de l'Algérie, rectifications de territoires en Afrique, Conférence sur les lois de la guerre). Dans les documents jugés dignes de mention, on a remplacé par de courtes analyses les parties non essentielles. On est arrivé ainsi à composer un volume dont la lecture est vraiment intéressante et qui mérite de trouver place dans toute bonne bibliothèque.

Les pièces publiées concernent presque toutes les rapports franco-allemands, quelques-unes seulement les rapports des autres grandes puissances entre elles ou les affaires d'Orient et d'Espagne. Le volume a néanmoins une véritable unité : c'est l'histoire de la libération du territoire et de la crainte d'une nouvelle guerre quand la France, ayant vu partir le dernier soldat allemand, voulut s'armer pour pouvoir s'opposer à de nouvelles extorsions. De là l'incident de 1875, dont ce recueil fait admirablement comprendre la naissance.

La Prusse avait pu nous imposer les conditions qu'elle avait jugées bonnes « parce qu'il n'y avait plus d'Europe ». Il y a une Europe quand le plus fort ne peut pas opprimer le plus faible. C'est donc un phénomène à éclipse. Dès oct. 1871, on pouvait deviner que l'hégémonie allemande trouverait une li-

mite dans le développement de son antagonisme avec la Russie. Le 4 octobre, M. de Westmann, l'adjoint de Gortchakoff, communiquant au général Le Flô les résultats des entrevues de Guillaume I[er] et de François-Joseph à Gastein et à Salzbourg, lui disait : « Ils sont tombés d'accord pour une « entente préalable sur toutes les complications que l'avenir pourrait amener; cela pourrait donner à penser. » Au contraire, l'impossibilité pour l'Autriche de faire opposition à l'Allemague devenait de plus en plus claire. Vers le 26 octobre, le renvoi du cabinet Hohenwart donnait au baron Hofmann, confident du comte de Beust, l'occasion de dire : « M. de Beust n'a pas laissé ignorer à S. M. que la politique tchèque du comte Hohenwart était capable de ruiner l'Empire. Les sympathies prussiennes de nos nationaux allemands constituent un embarras. En leur fournissant des griefs sérieux, on les pousserait dans les bras de la Prusse. Nombre d'orateurs cherchent à propager parmi les masses l'idée qu'elles n'auraient rien à perdre à la désagrégation de la Monarchie. En Allemagne, des démonstrations en faveur des Austro-Allemands, soi-disant opprimés, sont à l'ordre du jour. » Le 9 novembre, Beust fut remplacé par Andrassy, mais celui-ci était « tout aussi engagé vis-à-vis de la Prusse ». On pouvait dès lors conjecturer que, si Bismarck voulait nous écraser de nouveau, nous trouverions plus d'appui en Russie qu'en Autriche.

Dès avril 1872, le *Daily Telegraph* ayant annoncé que nous allions recevoir un ultimatum au sujet de la réorganisation de notre armée et Manteuffel ayant fait savoir que la même préoccupation perçait dans une lettre de Bismarck, notre gouvernement se vit dans l'obligation de se justifier. En septembre, le bruit se répandit que Bismarck voulait faire sanctionner par les empereurs d'Autriche et de Russie, venus simultanément à Berlin, les modifications territoriales résultant de nos défaites. Alexandre, Gortchakoff et Jomini nous rassurèrent. Andrassy, « ayant paru un instant inquiet des convoitises possibles à l'égard des provinces allemandes de l'Autriche », Gortchakoff l'avait rassuré en lui disant : « Il faut à l'Europe une Autriche forte. » Il déclara aussi à Lord Russell : « L'Europe a besoin d'une France forte. » M. Thiers tira le 26 septembre, la conclusion de ces déclarations : « Amis de tout le

monde voilà pour un temps encore la conduite qui convient aux intérêts de la France. »

En janvier et février 1873, on annonça que les Allemands voulaient obtenir Belfort en plus des conditions de paix. « Sans cela, dit un ancien ministre de la guerre bavarois, l'Allemagne du sud serait toujours à la merci de la France. » Le paiement du quatrième milliard était à ce moment assuré pour le 1er mai, celui du cinquième pour le 1er septembre. Le 1er mars, Bismarck annonça à Gontaut-Biron que notre territoire serait évacué le 1er juillet, sauf Belfort qui demeurerait occupé jusqu'à l'entier payement du cinquième milliard. Thiers hésite alors à accepter. En vain, Manteuffel et Bismarck donnèrent leur parole « qu'il n'existait aucune arrière-pensée au sujet de Belfort ». Le 12 mars, Thiers déclara qu'il ne pouvait signer que si Verdun était substitué à Belfort : Bismarck l'accepta d'emblée.

Le 21 août, Chaudordy dit à Gortchakoff : « Ne peut-on pas craindre que Bismarck cherche dans une nouvelle guerre contre la France un dérivatif aux difficultés intérieures [question sociale] de l'Allemagne et à celles qu'il a provoquées lui-même dans la question religieuse? — L'Europe ne le permettrait pas, répondit le chancelier. Quant à moi, je n'ai pas laissé au Gouvernement prussien d'illusions sur ce point et je le lui répéterai en passant à Berlin. » Le 12 décembre, Gortchakoff fit part au général Le Flô des résultats de sa visite à Berlin : « En juin, j'y avais trouvé la cour très émue et s'exprimant à votre égard avec une extrême violence dont je n'avais cependant pas été dupe, convaincu... qu'elle n'était, au fond, qu'une comédie... Il y a quelques semaines, j'ai constaté que les esprits étaient beaucoup plus calmes. Je n'ai pas vu le Roi, qui était malade... mais le Prince royal, sans avoir tout à fait abandonné ses précédentes préventions, m'a cependant parlé avec modération. » Mais aussitôt après, les attaques de la presse allemande recommencèrent; on apprit que Moltke avait parlé « d'événements prochains motivés par nos préparatifs de revanche », que Bismarck « affectait de croire que nous étions prêts à fondre sur l'Allemagne avec une force redoutable », que Guillaume avait dit : « Dans deux ans, la France sera prête et nous fera la guerre. » Bismarck avait

d'ailleurs contre nous un grief spécial : les attaques de nos évêques contre lui à propos du Kulturkampf. M. de Fourtou se hâta de leur adresser une circulaire pour leur rappeler « les égards dus à un gouvernement voisin » (26 déc.). Bismarck se déclara satisfait, puis se ravisant, demanda que l'on en appelât comme d'abus, « au moins contre l'évêque de Nîmes », et annonça son intention, si nous refusions, de porter plainte conformément à la loi de 1819. Notre gouvernement se borna à suspendre *l'Univers* (19 janvier 1874). Bülow déclara qu'on nous en savait gré, et Bismarck, le 5, dit au Reichstag que « tous les gouvernements étaient décidés à conserver la paix », mais nos diplomates ne furent pas rassurés. Néanmoins, le 27 mars 1874, Gontaut reconnaissait que les bruits de guerre « s'étaient généralement apaisés ».

En dépit des entrevues de leurs empereurs, l'Autriche et la Russie restaient rivales. Sur le point de partir pour Pétersbourg, François-Joseph dit à notre ambassadeur : « Ne vous fiez pas à ce qu'on vous dit à Pétersbourg. » Bismarck le savait et on pouvait déjà deviner de quel côté il voulait s'allier : « Dans toutes les questions danubiennes, écrivait le 3 novembre 1874 notre consul général à Bucarest, le Cabinet de Berlin semble appuyer de parti pris celui de Vienne. »

Au sujet d'incidents en Espagne, au Monténégro et en Serbie, l'Allemagne et la Russie avaient des positions opposées. Le 22 janvier 1875, Gortchakoff déclara à Alvensleben que le Tsar « avait été péniblement impressionné » de ce qui avait été dit à Oubril au sujet de la Serbie. Bismarck trouva que le chancelier russe venait d'ajouter une « impolitesse » de plus à celles dont il était coutumier et que c'était intolérable. L'ambassadeur Reuss étant absent pour maladie, il résolut de remplacer momentanément Alvensleben par Radowitz, qui devait faire ce qui eût dû être fait : « repousser avec une énergie voisine de l'impolitesse » les commissions que lui donnerait Gortchakoff de transmettre à Berlin les vœux russes, ou encore, comme l'écrivit alors Eulenbourg : « dire à Pétersbourg toutes les choses désagréables qui pouvaient y miner la situation des gens en place ». Radowitz dut partir, aussitôt nommé : le 4 février, il était en route. Cette hâte inquiéta et c'est peut-être pour cette raison que le lendemain Gortchakoff dit à Le

Flô : « Je n'ai qu'une chose à vous dire : soyez forts. » Néanmoins quand il reçut Radowitz le 7, Gortchakoff, comme c'était l'habitude entre diplomates, se laissa aller trois fois à lui parler « de l'irritabilité et de la nervosité » de Bismarck, mais fut chaque fois interrompu par la remarque : « Nous n'avons rien observé de tel à Berlin. »

Dans une note du 30 mai 1887, Radowitz déclara qu'il n'avait pas été question de la France dans sa correspondance de 1875. La preuve du contraire existe et par conséquent son assertion, qu'il n'avait reçu aucune instruction la concernant, est de faible valeur. Pendant qu'il était à Pétersbourg, Bismarck lui ordonna de suggérer à Gortchakoff d'inviter les représentants de la Russie dans les pays d'Occident à agir d'accord avec les diplomates allemands comme ç'avait été entendu pour ceux d'Orient. « C'est à l'Ouest que nous voyons le danger de guerre menacer », écrivit Bismarck. Gortchakoff consentit sans difficulté à donner l'ordre, mais nia « qu'il y eût en France une agitation particulière contre l'Allemagne. « J'ai toujours eu de la sympathie pour la France, dit-il, mais cela n'influe pas sur mes actes. »

Le 11 mars, Reuss revint et la mission de Radowitz prit fin. La « rumeur » était « qu'à l'insu de Guillaume, il avait été chargé par Bismarck de s'enquérir de l'attitude que compterait prendre la Russie dans le cas d'une nouvelle guerre contre la France et qu'il avait reçu l'autorisation de faire des offres... ayant certainement trait à la question d'Orient ». Gortchakoff déclara à Faverney que ces rumeurs étaient de pure invention, mais sans le convaincre. Bismarck avait en effet provoqué de nouvelles craintes. Le 26 février, il avait interdit l'exportation des chevaux, prétendant savoir que des marchands avaient reçu l'ordre d'en acheter 10.000 en Allemagne. Le gouvernement français nia la commande et la discussion qui suivit ne permet pas d'affirmer qu'il ait menti. L'Assemblée nationale ayant, le 12 mars, décidé de remplacer les régiments à trois bataillons (vingt et une compagnies) par des régiments à quatre bataillons (dix-huit compagnies), on affecta en Allemagne d'y voir une augmentation de 144.000 hommes. Le 5 avril, la *Koelnische Zeitung*, par l'annonce d'une Ligue catholique [Bismack avait adressé à la Belgique des notes in-

quiétantes au sujet de manifestations épiscopales et l'on croyait que l'Autriche et l'Italie en avaient reçu de pareilles], le 9, la *Post,* par l'article *La guerre est-elle en vue?* alarmèrent le public. Ces feuilles passaient pour avoir des relations avec Bismarck, et Algidi et K. Rössler, les auteurs des articles avaient commerce avec son entourage. Bismarck télégraphia à Hohenlohe que les bruits relatifs à l'Autriche et à l'Italie étaient sans fondements, mais que les armements de la France alarmaient et qu'il devait s'exprimer dans ce sens, puis il fit dire la même chose, le 11, dans la *Norddeutsche Zeitung.* Guillaume écrivit aussitôt à Bülow que cet article était « inquiétant » et devait être le résultat « d'indiscrétions ». La réponse de Bülow ne le convainquit pas complètement. Le 12, Mac-Mahon et Decazes devaient dîner chez Hohenlohe. La Bourse envoya demander à Hohenlohe « si le dîner n'était pas décommandé, la guerre étant imminente ». Le dîner eut lieu; Decazes et Mac-Mahon y donnèrent de telles assurances que Hohenlohe télégraphia : « Le maréchal ne m'a pas donné l'impression de désirer faire de nouveau la guerre contre nous. » Mais si les Français donnaient partout des assurances rassurantes, les Allemands, eux, n'en donnaient nulle part et affectaient l'inquiétude qui leur était commandée par Bismarck. On apprit plus tard qu'ils avaient commandé 50 millions de douilles livrables en trois mois et passé des arrangements pour obtenir la livraison de 400 canons par mois. Les craintes croissaient et, le 12 avril, Disraeli déclara aux Communes « que si jamais l'indépendance de la Belgique était menacée, il saurait faire son devoir ». Si à Munich, le 13 avril, le Prince royal de Prusse était « tout ébouriffé » de ces agitations, la Prusse « n'ayant aucune intention belliqueuse », en revanche, le chef d'état-major bavarois, à la suite d'un télégramme de Berlin, « parlait de la guerre comme pouvant être très prochaine ».

Le 15 avril, Le Flô eut audience d'Alexandre II : « Tout cela, lui dit ce monarque, ce sont des moyens inventés par Bismarck pour mieux assurer son pouvoir par l'étalage de dangers imaginaires... Ne vous alarmez donc pas... Les intérêts de nos deux pays sont communs et si, ce que je ne crois pas, vous étiez un jour menacés... vous le saurez par moi. »

De Berlin, le même jour, les nouvelles étaient rassurantes. Bülow avait déclaré à Gontaut-Biron : « Il n'y a aucune apparence de guerre... L'affaire de Belgique est terminée », et Guillaume avait dit à Polignac : « On a voulu nous brouiller... Tout est terminé. » Mais le 21 avril, Gontaut-Biron eut avec Radowitz une conversation où celui-ci lui dit : « Que vient-on nous dire, sans cesse, au nom des partis qui forment la majorité?... Si la revanche est la pensée intime de la France (et elle ne peut être autre), pourquoi attendre pour l'attaquer qu'elle ait repris des forces? » Gontaut y vit un aveu décisif; il conseilla à Decazes de mettre « l'Europe au courant des préoccupations menaçantes et injustes de l'Allemagne ».

Le 24, nouveau rapport sensationnel de Polignac. Son meilleur informateur lui avait dit : « Si vous nommez présentement vos officiers de territoriale, vous amenez la guerre. » « Il me semble, concluait Polignac, que Moltke, dans ce cas, serait capable d'en arracher le consentement à l'Empereur, d'accord avec Bismarck. » C'était l'impression d'un moment; le 28, Gontaut télégraphia au contraire : « L'apaisement se fait depuis deux jours. » Quand Decazes reçut ce télégramme, il venait de rédiger la circulaire où il invitait nos diplomates à communiquer aux gouvernements étrangers les aveux de Radowitz : il l'envoya néanmoins. Une déclaration de Hohenlohe, le 6, sembla prouver qu'il avait eu raison : « Le gouvernement allemand, dit cet ambassadeur, n'est point convaincu du caractère inoffensif de vos armements... L'Etat-Major considère que la guerre contre l'Allemagne est leur but final et c'est à ce point de vue qu'il en envisage les conséquences. » En sens inverse, on apprit le 7 que Moltke avait dit à Nothomb : « Ce n'est pas cette année que nous aurons la guerre », mais néanmoins à Bruxelles, on considérait « qu'aucun doute ne pouvait plus exister sur la résolution de la Prusse de nous déclarer la guerre. »

Gavard, le 2 mai, communiqua à Derby les avis de Gontaut; le Lord lui répondit : « Si une puissance est menacée, c'est l'Autriche », mais, quelques jours après, prescrivit aux ambassadeurs anglais d'appuyer les efforts de la Russie. Le Flô, sur le conseil de Gortchakoff, envoya, le 4, à Alexandre II les circulaires de Decazes; le 7, ce monarque, qui allait partir

pour Berlin, lui dit : « Ce que je vous ai dit... je le tiendrai... et j'espère qu'il n'y aura pas de surprise. »

Alexandre II arriva à Berlin le 10; dès le 11, il put rassurer Gontaut. Le 16, Guillaume résuma ce qui s'était passé : « On a dit : nous devons prévenir la France avant qu'elle ait achevé ses armements... Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir entre Etats... Celui qui attaque injustement ne trouve pas d'alliés: les neutres même ne sont pas bienveillants alors... C'est ce que j'ai dit à l'empereur Alexandre et il m'a saisi les mains en me disant : C'est absolument ma pensée! »

L'alerte était définitivement terminée. Pour des raisons analogues à celles de Guillaume, Bismarck avait aperçu qu'il devait y mettre fin : l'Angleterre et la Russie avaient une attitude qui pouvait faire craindre une *médiation*, l'Italie avait déclaré « se joindre au vœu général pour le maintien de la paix ». Andrassy au contraire « avait rejeté catégoriquement la proposition anglaise de faire une démarche à Berlin « pour l'apaisement des inquiétudes ». Ainsi la situation esquissait la formation de la Triple Entente; mais la Triple-Alliance n'existait pas encore. Guillaume II et Bülow prétendirent mensongèrement plus tard avoir été « encerclés ». La Triple-Alliance le rendait impossible, mais son absence eût vite créé cette situation en 1875. Bismarck avait pour principe de ne faire la guerre que quand les conditions tant diplomatiques que militaires rendaient la victoire certaine. S'il a voulu la guerre en 1875, il y renonça dès qu'il vit que ces conditions n'existaient pas. Etait-il, auparavant, décidé à la faire? C'est probable, mais aucun document ne le prouve. Tout ce qu'on peut dire est qu'il l'a voulue de nouveau en 1887 et en 1889 (des textes le prouvent alors), et l'analogie de ses agissements à cette époque et en mars-mai 1875 autorise à croire à l'identité du but.

ÉMILE LALOY

§

MÉMENTO. — *Berliner Monatshefte für internationale Aufklärung: Die Kriegsschuldfrage*, Berlin NW6, Luisenstrasse 31a (périodique des plus intéressants et rédigé par des hommes qui connaissent admirablement les documents, mais qui cessent parfois de les in-

terpréter correctement quand ils espèrent par des arguties obscurcir l'évidence contraire à leur thèse; c'est ainsi que Wegerer, page 442, confond deux faits : 1° un télégramme du 2 août 1914 a annoncé qu'on avait tiré à coups de fusil contre le poste des douanes de Delle; 2° plus tard, à 9 h. 30 du matin, une patrouille allemande y a tué le caporal Peugeot et a perdu 3 hommes; comme la lettre de Sir A. Nicolson transmettant le télégramme avait été par inadvertance datée du 1er, Wegerer en conclut que le télégramme transmis était un autre du 31 (transmis par Cambon à 23 h. 30); c'est une erreur évidente : la lettre faussement datée du 1er et le télégramme du 2 étaient certainement restés épinglés ensemble comme il est d'usage dans les archives et c'est ce qui a permis à Nicolson de rectifier; même entêtement, p. 433, à ne pas comprendre la lettre de Nicolson du 30 déc. 1912 : elle prouve que son auteur croyait que, si les Allemands entraient en Belgique, les Belges resteraient neutres ou même se tourneraient contre les Anglais, si ceux-ci entraient à leur tour en Belgique pour repousser les Allemands; c'est une preuve de plus de la non-existence des « conventions anglo-belges »; aussi Wegerer a-t-il feint de ne pas comprendre. — André Bridoux : *Souvenirs du temps des morts*, Albin Michel (réflexions, généralement philosophiques et morales, d'un universitaire [?] qui a fini la guerre comme officier de zouaves; c'est fin et juste, mais un peu trop abstrait. — Charles Fraval : *Histoire de l'arrière* (*histoire des peuples durant la guerre*), Jidéher. (Intéressant, mais rempli d'erreurs, l'auteur, qui est un antimilitariste, ayant collectionné avec soin et mis en œuvre toutes les calomnies et inventions défaitistes, communistes et socialistes.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Criminologie

Robert Boucard : *Les dessous des prisons de femmes*. Préface de Me Henri Robert; Edit. documentaires. 15 »

Ethnographie. Folklore

Nicolao de Albenino : *Verdadera relacion delo sussedido enlos Reynos e prouincias del Peru desde la yda a ellos del Virey Blasco Nunes Vela hasta el desbarato y muerte de Gonçalo Piçarro* (*Sevilla*, 1549). Reproduction fac simile avec une introduction de José Toribio Medina; Institut d'ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Marcel Griaule : *Le livre de recettes d'un dabtara abyssin;* Institut d'ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Histoire

Charles Le Goffic : *La Chouannerie. Blancs contre Bleus, 1790-1800.* (Coll. L'Ancienne France) ; Hachette. 12 »

Emil Ludwig : *Guillaume II,* traduit de l'allemand par P. Lebrun. Avec 16 gravures h. t.; Payot. 30 »

Littérature

Anthologie des Poetes clarteistes 1930; Edit. Clarteistes. » »

Gabriel Audisio: *La Vie de Haroun-al-Raschid.* (Coll. *Vies des hommes illustres*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Jules Chaix-Ruy : *Pascal et Port-Royal;* Alcan. 15 »

Marc Chassaigne : *Etienne Dolet.* Portraits et documents inédits. (Coll. *Ames et Visages d'autrefois*) ; Albin Michel. 25 »

Charles Derennes : *Dieu, les bêtes et nous. Les porte-bonheur;* Edit. des Portiques. » »

Odette Dulac : *Leçons d'amour à l'usage des jeunes filles de France;* Figuière. 12 »

Jacques Dyssord : *La vie amoureuse de la Dame aux Camélias.* (Coll. *Leurs amours*) ; Flammarion. 10 »

Anna Grégorievna Dostoiewskaia : *Dostoiewski par sa femme,* traduit du russe par André Beucler; Nouv. Revue franç. » »

Hamilton : *Histoire de Fleur-d'Epine.* Illust. de Germaine Dutfoy; Presses universitaires. » »

Jean Héritier : *L'amour dans l'œuvre de Henry Bordeaux;* Plon. » »

Jean-Paul : *Hespérus ou quarante-cinq jours de la poste au chien. Biographie.* Traduction et avant-propos de Albert Béguin; Stock. 2 vol. » »

Marie Le Franc : *Inventaire;* Edit. Rieder. 15 »

Jean Michel : *Anthologie des poètes néo-grecs, 1886-1929.* Avant-propos de la Comtesse de Noailles. Préface de Philéas Lebesgue; Messein. 15 »

Marie Raspoutine : *Le roman de ma vie;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Voltaire : *Œuvres complètes. Contes et Romans,* tome IV. Texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem; Edit. Fernand Roches. 19.50

Mœurs

Louis-Charles Royer : *L'amour en Allemagne,* choses vues; Edit. de France. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Septime Gorceix : *Evadé.* (*Des Hauts-de-Meuse en Moldavie*). Avec 7 croquis; Payot. 20 »

Colonel Herbillon : *Souvenirs d'un officier de liaison pendant la guerre mondiale. Du général en chef au gouvernement.* II : *Sous les commandements des généraux Nivelle et Pétain.* Avec des illust.; Tallandier. 25 »

Philosophie

Henri Petit : *Images, Descartes et Pascal;* Rieder. 15 »

Poésie

Paul Basset : *Bouquets de Savoie;* Figuière. 12 »

Albert Desbranches : *Ames rustiques;* Peyronnet. 18 »

Teixeira de Pascoaes : *Poésies* traduites du portugais par Suzanne Jeusse. Préface de Philéas Lebesgue; Messein. 6 »

James Perdriel-Veissière : *Feuillages* suivis de *Italia bella;* Messein. 12 »

Pierre Renaud : *L'amour m'appelle ailleurs.* Avec un portrait de l'auteur par Antoon Kruysen; Bernouard. 12 »

Politique

Lydia Bach : *Histoire de la Révolution russe*. I : *La révolution politique*; Valois. » »
C. Evelpidi : *Les Etats balkaniques*, étude comparée, politique, sociale, économique et financière; Rousseau. 40 »
Frédéric Hirth : *Hitler ou le guerrier déchaîné*; Edit. du Tambourin. 15 »
E. Sobolevitch : *Les Etats baltes et la Russie soviétique*. (Relations internationales jusqu'en 1928); Presses universitaires. » »
Alexandre Zévaès : *Au temps du boulangisme*. (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. » »

Questions coloniales

André Colliez : *Notre protectorat marocain. La première étape 1912-1930*. Préface de MM. Jérôme et Jean Tharaud; Marcel Rivière. 40 »
Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale*. III : *Notions économiques*, 2e partie : *Les colonies françaises depuis 1815* (chap. 15 à 21); Libr. Sirey. » »

Questions militaires et maritimes

Louis Guichard : *Navale* (Nos grandes Ecoles); Nouv. Société d'Edition. 10 »

Questions religieuses

André Letousey : *L'Evangile, règle de vie*; Desclée de Brouwer. 15 »
Abbé Paul Thone : *Vers une vie réparatrice*. III : *L'esprit de la réparation*, Lettre-préface de S. E. le cardinal Liénart; S.I.L.I.C., Lille. 7,50

Roman

Gabriel d'Aubarède : *Le plus humble amour*; Plon. » »
Henri Barbusse : *Elévation*; Flammarion. 12 »
René Blech : *Le bar de l'univers*; Nouv. Revue franç. 15 »
Basil Carey : *Le dieu rêveur*, traduction F. Laroche; Edit. Crès. 12 »
Billy Castel : *Bombes et roses*; Nouvelles éditions Argo. 15 »
Pierre Chanlaine : *Trois danseurs nus*; Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Gabriel Chevallier : *La peur*; Stock. 15 »
Eugène Dabit : *Petit-Louis*; Nouv. Revue franç. 15 »
Constantin Fedine : *Les cités et les années*, traduit du russe par Mme Ergaz; Nouv. Revue franç. » »
Louis Francis : *Daria ou la Médée contestée*; Nouv. Revue franç. 15 »
Georges Friedmann : *Jacques Aron*. I. *Votre tour viendra*; Nouv. Revue franç. 15 »
Georges Gaudy : *Les galons noirs*; Tallandier. 12 »
Georges Imann : *Le tourmenteur*; Grasset. 15 »
Maurice Kellersohn : *La vie d'une mort*, histoire sans fin; Stock. 15 »
Alin Laubreaux : *Le corset noir*; Albin Michel. » »
Jean Lescap : *L'homme qui fabrique de la chair*; Ferenczi. 1,75
Jules Lévy : *Loin des hommes*; Edit. Crès. 12 »
A. Lichtenberger : *Houck et Sla*. Avec des illust.; Nathan. 8,50
Jean Martet : *Azraël*; Albin Michel. 15 »
Bernard Nabonne : *La goutte d'or*; Rieder. 15 »
Henri-Jacques Proumen : *Le sceptre volé aux hommes*; Renaissance du Livre. 12 »
Ch. Quinel et A. de Montgon : *Le beau d'Artagnan et son époque*. Avec des illust.; Nathan. » »
Ekrem Rechid : *Désorientée*; Nouv. Revue franç. » »

Noël Renard : *Envers et contre tous. I : Les androphobes;* Imp. spéciale d'édition, Saint-Etienne. 15 »
Rodolphe Salis : *Nouveaux contes du Chat noir.* Illust. de Joseph Hémard; les Œuvres représentatives. 9 »
Jacques Spitz : *Le voyage muet;* Nouv. Revue franç. » »
Benjamin Vallotton : *Quel est ton pays? II : Suspects!* Payot. 15 »
Pierre Véry : *La danse à l'ombre;* Nouv. Revue franç. » »
Herbert Wild : *Le regard d'Apollon;* Albin Michel. 15 »
André Wurmser : *Courrier de la solitude;* Nouv. Revue franç. 15 »
Pierre Zenda : *Babel d'amour;* Albin Michel. 15 »

Sciences

Jean Berruyer : *Les rayons et les ondes;* Bernadin-Béchet. 7,50
Gustave Bessière : *La relativité vue simplement;* Dunod. 15 »
Maurice Donnay : *Centrale* (Coll. *Nos grandes écoles*); Nouv. Soc. d'édition. 10 »
M. Fréchet et R. Romann : *Représentation des lois empiriques par des formules approchées, à l'usage des chimistes, des physiciens, des ingénieurs et des statisticiens;* Eyrolles. 35 »
I.-N. Longinescu : *Essai sur les principes de la thermodynamique.* Préface de A. Boutaric; Soc. d'éditions scientifiques. » »
Emm. Pozzi-Escot : *Le pH force d'acidité et d'alcalinité;* Dunod. 15 »
H. Standinger, en collaboration avec W. Frost : *Introduction à l'analyse qualitative organique,* traduit de la 2e édition allemande par Eric W. Reuss; Dunod. 46 »

Sociologie

Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales. II : Le moyen âge.* Traduit de l'allemand par Marcel Ollivier; Les Revues. 12 »
Henri Damaye : *Sociologie et éducation de demain;* Alcan. 12 »

Théâtre

Tristan Bernard : *Théâtre sans directeur;* Albin Michel. 15 »

Varia

André Cœuroy : *Panorama de la Radio.* Avec un exposé technique de Jean Mercier; Kra. 16,50
Jacques Daurelle : *Essai sur le meuble provençal.* Avec 12 reprod. des plus beaux meubles provençaux; Edit. de la Vieille Provence, Vence (Alpes-Mar.). 40 »

Voyages

Janine Berthel : *Impressions marocaines.* Lettre-préface de Claude Farrère. Dessin de Jean Hée; les Œuvres représentatives. » »
Madeleine Paz : *Frère noir;* Flammarion. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de P.-N. Roinard. — L'italien de Stendhal. — La première girafe à Paris. — A propos de la « Mouche » de H. Heine. — Y a-t-il encore des sphénopogones? — Les piqueurs avant le « métro ». Prix littéraires. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de P.-N. Roinard. — Un vétéran du Symbolisme, Paul-Napoléon Roinard, s'est éteint le 28 octobre dernier à Courbevoie. Il avait 74 ans, étant né le 4 février 1856 à Neufchâtel-en-Bray

(Seine-Inférieure). Les milieux littéraires garderont un vivant souvenir de ce vigoureux Normand qui, par sa carrure, son masque de bon Viking, sa moustache à la gauloise, rappelait Flaubert, de même que par certains traits de son caractère, comme la haine du pharisaïsme, le mépris des choses officielles. C'était un homme de la nature, et en même temps un vrai artiste; de là, en lui, des éléments complexes et même contradictoires, mais toujours sympathiques, parce qu'ils reposaient sur une belle ardeur de poète. Poète, c'est cela qu'il était avant tout, qu'il resta malgré tout, à travers les vicissitudes de sa vie agitée, — un poète demeuré très jeune et incapable de vieillir. Même ses rancœurs et ses colères n'étaient qu'une autre forme de ses illusions généreuses exaspérées par les déceptions, mais encore palpitantes du feu sacré. En définitive, un grand sincère, qui put se tromper, s'égarer, car, pour lui comme pour Baudelaire, l'action ne fut pas toujours la sœur du rêve, mais le rêve a été fécond : il a inspiré de belles pages.

Après des études assez négligées au lycée de Rouen, Roinard était arrivé à Paris vers sa vingtième année, pour y étudier à la fois la médecine et les beaux-arts. La médecine le retint peu, les beaux-arts davantage, mais sa vocation le portait surtout vers la littérature. Il fit beaucoup de vers qu'il détruisit, un drame, *Savonarole*, qu'il abandonna. Ayant publié (en 1886) un premier recueil, *Nos Plaies*, il le retira plus tard de la circulation. Ces sacrifices prouvent la conscience de l'artiste, qui jugeait avec sévérité les imperfections du débutant. Ce recueil, *Nos Plaies*, contenait, à la vérité, des morceaux puissants, brûlants de passion. L'ensemble en était noir et amer. Roinard venait alors de passer plusieurs années dans la pire misère; il faisait figure de poète maudit. Du monde et de la société, il voyait surtout les laideurs, les injustices, et naturellement l'idéaliste qu'il était en souffrait plus cruellement qu'un esprit positif. Il se mêlait au mouvement libertaire, et c'est lui qui, en mai 1891, fonda avec Zo d'Axa le journal anarchiste l'*En Dehors*.

Cependant il écrivait dans les jeunes revues littéraires, il en dirigea même deux, la *Revue Septentrionale*, puis les *Essais d'art libre*. Il donnait au Théâtre d'Art, fondé par Paul Fort, une adaptation du *Cantique des cantiques*, pour laquelle il avait imaginé de transporter sur la scène les « correspondances » célébrées par Baudelaire et Rimbaud : « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ».

Et il s'occupait aussi de peinture; il organisa en 1894 l'*Exposi-*

tion des portraits du prochain siècle, qui eut lieu chez Le Barc de Bouteville, et où figurèrent 200 portraits de poètes, romanciers, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, sociologues, critiques, acteurs, etc. Par ses soins, un volume, intitulé aussi *Portraits du prochain siècle* et contenant les biographies des personnalités exposées, parut chez Girard (1894). Cet ouvrage, aujourd'hui introuvable, serait singulièrement curieux à consulter.

Au moment du procès des Trente, lorsque la police arrêta en masse les intellectuels suspects d'anarchisme, Roinard, craignant pour sa liberté, passa en Belgique où, durant deux années, il vécut péniblement de peinture industrielle, d'articles de revues, etc. Il se fit même acteur et joua le rôle du grand-prêtre dans *Athalie*. De retour à Paris, il essaya vainement de faire représenter les *Miroirs*, pièce symbolique où il avait repris et perfectionné le jeu des « correspondances » baudelairiennes, mais il put faire paraître (éditions du Mercure, 1902) la *Mort du Rêve*, ce recueil de poèmes qui restera comme son chef-d'œuvre.

En 1912, après la mort de Léon Dierx, quand le monde littéraire vota pour nommer un prince des poètes (vote qui aboutit à la brillante élection de Paul Fort), Roinard obtint un grand nombre de suffrages. Un peu après (janvier 1913), une revue, l'*Heure qui sonne*, lui consacra un numéro où collaborèrent Mme Rachilde, Verhaeren, Jean Richepin, MM. Henri de Régnier, Paul Fort. Apollinaire et d'autres avaient envoyé des poèmes en son honneur.

Après la guerre, Roinard publia une féerie tragique, le *Donneur d'illusions*, — un mélodrame en vers, la *Légende rouge*, — enfin l'année dernière, une nouvelle féerie tragique en vers, *Chercheurs d'impossible*.

Sa vie aventureuse avait mis l'homme en relief, mais n'avait peut-être pas fait apprécier le poète autant qu'il le méritait. *La Mort du Rêve*, — un recueil où, malgré le titre, le rêve est bien vivant, — est une œuvre inégale, mais où éclatent des dons supérieurs, une grande richesse d'imagination, d'originalité, de variété, — le symbole artiste et les chansons naïves, la violence et la douceur, l'idéal et le réalisme, mais un réalisme purifié par l'esprit, comme de noirs débris par la flamme.

Les obsèques de Roinard furent simples et touchantes. Elles avaient été préparées par les soins de deux poètes, ses exécuteurs testamentaires : M. Henri Strentz, un de ses amis les plus anciens, les plus dévoués, et M. Louis de Gonzague-Frick, toujours prêt à mettre son zèle au service du talent malheureux. Le corps fut incinéré au Père-Lachaise, la veille de la Toussaint. Ni fleurs ni couronnes, mais beaucoup d'amis et d'admirateurs étaient là. Au

nom de la Société des Gens de Lettres, M. Marcel Batilliat prononça ces paroles, qui furent écoutées avec l'émotion que donne l'accent profond de la vérité :

Mesdames, Messieurs,

En ce jour de tristesse recueillie, pendant que les ors de l'automne se dispersent autour des sombres cyprès, Paul-Napoléon Roinard va rejoindre, là où notre piété fidèle les garde vivants, ces grands précurseurs qu'il vénérait entre tous : Baudelaire, Verlaine, Mallarmé. Et c'est une auguste mission que de lui apporter l'hommage unanime de ses confrères avec la palme funèbre de la Société des Gens de Lettres de France. Je ne le fais pas sans une émotion profonde; car, ayant connu sa noblesse d'âme, je sais à quel point il méritait notre affection et notre respect.

Roinard a traversé la vie avec l'attitude altière d'un perpétuel exilé, portant sans cesse en lui-même l'amertume de son grand rêve meurtri. Mais cette attitude était vraiment celle d'un patricien de la pensée. Nul ne se tint jamais plus droit, plus ferme en face de l'épreuve; jamais il ne courba le front; et, sur ses robustes épaules, l'infortune elle-même prenait le prestige d'un manteau d'apparat.

On eût dit que ce réfractaire ironique et doux s'attachait à l'adversité comme à un privilège, comme à une satisfaction de l'esprit. Sa révolte devant certaines cruautés du destin entretenait en lui cette sagesse un peu mordante, un peu désabusée, qui lui faisait considérer de très haut une vie sociale à laquelle il dédaignait de se mêler. Il semblait altéré de solitude et de réprobation, portant un éternel défi à ce qu'il méprisait. Cependant, dans sa pensée comme dans son œuvre, il est aisé de découvrir, à peine cachée sous l'écorce rude, une sève merveilleuse de pitié et de tendresse.

Cette œuvre, où l'hyperbole lyrique est en quelque sorte baignée d'ingénuité, tient en deux recueils de poèmes dont chacun semble un reliquaire d'illusions en deuil, — *Nos Plaies* et *La Mort du Rêve*. *Nos Plaies* : une jeunesse exaltée secrètement éprise d'idéal, et qui s'épouvante devant la misère des hommes... *La Mort du Rêve* : cri d'un poète au cœur fervent et farouche, que la vie a déçu, et qui ne consent pas à se détourner de ses ferveurs premières. On songe à quelque roc altier, dont les tempêtes ont dénudé la cime, mais dont la base s'environne encore d'une fraiche parure de sources vives et d'arbres en fleurs. Cette parure diaprée, c'est le souvenir persistant de l'enfance lointaine, la verte Normandie natale, la mer chantante, le ciel calme.

La pensée profonde, la véritable pensée de Roinard, lui-même l'a gravée en ces vers :

Gloire à celui qui part et qui revient
Avec le feu du ciel dans son cœur pour soutien.
Hardi, Poète! Va! Sois ton propre phare, ose
T'édifier un socle avec ce double rien
Grandiose.
...Nourris-toi du pain rare. Hardi! le But n'est pas
De vivre, il est de se survivre.
Va, vers toi les cieux s'abaissent jusqu'ici-bas.

...Deux recueils de poèmes qui sont de lui, bien de lui, et singulièrement attachants avec leurs curieuses recherches d'allitérations et d'harmonies verbales; deux pièces de théâtre, *Les Miroirs* et *La Légende rouge*, qu'il ne conçut et ne composa que pour les suffrages de ses frères intellectuels :

c'est assez pour que Paul-Napoléon Roinard garde sa belle place, un peu en marge de ce grand courant symboliste qui, dans la poésie française, fut l'honneur du XIX[e] siècle à son déclin.

Et maintenant que la mort a passé, maintenant que la flamme a fait son œuvre, maintenant que l'esprit s'est incorporé aux forces éternelles, c'est assez aussi pour que, dans nos mémoires, il demeure non loin des grandes ombres glorieuses de ceux qu'il aimait et que nous aimons. En pleurant *La Mort du Rêve* il fut un rêveur magnifique, qui toujours regarda plus haut que la vie. En dédaignant les vanités éphémères, il fut un sage. En bravant la destinée adverse, il nous donna un exemple superbe. Il a bien chanté, bien pensé, bien agi. Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, le voici près de vous!

Après ce discours, un disque fit entendre la voix du disparu lui-même, récitant un poème qui avait été autrefois enregistré aux Archives de la Parole, *Fidèle souvenance*, vers extraits de la *Mort du Rêve*, vision nostalgique, simple et pénétrante, pleine de cette tendresse native qui était au fond de la nature du bon vieux barde Roinard. — L. M.

§

L'italien de Stendhal.

Monsieur le Directeur,

Dans les pages inédites de Stendhal publiées par le *Mercure* du 15 septembre 1930 sous le titre de *Filosofia Nova*, on lit à la page 536 les trois lignes suivantes en italien :

Se il mio genio comico era formato ecco il tempo vero di divider tutti questi ridicoli. Ma lovo sconfita comminica apena.

La première phrase est incorrecte et énigmatique; la seconde totalement incompréhensible. Stendhal aurait dû écrire : « Se il mio genio comico *fosse* (et non era) formato, questo sarebbe il momento bueno per... » Mais le mot *divider* (partager? diviser?) qui vient ensuite résulte évidemment d'une mauvaise lecture. Il faut probablement lire *deridere* (tourner en dérision).

Quant à la seconde phrase, il semble bien qu'elle doive être rétablie comme suit : « Ma [la] (mot omis sans doute par Stendhal lui-même) loro sconfitta (avec deux *t*) comincia (avec un seul *m*) appena (avec deux *p*). »

M. Henri Martineau pourra contrôler sur le manuscrit l'exactitude de ma supposition.

Il résulte de cette remarque qu'en 1804 le futur « milanese » d'élection savait fort mal l'italien. (Mais a-t-il jamais su l'écrire correctement?) A cette date, il savait d'ailleurs aussi mal l'anglais. (Voir p. 539 « after an half hour » au lieu de « half an hour »,

et, p. 537, « she did care well perform », expression qu'un Anglais ne comprendrait assurément pas.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc...

RAOUL DE NOLVA.

§

La première girafe à Paris. — A propos de certaine girafe qui, de Bordeaux, où elle est attendue le 8 novembre, doit passer à Paris, pour y finir ses jours dans une cage du Jardin des Plantes, un rédacteur de l'*Intransigeant* (23 octobre) affirmait que c'est en 1850 que la *première* girafe vint en Europe. Erreur. Cette girafe-là n'était que la seconde, peut-être, à se dépayser. La première fut expédiée en France en 1827, présent du Soudan d'Egypte, Méhémet-Ali, à Sa Majesté Très Chrétienne, Charles X, Empereur des Français.

> La célèbre girafe a enfin fait avant-hier son entrée solennelle dans Paris, à 5 heures de l'après-midi, annonçait le *Constitutionnel* du 3 juillet 1827. Un nègre du Darfour, Atir, et un maure du Sennaar, Hassan, envoyés tous deux par le Pacha d'Egypte et coiffés du turban, tenaient l'animal en laisse et étaient suivis de deux autres Africains; on lui avait ôté à la barrière son habit de voyage, composé d'une robe de toile cirée aux armes de France; une escorte de 25 gendarmes lui avait été envoyée à la barrière de Villeneuve-Saint-Georges. Pendant toute la route de Marseille à Paris, 3 gendarmes lui avaient été successivement fournis par tous les postes, afin de la protéger contre les indiscrets. Une voiture contenant plusieurs autres animaux envoyés par le Pacha pour le Roi de France, précédait le cortège à la suite duquel on remarquait M. Geoffroy-Saint-Hilaire...

C'était, admirait le *Constitutionnel*, un « spectacle extraordinaire que de voir cette girafe s'approcher de sa nouvelle demeure, avec son escorte de gendarmes d'Egypte et de curieux ».

> Sa tête élégante s'élevait à la hauteur des feuillages des marronniers. Son long cou se balançait avec grâce au-dessus de la foule; son grand œil noir et bien fendu était plein de douceur et de gaieté. Hassan et Atir avaient orné son cou d'un vaste bouquet de fleurs, et des amulettes pendaient à côté du bouquet. Elle a été logée à l'Orangerie. C'est aujourd'hui lundi qu'elle a fait sa première promenade. Plus de dix mille personnes sont allées successivement lui rendre visite... Sa peau est mouchetée comme celle du léopard.

La girafe de Méhémet défraya pendant quelques mois l'actualité, comme l'avaient fait, peu auparavant, une trentaine d'effendis, turcs, arméniens et arabes, que le Pacha avait envoyés se civiliser à Paris (1).

(1) Voyez l'*Histoire du Cheikh Refaah*, dans les « Cahiers d'Occident », 2e série, [illegible] Paris, 1930, F. Sant-Andrea, éd.

Un poétereau la célébra en vers, dans une pièce qui portait pour titre : *La girafe ou le gouvernement des bêtes*, et pour sous-titre : *divertissement impromptu donné par MM. les Animaux du jardin du Roi comme témoignage de leur reconnaissance envers le Pacha d'Egypte à l'occasion de l'arrivée de la girafe à la Ménagerie de Paris.*

Tout à coup, près d'Alfort, le tumulte des armes
Semblait nous annoncer les bienveillants gendarmes :
Nous courons, et je vois le superbe animal
Au milieu de leurs rangs marcher d'un pas égal.
On s'empresse, on l'entoure, et tous sur son passage,
Jeunes, vieux, sages, fous, viennent lui rendre hommage.

Le superbe animal prêta encore son nom et sa vogue à une « parade impromptu », représentée pour la première fois sur la scène du Vaudeville, et dont le *Figaro* du 9 juillet 1827 donnait ce compte rendu :

... C'est un étudiant qui se déguise en cicerone du Jardin des Plantes pour faire sa cour à Mme Bétophile, grande femme affublée d'une robe tigrée, coiffée d'un bonnet à cornes et qui se félicite de son analogie avec la girafe; ce sont deux jeunes gens déguisés en Egyptiens pour se dérober aux poursuites de leurs créanciers et dont un oncle paye les dettes. La girafe, dont il a à peine été question dans toute la pièce, paraît à la fin, non pas en chair et en os, mais en carton, ne remuant ni bras ni jambes, et sous le grand cèdre, lieu de sa naissance (?).

Le *Constitutionnel* (11 juillet) marquait que Mme Firmin, l'actrice qui jouait le rôle de Mme Bétophile, « coiffée d'un bonnet à cornes et traînant une énorme croupe, ne ressemblait pas mal, par sa taille, par la couleur et la forme de ses robes, et par la longueur de son cou, à la belle africaine. »

La belle africaine de 1930 ne connaîtra certainement pas à Paris le triomphe qu'y remporta son aïeule de 1827. — AURIANT.

§

A propos de la « Mouche » de H. Heine. — Au début d'un feuilleton de la *Frankfurter Zeitung* du 2 novembre 1922, qui reproduit plusieurs pages d'un volume de Philipp Witkop : *Frauen im Leben deutscher Dichter* (Leipzig, H. Haessel, édit.), on lit ces lignes qui corroborent et complètent à la fois, mais sans apporter d'autres précisions, l'étude de Mme Marianne Gagnebin sur Elise de Krinitz (je traduis littéralement) :

Qui était la Mouche? Notre science est en défaut. Elle était née vraisemblablement à Prague en 1828, fille naturelle d'une gouvernante. Son vrai nom était Elisa Krienitz, celui qu'elle prenait le plus fréquemment Ca-

milla *Selden*. Elle fut adoptée de bonne heure par un oncle et emmenée avec lui à Paris où elle put se perfectionner musicalement. Elle y fit toute jeune un mariage qui la conduisit, dans une destinée obscurément embrouillée, à un internement dans un asile d'aliénés [l'auteur allemand ignore que cet internement eut lieu en Angleterre], qui prit fin par son évasion de l'établissement. Elle s'enfuit à Londres. Des années agitées de voyages conduisirent son existence ultérieure à travers l'Allemagne et la France. Alfred Meiszner, ami de Heine, doit l'avoir le premier amenée dans la voie littéraire. Hippolyte Taine [doit] avoir été plus tard plus que son ami littéraire. Elle mourut en 1896, à Rouen, maîtresse de langue allemande.

L'auteur allemand expose ensuite, probablement d'après les *Mémoires* de la Mouche, les relations qui s'établirent entre elle et le poète, et termine par cette anecdote :

La veille de la mort de Heine, la Mouche vint pour la dernière fois chez lui. Le pressentiment de sa fin l'agitait : « Soudain il m'appela auprès de lui, et je dus m'asseoir au bord de son lit : « Enlève ton chapeau, afin que je puisse mieux te voir », dit-il. Et avec un geste caressant il tira sur les brides de mon chapeau.

J. G. P.

§

Y a-t-il encore des Sphénopogones? — *Sphénopogones*, c'est-à-dire, étymologiquement, *qui portent la barbe en pointe*. Sous ce vocable se groupèrent aux environs de 1887 une vingtaine de personnalités, en un dîner sans périodicité régulière, mais qui avait encore lieu peu de temps avant la guerre. Jules Lemaître, Ludovic Halévy, Camille Saint-Saëns, Jules Claretie, J.-M. de Heredia, Henri de Bornier, Jean Richepin, Poilpot, les docteurs Robin, Budin et Pozzi, les politiques Léon Bourgeois, Constans, Rouvier, Poincaré, Barthou, appartinrent à cette association où les formalités d'entrée exigeaient, entre autres choses, l'unanimité des voix plus une — celle du candidat.

Les réunions étaient des plus mystérieuses. On alla jusqu'à raconter (*Matin* du 24 août 1907) que les convives y revêtaient « un masque et une dalmatique de couleur éclatante, et, ainsi affublés, s'organisaient en une sorte de tribunal de la Sainte-Vehme pour juger et taxer de peines disciplinaires, d'un ordre tout spécial, les affiliés inexacts. Les plus récalcitrants étaient mis d'abord « en sommeil », ensuite en léthargie, puis enfin en coma, et, si leur abstention se prolongeait, en mort. »

Aujourd'hui que les barbes en pointe se font rares, les *sphénopogones* trouvent-ils encore des adhérents? Tiennent-ils encore leurs assises? Leur tribunal est-il toujours aussi sévère? Ah! si MM. Poincaré ou Barthou pouvaient parler! — L. DX.

§

Les « piqueurs » avant le « métro ». — Il paraît que l'on « repique », manie, je n'oserais dire innocente, qui, périodiquement, vient jeter quelque diversité dans les faits divers, où, durant quelques mois, elle tient sa rubrique.

Une femme, « très élégante, mince et paraissant une trentaine d'années, vêtue de noir » manierait en ce moment l'aiguille « cruelle, qui porte à la peau », spécifiait jadis Maurice Donnay — et, dans les quartiers de Clignancourt et de la Goutte d'Or, opérerait dans le « Métro » où la bousculade offre une impunité relative aux auteurs de ces attentats.

C'est là une forme de sadisme, évidemment, mais c'est également un excellent dérivatif, lorsqu'on a intérêt à ce que les ménagères parlent d'autre chose que de la cherté de la vie, du prix croissant du pain et du lait, de l'augmentation des loyers et autres avantages que nous vaut une paix glorieuse. Un gouvernement soucieux du bon ordre préfère sans conteste à ces justes doléances la divulgation de piqûres plus cuisantes que dangereuses, d'autant plus que souvent elles existèrent dans la seule imagination des prétendues victimes.

Cela ne date pas d'aujourd'hui. Bien avant les perfectionnements des Transports en commun et notre grande misère, le *piqueur* avait sévi — surtout à la troisième page des journaux — et joué le rôle qui lui est imparti.

Ainsi, en 1818, alors qu'on venait de museler la presse à grand' peine, que la loi sur le recrutement, due au maréchal Gouvion Saint-Cyr, mettait en fureur les ultras et que de nouvelles élections grossissaient à la Chambre le groupe des « indépendants », les « piqueurs » firent leur apparition et occupèrent pendant près d'un an l'opinion parisienne. Complaintes, romances, chansons, la petite gazette de la rue revêtit toutes les formes. Sous le titre de *La Piqûre à la mode,* une brochure, devenue rarissime et que ne mentionne pas la Bibliographie Lacombe, recueillit quelques-uns de ces pasquils. Elle est conservée à la Bibliothèque Nationale et on y peut lire des couplets dans ce genre :

D'une ouvrière intéressante
Qui sentit sa férocité
On dit que la cuisse présente
Deux entailles sur le côté :
D'après cette malice insigne,
On peut croire que ce démon
Vient de l'enfer en droite ligne...

D'autres sont plus amusants et annoncent le couplet de revue :

Des dames vous savez la peur
Pour certain insolent outrage :
Partout on parle du *piqueur*
Et je suis surpris en honneur
Qu'on n'en parle pas davantage,
Toutes les belles de Paris,
Etant par l'humeur attaquées,
Contre les amans, les maris,
On ne voit que femmes *piquées*.

Puis, un beau jour, le *Moniteur* annonça laconiquement : « On a arrêté le fameux piqueur qui mit quelque temps en émoi notre population. » — Cela signifiait simplement qu'on pouvait parler d'autre chose. — P. DY.

§

Prix littéraires. — Le prix Nobel de littérature a été attribué à Sinclair Lewis, l'auteur de *La Grand'Rue, De l'air pour rien, Elmer Gantry, Babbitt*, etc. Romancier satiriste d'une verve puissante, Sinclair Lewis est né à Sank Center, Minnesota, en 1883. Il est très populaire en Amérique du Nord, où on l'a vu successivement journaliste, directeur de revue, éditeur, puis romancier à succès.

§

Errata. — Dans l'article *Les propos indiscrets*, de M. Raphaël Cor, Mercure du 1er novembre, la citation de Benda, p. 571, l. 29 et 30, doit être rectifiée ainsi : « La fonction du clerc est de dire aux laïcs des vérités qui *leur déplaisent*... »

Dans l'article *Gottlieb*, p. 603, l. 6 et 7, lire : « Ne voyez pas dans la langue un principe mystique, un point sacré. »

§

Le Sottisier universel.

LES COURS. — Le président de la République a donné hier une chasse en l'honneur des membres du corps diplomatique. — *Excelsior*, 30 octobre.

Du Righi, nous nous rendîmes à Burgenstock, sur la rive méridionale du lac... Je voudrais pouvoir exprimer le poème de grâce enfantine, de pure émotion que fut le retour à la santé de ma femme, dans ces sites solitaires et pittoresques du lac tyrolien. — NICOLAS SÉGUR, *Le Mariage charnel*, p. 243.

Musset marquait que les villes changeaient plus vite que le cœur des humains. — *La Volonté*, 23 octobre.

Qu'on trouve des radiations qui, tombant sur un petit appareil, un cer-

veau-moteur, extrêmement délicat et subtil, adapté à la magnéto, puissent paralyser celle-ci, cela, certes, est fort possible. — Interview de Paul Painlevé par HENRI SIMONI, *L'Œuvre*, 26 octobre.

DES FRUITS MONSTRUEUX A L'ORANGERIE DU LUXEMBOURG. — C'est avec une juste fierté que M. Cuny, professeur d'arboriculture fruitière au jardin du Luxembourg, a présenté hier, devant un public restreint de connaisseurs, les fruits merveilleux qu'ont produits cette année — qui cependant ne fut guère favorable — les élèves qui ont suivi ses cours. — *Le Journal*, 22 octobre.

Pour sa première matinée poétique, samedi prochain, la Comédie-Française annonce le programme suivant : poèmes de François Villon, Charles d'Orléans, Pierre Gringoire, Olivier Basselin... *Le Jeu de Robin et Marion*, pastorale, en un acte, d'Adam de La Halle (dix-huitième siècle). — *La Liberté*, 22 octobre.

L'Athlétisme est-il devenu une corvée dont on s'acquitte au plus vite et dont on se débarrasse comme une tunique de Nessus? — *Journal de l'Association sportive de la Préfecture de Police*, 10 octobre.

M. Philippe Roy, ministre de France au Canada, qui a participé aux travaux de la conférence navale de Londres comme chef de la délégation canadienne, a été reçu au château de Windsor par le roi George V, qui l'a retenu à déjeuner. — *Excelsior*, 24 avril.

Au matin, le cargo *Drina*, navire yougoslave, venant de Rotterdam, allant à Genève, est entré, signalant qu'une partie de sa passerelle avait été arrachée par les lames et qu'il avait subi d'autres avaries. — *L'Ami du Peuple*, 22 septembre.

Est-ce parce que ce ciel a toutes les mélancolies de l'automne, que les cloches chantent dans les brumes, que cette fête de la Toussaint, que cette fête sous la pluie devient de moins en moins joyeuse? — *L'Intransigeant*, 2 novembre.

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT. IV. *Le Songe d'une Femme. Choses anciennes.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs; 44 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 66, à 60 francs.

ŒUVRES DE FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. IV. *La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré 11 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 francs; 33 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 44, à 60 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.

BULLETIN FINANCIER

.. Autant en a emporté le vent. Comme on pouvait facilement le pressentir, ni la laine contre X. », autour de laquelle beaucoup trop de bruit a été fait, ni la hasse aux vendeurs » organisée — parait-il — depuis quelque temps, n'ont modifié ientation — nettement défavorable — de la Bourse. Et ce ne sont pas certains enfanages, tendant à expliquer la baisse actuelle du marché parisien par des « ventes éricaines », qui ramèneront vers les valeurs mobilières ceux qui, actuellement, les ent.

La confiance nait de la clarté. Or, la clarté fait manifestement défaut à la Bourse Paris. Il y a trop de coins sombres dans la Cote, trop de valeurs honteuses, préitées par des intermédiaires comme de grandes vedettes. Il y a aussi trop d'intermédires occasionnels. Une épuration sévère s'impose et tous les champignons parasires de la période d'inflation doivent disparaitre. La profession de banquier doit e réglementée, sans retard, et très sérieusement. Des sanctions sévères doivent être pliquées à tous ceux qui portent préjudice à l'épargne. Les sociétés dont les bilans ésentés aux actionnaires ne sont pas conformes aux bilans fiscaux doivent être l'objet ne surveillance particulière. Et cette fameuse législation sur la défense de l'épargne, nt on parle toujours mais qu'on ne voit jamais, doit être votée sans retard.

Autrement, sur les effets de la crise mondiale viendront se greffer des événements rticuliers dont l'issue sera, fatalement, de ruiner tous les efforts faits en haut lieu ur empêcher un arrêt de toute activité industrielle ou commerciale en France. otre époque est celle du crédit, et l'on oublie trop souvent que la Bourse règne us le signe du crédit.

Cela dit, il convient d'indiquer que la baisse n'est pas un fait particulier au marché Paris. Elle est mondiale : New-York, Londres, Berlin, Bruxelles ont connu, eux ssi, les effets du ralentissement général des affaires. Ils les subiront encore. Une ise économique ne se dénoue pas en effet du jour au lendemain. Et à ce sujet, les néricains, qui se flattaient de faire succéder, sans transition, une ère de prospérité la baisse formidable enregistrée par leurs marchés financiers il y a tout juste un doivent aujourd'hui reconnaître leur erreur. Le pétrole baisse en dépit des orts des grands trusts pour limiter la production mondiale. Le cuivre baisse, lgré les manœuvres de la Copper Exporters Incorporated et l'annonce de certaine nférence internationale de tous les producteurs de cuivre. Le zinc reste à des urs très bas, nonobstant les récentes réunions des fabricants européens et amériins. Le caoutchouc demeure aux abords de 4 pence la livre, bien que des spéciaes anglais aient annoncé la disparition irrémédiable des planteurs indigènes de la aisie. Le sucre est rebelle aux efforts du président de la République de Cuba, etc. est donc présomptueux de prévoir, dans de telles conditions, la venue de cette euse période des vaches grasses qui, depuis plusieurs siècles, succède réguliè t à la période des vaches maigres. Les comptes de maintes sociétés françaises, 'exercice terminé le 30 juin 1930, ne sont pas encore publiés et ceux qui sont s ne sont pas précisément réjouissants. Plus on avance vers 1931, et moins les ces sont considérables.

rler de la fin de la crise avec de semblables circonstances, c'est vraiment se er et faire bon marché des contingences. Tant que les stocks constitués pendant ériode des hauts prix n'auront pas été écoulés avec des baisses graduelles; tant e les divers éléments qui interviennent dans la production — salaires, impôts, ansports, etc. — n'auront pas été ajustés aux nouvelles conditions de vente, il est llacieux de prévoir une reprise durable à la Bourse. Celle-ci n'est pas en effet aitresse de ses mouvements; elle n'est pas une force agissante, mais seulement un iroir.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste. chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numeros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1130.